CAHIERS DU SUD

TOME XXII — 1er SEMESTRE 1945

32me Année Numéro 271

SOMMAIRE

●

PAUL VALÉRY — *Mon Faust, Acte II, Scène Vme, Lust, la Demoiselle de Cristal* .. 265

JOSEPH CONRAD — *Toiles d'araignées et fils de la Vierge* 277
(Traduction de G. JEAN-AUBRY)

LUCIEN BECKER — *Les mots de la chair* 286

FEDERICO GARCIA LORCA — *Le poète à New-York* 289
(Traduction de Félix GATTÉGNO)

YANETTE DÉLÉTANG-TARDIF — *Chant Royal* 302

RENÉE L. FONTAINE — *Tranquille* 304

CLAUDE SERBANNES — *Milosz, et autres poèmes* 309

D. H. LAWRENCE — *Que les morts enterrent leurs morts* 315
(Traduction de Léon-Gabriel GROS)

ESSAIS

PIERRE NAVILLE — *Après Bergson* 319

ANDRÉ CHASTEL — *Fresques romanes* 337

JEAN CATESSON — *A propos du « Malentendu »* 343

●

PIERRE GUERRE — *Le drapeau noir* 348

ALEXANDRE-OLIVIER OEXMELIN — *Mœurs et conduite des flibustiers* .. 353

HOMMAGE A GABRIEL BERTIN

JOË BOUSQUET — * * * 357

JEAN BALLARD — *Les chemins de l'amitié* 358

PIERRE SIRE — *Un homme* 361

GABRIEL BERTIN — *Journal d'un inconnu* 364

CHRONIQUES

L'Homme et la Rue, par TOURSKY : *Férocité du souvenir* 379

Feuillet des Saisons, par PIERRE GUERRE : *Les tortues* 382

Le témoin poétique, par LÉON-GABRIEL GROS : *Eluard, ou les armes de l'évidence* 384

Marginales, par FÉLIX GATTÉGNO : *Péguy, de Romain Rolland* 388

Glanes et gloses, par JEAN TORTEL : *Le poème chez les hommes* .. 391

Notes sur le roman américain, par JEAN LARTIGUE 395

Le Cabinet de Lecture, par JOË BOUSQUET 397

Le Théâtre, par ROBERT KANTERS : *Fédérigo, de René Laporte* 402

LES LIVRES

Poésie

Aragon. *La Diane Française,* par JEAN TORTEL 404

Le Roman

Erskine Caldwell. *Un pauvre type,* par HENRI RODE 406

Raymond Queneau. *Loin de Rueil,* par RENÉ RENNE 407

Les Essais

Gabriel Marcel. *Homo Viator* 409

Jean Wahl. *Evolution humaine et transcendance,* par FRANCINE BÉRIS .. 411

Notes

Pierre Sire 414

Amitiés retrouvées 415

Parmi les martyrs 416

MON FAUST

ACTE II - SCÈNE Vme

●

LUST, LA DEMOISELLE DE CRISTAL

(La scène représente le jardin de la maison de Faust)

LUST, FAUST
(*il arrive du jardin, tenant une rose*)

FAUST

J'arrive, Mademoiselle... Tenez, une rose pour vous... Mais prenez vite de quoi écrire... Je vais dicter ici... Les idées viennent en foule.

LUST

Merci, mon Maître ! Elle est d'une fraîcheur profonde. On voudrait passer sa vie à puiser, les yeux fermés, dans cette fleur, tout ce qu'elle offre de suave et d'enivrant au visage... Oh ! que c'est puissant et doux !

FAUST

Oui... Mais les idées n'attendent pas. Etes-vous prête ? Posez là cette fleur.

LUST

J'ai là tout ce qu'il faut, papier, crayons... (*Elle met la rose à son corsage.*)

FAUST (*il s'assied*)

Allons. Je vais dicter sans ordre. Les idées ne coûtent rien... C'est la forme. Mais il faut les saisir...

LUST

J'y suis, Maître.

FAUST

Bien. Bien... Mais moi, je n'y suis plus (*Un temps.*) Il fait divin, ce soir... (*Lust écrit.*)

LUST (*relisant*)

« *Divin, ce soir...* »

FAUST

Mais non... Je ne dicte pas... J'existe. Il fait divin, ce soir. Trop bon, trop doux, trop beau même... La Terre est tendre...

LUST

Dois-je rester ? Vous voulez être seul ?

FAUST

Non... C'est trop pour un seul. Asseyez-vous par là... Vous devez demeurer. Vous devez jouir avec moi, comme moi, de l'odeur fraîche de la terre arrosée et des émanations si précieuses que la fin de ce jour inspire à toutes mes fleurs. Pour moi, les parfums sont promesses. Promesses pures, rien de plus. Car rien ne passe en délice la promesse... Surtout, rien de plus...

LUST

Vous ne voulez vraiment pas travailler ?

FAUST

Nous travaillerons plus tard. Il y a de la sagesse à commencer par la récompense. Ce moment est d'un si grand prix... Il me possède comme ces accords de sons qui vont plus loin que la limite du désir de l'ouïe, et qui font tout l'être se fondre, se rendre à je ne sais quelle naissance de confusion bienheureuse de ses forces et de ses faiblesses... Toutes choses qui nous entourent chantent. Le plus beau de ce jour chante avant de mourir.

LUST (con amore)

Mais c'est vous qui chantez, mon Maître... Vous paraissez un dieu, ce soir... Vous faites plus que vivre... Vous semblez être vous-même un de ces moments merveilleusement pleins de toutes les puissances qui s'opposent à la mort. Votre visage, à cette heure, est le plus beau de vos visages. Il propose à la riche lumière du couchant ce qu'elle peut éclairer de plus spirituel et de plus noble. Non, je ne vous avais jamais vu, puisque jamais je ne vous avais vu cette douceur superbe, et ce regard plus grand que ce qu'on voit... Est-ce que... vous n'allez pas mourir ? Vos yeux semblent contempler l'univers au moyen de ce petit jardin qu'ils considèrent, et qui leur est comme le petit caillou qu'un savant ramasse, et qui, dans le creux de sa main, lui parle d'une époque du monde.

FAUST

L'univers ne m'importe pas, et je ne pense à rien.

LUST

Qu'en savez-vous ?

FAUST

Je vous dis que je ne pense à rien. Mais ici, doit se décider quelque chose, et je le sais précisément par ceci, que je ne pense à rien.

LUST

Mais quoi ?

FAUST

Quelque chose. Et peut-être... autre chose. Mais mon corps ne sait pas encore, et mon esprit ne me dit rien. Seule, chante cette heure, la profusion du soir.

LUST

C'est étrange... Moi non plus, je ne pense à rien.

FAUST

Il fait trop bon, ce soir. Il n'y a plus à penser. Quel âge avez-vous ?

LUST

Je pourrais être mariée depuis cinq ans.

FAUST

Je pourrais être mort depuis longtemps, fort longtemps... J'ai été jeune, Lust.

LUST

Mais jamais vous ne fûtes si beau, j'en suis sûre...

FAUST

J'ai été jeune, Lust. J'ai été vieux. Et puis, j'ai été jeune encore. J'ai couru plus d'un monde... Mais j'ai pesé mes désirs et mes expériences dans la solitude.

LUST

Dans le désert ?

FAUST

Pourquoi ? La solitude est un produit qu'on fait partout.

LUST

Et... maintenant ?

FAUST

J'ai tout pesé. Le poids total est nul. J'ai fait le bien. J'ai fait le mal. J'ai vu le bien sortir du mal ; le mal, du bien.

LUST

Alors, le tour entier ?

FAUST

Oui.

LUST

Et... maintenant ?

FAUST

Et maintenant, voici que je suis ce que je suis, et que je ne crois pas être autre chose. Il fallut tant d'espoirs et de désespoirs, de triomphes et de désastres pour en venir là... Mais j'y suis... Avec un peu plus d'esprit, j'y serais venu par l'esprit tout seul...

LUST

Maître, je n'entends pas tout ce que vous dites. Vous vous parlez ; vous ne me parlez pas. Mais je n'ai pas besoin de comprendre. Je ne puis pas, ce soir, suivre une idée. Mais c'est votre voix qui se fait suivre, comme une musique. Elle me porte... tout auprès des larmes... Oh, dites encore tout ce que vous voudrez. Cela fait mal, presque... J'ai envie de me trouver mal d'être trop bien. Je suis trop heureuse, et pourtant j'étouffe... Je ne me trouve ni paroles ni rien qui puisse me décharger le cœur de cette abondance... de moi. Oh ! Et puis ces terribles oiseaux si haut dans le ciel, dont les cris trop aigus traversent mon bonheur...

FAUST (à soi-même)

Serais-je au comble de mon art ? Je vis. Et je ne fais que vivre. Voilà une œuvre... Enfin ce que je fus a fini par construire ce que je suis. Je n'ai plus aucune autre importance. Me voici le présent même. Ma personne épouse exactement ma présence, en échange parfait avec quoi qu'il arrive. Point de reste. Il n'y a plus de profondeur. L'infini est défini. Ce qui n'existe pas n'existe plus. Si la connaissance est ce qu'il faut produire par l'esprit pour que SOIT ce qui EST, te voici, FAUST, connaissance pleine et pure, plénitude, accomplissement. Je suis celui que je suis. Je suis au comble de mon art, à la période classique de l'art de vivre. Voilà mon œuvre : vivre. N'est-ce pas tout ? Mais il faut le savoir... Il ne s'agit pas de se trouver sur ce

haut plateau d'existence, sans le savoir. Que d'aventures, de raisons, de songes et de fautes pour gagner la liberté d'être ce que l'on est, rien que ce que l'on est ! Qu'est-ce que la perfection, sinon la suppression de tout ce qui nous manque ? Ce qui manque est toujours de trop... Mais, à présent, le moindre regard, la moindre sensation, les moindres actes et fonctions de la vie me deviennent de la même dignité que les desseins et les voix intérieures de ma pensée... C'est un état suprême, où tout se résume en vivre, et qui refuse d'un sourire qui me vient, toutes les questions et toutes les réponses... VIVRE... Je ressens, je respire mon chef-d'œuvre. Je nais de chaque instant pour chaque instant. VIVRE !... JE RESPIRE. N'est-ce pas tout ? JE RESPIRE... J'ouvre profondément chaque fois, toujours pour la première fois, ces ailes intérieures qui battent le temps vrai. Elles portent celui qui est, de celui qui fut à celui qui va être... JE SUIS, n'est-ce pas extraordinaire ? Se soutenir au-dessus de la mort comme une pierre se soutiendrait dans l'espace ? Cela est incroyable... JE RESPIRE, et rien de plus. Le parfum impérieux de mes fleurs veut que je respire et l'odeur de la terre fraîche vient en moi agir, toujours plus désirée, toujours plus désirable, sur les puissances de mon souffle. JE RESPIRE ; et rien de plus, car il n'y a rien de plus. JE RESPIRE et JE VOIS. Ce lieu est doux à voir... Mais qu'importe ce lieu ? Qu'importe ce qu'on voit ? VOIR suffit, et savoir que l'on

voit... C'est là toute une science. Je vois ce pin. Qu'importe ce pin lui-même ? Ce pourrait être un chêne, là ? Je le verrais. Et ce toit de brillante ardoise serait aussi bien un miroir d'eau calme. Je le verrais. Et quant à la figure de ces collines éloignées qui ferment accidentellement le pays, je me sens dans les mains le pouvoir d'en redessiner à mon gré la longue ligne molle... VOIR, c'est donc aussi bien voir autre chose ; c'est voir ce qui est possible, que de voir ce qui est... Qu'est-ce donc que les visions exceptionnelles que les ascètes sollicitent, auprès de ce prodige qui est de voir quoi que ce soit ? L'âme est une pauvresse. Si je ferme les yeux, et si je me concentre, me voici entre l'esprit et l'âme... Quelle misère ! Où sont les formes précises, les nuances, la perspective que le moindre mouvement transforme ? De quel prix de fatigue dois-je payer à présent, sous mes paupières, la durée, la netteté et l'éclat des objets que j'essaie de me former ? Et quelle foi intense, quelles macérations obstinées, quelle oraison excessive pourrait se créer un soleil comme celui-ci, qui luit et verse si généreusement son sang de pourpre, pour tout le monde ?

LUST (*à part et s'approchant de lui par derrière, avec précaution, et comme invinciblement mue*)

Je ne puis demeurer si loin. Ce serait comme demeurer loin de moi-même... Que dirait-il, si je lui baisais la main ? Que ferait-il ?

FAUST

JE RESPIRE et JE VOIS... Mais ce qu'il y a peut-être de plus présent dans la présence, c'est ceci : JE TOUCHE... (*Il frappe le bras du banc sur lequel il est assis.*) Et d'un seul coup, je trouve et je crée le réel... Ma main se sent touchée aussi bien qu'elle touche. Réel veut dire cela. Et rien de plus.

LUST (derrière lui, à demi-voix)

Il parle, et je me parle ; et nos paroles ne s'échangent point. Et cependant, il ne se peut qu'il n'y ait entre ce qu'il ressent et ce que je sens moi-même une ressemblance... vivante. L'heure est trop mûre, trop chargée des fruits mûrs d'un jour de pleine splendeur pour qu'il se puisse que deux êtres, même si différents, ne soient pas mêmement à bout de leur résistance à la force des choses... Mêmement comblés qu'ils sont, mêmement trop riches qu'ils sont, et comme chargés d'une puissance de bonheur presque insupportable, et qui ne trouve pas son effusion, son terme naturel, son acte, sa fin... une sorte de mort...

FAUST

Oui. Quoi de plus réel ? Je touche ? Je suis touché. Un vieil auteur disait : Toucher, être touché n'appartient qu'aux seuls corps... (*Un silence, Lust lui a mis doucement la main sur l'épaule.*) On me touche... Qui ?... C'est toi, Lust ?... Je te croyais partie...

LUST

C'est moi... Pourquoi me dire TU ?

FAUST

Parce que vous m'avez touché... Pourquoi m'as-tu touché ?

LUST

Je craignais que vous ne vous endormiez en rêvant... Ce n'est pas prudent, savez-vous...

FAUST

Je n'ai rien à redouter d'un soleil de plus qui se couche... Laissez la main.

LUST

Non. Pourquoi la laisserais-je ?

FAUST

Parce qu'il n'y a plus de raison... Retirez-la.

LUST

Non.

FAUST

Pourquoi ?

LUST

Puisqu'elle est venue toute seule... En vérité, je ne sais pas pourquoi elle est venue, pourquoi elle demeurerait là, sur votre épaule, et pourquoi se retirerait ? Pourquoi ? C'est vite dit. Est-ce que vous savez vous-même, tout savant que vous êtes, pourquoi vous m'avez dit TU, tout à l'heure ? Cela se fait tout seul comme tout ce qui est très important. (*Elle retire sa main.*)

FAUST

Cela est donc né de vous et de moi, et non de vous ou de moi. Votre main et ce mot, cela

forme quelque chose, une sorte d'être. Nous n'en savons pas plus que ceux qui font un enfant n'en savent sur celui qu'ils font. L'intimité parfois naît d'un rien, d'une distraction, d'une erreur partagée... Et parfois ce rien se résout en rien ; parfois, il entraîne le tout... Retirez votre main, Mademoiselle.

LUST

Mais je l'ai retirée, Maître.

FAUST

Je croyais la sentir me peser encore très légèrement sur l'épaule... Mais, donnez-la moi, maintenant... J'en ai besoin. Une sorte de langueur trop agréable me défend de me lever. (*Elle lui donne la main ; il fait un mouvement comme pour attirer Lust sur lui ; mais aussitôt il lâche et repousse la main qu'il tenait*). Non. Ce n'est pas la peine... Merci. Ne m'aidez pas. Si vous me la donniez...

LUST

Eh bien ?

FAUST (*il se lève*)

Le tout viendrait.

LUST

(*baisse la tête, et d'une voix qui tremble*)

Vous rentrez ?

FAUST

Pas encore. J'ai envie de travailler encore un peu ici. Nous avons bien une petite heure de jour. On dirait qu'il nous quitte à regret. Mais

le travail n'avance guère. Voulez-vous prendre le cahier ? Vous avez de l'ennui. Vous avez l'air de quelqu'une qui ne soit pas loin de pleurer.

LUST

Oh non !... C'est un air de visage que j'ai de temps en temps, Maître. Je ne sais ce qui fait cela de ma figure. Je dois être bien laide... Mais une femme ne s'y tromperait pas. Elle verrait tout de suite que je ne pense à rien qui demande qu'on pleure. Les hommes ne savent pas lire sur nous ces petites choses qui seraient parfois pour eux de la plus grande importance.

FAUST

Dites plutôt : de l'importance qu'ils attachent aux femmes.

LUST

Je dis plutôt de l'importance qu'ils attachent à telle femme. Celle-là est heureuse.

FAUST

Vous aussi, je vois, vous croyez au bonheur, ce mot pour femmes, et le placez surtout dans la sensation d'être le seul souci, le souverain et l'éternel souci d'un autre... Qui sait ?... Soit. Mais puisque vous n'avez nulle envie ni raison de pleurer, j'en suis bien aise, et je vous prie de vous installer pour la dictée... Où vous voudrez. Bon... Voulez-vous me relire la dernière phrase ?

PAUL VALERY.

TOILES D'ARAIGNEES ET FILS DE LA VIERGE *

Du haut de la pomme du grand-mât d'un voilier de bonne taille, l'horizon décrit un cercle de plusieurs milles, dans lequel on peut distinguer un autre navire jusqu'à sa ligne de flottaison et ces mêmes yeux qui guident la rédaction de cette page ont compté en leur temps plus de cent voiles de plus ou moins grands navires encalminés comme en un cercle magique, dans les parages des Açores. Il n'y en avait, pour ainsi dire, pas deux qui eussent exactement le même cap, comme si chacun se fût proposé de rompre ce cercle enchanté à un endroit différent. Mais le sortilège du calme plat possède un puissant pouvoir magique. Le lendemain les vit encore éparpillés, en vue les uns des autres, et le cap sur des directions différentes; mais lorsque enfin la brise se leva, faisant courir sur la mer très pâle une ride d'un bleu très foncé, ils s'en allèrent tous ensemble dans la même direction. C'était, en effet, la flottille des navires venus de l'autre bout du monde et rentrant en Angleterre, et le plus petit d'eux tous, une goëlette de Falmouth, qui transportait des fruits, ouvrait la marche. On aurait pu l'imaginer très belle, sinon d'une grandeur divine, laissant dans son sillage une senteur de citrons et d'oranges.

Le jour suivant, il ne restait plus en vue, du haut de nos têtes de mâts, que très peu de navires, peut-être sept tout au plus, avec quelques petites taches noires plus éloignées, coques disparues au delà du cercle magique de l'horizon. Le sortilège d'une brise favorable possède le subtil pouvoir de disperser une compagnie de navires aux blanches ailes tous tournés dans la même direction, chacun avec son filet

---

* **Extrait du *Miroir de la Mer*, à paraître. *Copyright Librairie Gallimard*.**

blanc d'écume bouillonnant sous le bossoir. C'est le calme plat qui réunit mystérieusement les navires; c'est le bon vent qui en est le grand séparateur.

Plus le navire est grand, plus on peut l'apercevoir de loin, et cette grandeur blanche sur laquelle souffle la brise annonce d'abord sa taille. La haute mâture qui supporte la toile blanche s'étend comme un piège pour saisir le pouvoir invisible de l'air et émerge graduellement de l'eau, voile après voile, vergue après vergue, sans cesse grossissant, jusqu'à ce que sous la structure dominante de son gréement se distingue la petite tache insignifiante de sa coque.

Les hautes mâtures sont les piliers qui supportent ces plans équilibrés qui, immobiles et silencieux, empruntent à l'air la force motrice du navire, comme si c'était là un don du ciel à l'audace de l'homme : et ce sont les grands gréements, dépouillés de leur blanche gloire, qui s'inclinent devant la colère d'un ciel chargé de nuages.

Quand ils cèdent à un grain dans un mouvement de soumission évidente, leur grandeur apparaît mieux encore même à l'esprit d'un marin.

L'homme qui a pu voir son navire poussé trop loin comme voilure se rend compte de la déraisonnable grandeur d'un grément. Il semble impossible que ces têtes de mâts dorées qu'on ne voit qu'en renversant la tête en arrière, n'aillent pas nécessairement en tombant dans le plan le plus bas de la vision frapper le bord même de l'horizon. Une pareille expérience vous donne une meilleure imprssion de la hauteur de votre gréement que vous ne le feriez en grimpant en l'air. Et pourtant, de mon temps, les vergues de cacatois d'un bon navire moyen étaient à une bonne hauteur au-dessus du pont.

Sans doute, un homme actif peut, dans la chambre des machines, grimper pas mal d'échelles de fer, mais je me rappelle des moments où même pour mes membres souples et mon orgueilleuse agilité, le gréement d'un voilier semblait atteindre les étoiles mêmes.

Car c'est une machinerie, qui joue son rôle dans un complet silence et avec une grâce immobile qui semble recéler un pouvoir capricieux, parfois ingouvernable, et qui n'emprunte rien aux ressources matérielles de la terre. Que lui importe cette infaillible précision de l'acier qu'anime la vapeur blanche, qui vit du feu rouge et que nourrit le charbon noir ? Le voilier semble tirer sa force de l'âme même du monde, sa formidable alliée, tenue en obédience par les plus frêles liens, semblable à un fantôme farouche pris dans un piège fait de quelque chose de plus fin même

que des fils de soie. Car qu'est-ce que l'appareil des filins les plus forts, des vergues les plus grosses, de la voilure la plus résistante, contre le souffle puissant de l'infini, sinon des tiges de chardons, des toiles d'araignée et des fils de la vierge ?

⁂

En vérité, moins que rien; et j'ai vu, quand la grande âme du monde se retournait en poussant un profond soupir, une misaine absolument neuve et particulièrement solide partir comme un bout d'étoffe aérienne beaucoup plus légère qu'une toile d'araignée. Ce fut alors le moment pour ce haut gréement de tenir bon dans ce grand désordre. La machinerie doit remplir son office, même si l'âme du monde est prise de folie.

Le vapeur moderne avance sur une mer tranquille et obscurcie, avec une pulsation frémissante de toute sa charpente et, de temps à autre, un cliquetis dans ses profondeurs, comme si son corps de fer renfermait un cœur de fer, avec un rythme saccadé dans sa marche et le battement régulier de son hélice dont on entend de loin dans la nuit le son auguste et ahanant comme s'il s'agissait de la marche d'un inévitable avenir. Mais, dans une tempête, la machinerie silencieuse d'un voilier saisissait non seulement le pouvoir, mais la voix sauvage et exultante de l'âme du monde. Qu'il marchât en balançant son haut gréement ou qu'il l'affrontât en cape, cette chanson sauvage persistait, profonde comme un chant qui servait de basse à la flûte aigre du vent sur la mer, et que ponctuait de temps en temps l'effondrement d'une vague. Et parfois l'effet ensorcelant de cet invisible orchestre vous énervait au point de vous faire souhaiter être sourd.

Et ce souvenir d'un souhait personnel, que j'éprouvai sur plusieurs océans où l'âme du monde avait toute la place de se retourner en poussant un puissant soupir, m'amène à remarquer que pour veiller au gréement d'un navire, il vaut mieux qu'un marin n'ait pas à se plaindre de ses oreilles. Un marin devait vivre naguère avec son navire dans une intimité telle que ses propres sens s'identifiaient avec les siens et que la tension de son propre corps lui permettait de juger de celle qui s'exerçait sur la mâture.

Il m'a fallu naviguer quelque temps avant de me rendre compte du fait que l'ouïe joue une part notable dans l'évaluation de la force du vent. C'était la nuit. Le navire était un de ces clippers de laine à coques de fer que la Clyde a lancés par essaims sur

le monde durant la septième décade du siècle dernier. Ce fut une belle époque de la construction navale, et aussi dirai-je, une période de mâtures exagérées. Le gréement dressé au-dessus de ces coques étroites était alors vraiment élevé, et le navire auquel je pense, avec l'extrémité de sa claire-voie en verre de couleur portant la devise : « Let Glasgow Flourish », était certainement l'un des specimens les plus lourdement gréés. Il était construit pour de rudes courses, et indiscutablement il sut accomplir toute la carrière dont il était capable. Notre capitaine était un homme qu'avaient rendu notoire les traversées rapides qu'il avait eu l'habitude de faire à bord du vieux *Tweed*, navire fameux à travers le monde pour sa vitesse. Le *Tweed* était un navire en bois et son capitaine transporta la tradition de ses traversées rapides à bord de ce clipper en fer. J'étais le plus jeune à bord, second lieutenant, prenant le quart avec le second ; et ce fut précisément durant l'un de ces quarts de nuit par un brise forte et fraichissante, que j'entendis deux hommes, dans un recoin abrité du pont échanger ces remarques :

« Je crois, disait l'un, qu'il serait temps d'amener quelques-unes de ces voiles hautes ». Et l'autre, un homme plus âgé, murmura d'un ton bourru :

« Pas de danger ! pas tant que le second sera sur le pont. Il est sourd au point de ne pouvoir dire quel vent il fait. »

Et, en vérité, le pauvre P......, quoique tout jeune encore, et fort bon marin, était très dur d'oreille. En même temps il passait pour être enragé à charger de toile un navire. Il dissimulait très adroitement sa surdité ; quant à surcharger de toile un navire, quelque intrépide qu'il fût, je ne pense pas qu'il eût jamais l'intention de courir des risques inutiles. Je n'oublierai jamais la sorte d'étonnement naïf qu'il laissa paraître quand il fut repris pour ce qui paraissait une action des plus endiablées. La seule personne, naturellement, qui pouvait le reprendre avec quelque effet était notre capitaine, homme lui-même d'une assez diabolique tradition, et, à vrai dire, pour moi qui savais sous quels hommes je servais, c'était des scènes impressionnantes. Le capitaine Stuart s'était acquis une grande réputation par ses qualités marines, réputation qui forçait ma juvénile admiration. Jusqu'à ce jour je conserve son souvenir, car, en vérité, c'est lui qui, à certains égards, a complété mon apprentissage. Cela n'allait pas sans être souvent tumultueux, mais n'importe ! Je suis sûr que ses intentions étaient bonnes, et je suis certain que jamais, pas même à cette

époque, je ne lui en voulus de son don extraordinaire de critique incisive. Et l'entendre, **lui,** faire toute une histoire parce que le navire portait trop de toile semblati une de ces incroyables aventures qui n'arrivent qu'en rêve.

Cela se présentait généralement ainsi : c'était la nuit, des nuages couraient au-dessus de nos têtes, le vent hurlait, les petits cacatois étaient établis, et le navire fonçait dans l'obscurité, une immense bande blanche d'écume au niveau de la lisse sous le vent. M. P......, de quart sur le pont, s'accrochait aux haubans d'artimon du vent dans un état de parfaite sérénité ; moi-même, second lieutenant, m'accrochais aussi quelque part au vent de la dunette en pente, dans l'état de quelqu'un prêt à s'élancer au moindre signe d'un ordre quelconque, mais à part cela dans un état d'esprit de complet acquiescement. Tout à coup, émergeait du capot, une haute silhouette sombre, nu-tête, dont la courte barbe blanche taillée en carré était très visible dans l'obscurité, c'était le capitaine Stuart, troublé dans sa lecture, au carré en bas, par les embardées désordonnées du navire. Penché très en avant à cause de l'inclinaison du pont, il faisait un tour ou deux, sans dire un mot, restait un moment près du compas, faisait encore un tour ou deux, et s'écriait soudain :

« Qu'est-ce que vous essayez de faire avec le navire ? » Et M. P...., qui ne saisissait pas facilement ce qu'on lui criait dans le vent, répondait d'un ton interrogatif :

« Oui, commandant ? »

Alors, tandis que la tempête se renforçait sur mer, se déchaînait sur le navire une petite tempête privée où l'on pouvait saisir quelques expressions vigoureuses prononcées d'un ton passionné, et des protestations articulées avec toutes les inflexions possibles de l'innocence offensée.

« Bon Dieu, M. P... ! j'ai su de mon temps ce que c'était que de porter de la toile, mais.... »

Et le reste se perdait pour moi dans une rafale de vent.

Alors, dans une accalmie, on recommençait à entendre les protestations d'innocence de M. P....

« Il semble très bien le supporter. »

Et puis, un nouvel éclat d'une voix indignée :

« N'importe quel idiot peut mettre de la toile sur un navire... !» Et cela continuait ainsi, tandis que le navire poursuivait sa route tout en donnant plus fortement de la bande, avec un vacarme plus assourdissant et avec un sifflement plus menaçant de la nappe

d'écume, d'une blancheur presque aveuglante, sous le vent. Car ce qu'il y avait de mieux c'était que le capitaine Stuart semblait constitutionnellement incapable de donner à ses officiers l'ordre précis de réduire la voilure, et cette discussion extraordinairement vague continuait ainsi jusqu'à ce qu'à la fin il leur apparût à tous les deux, par une rafale particulièrement alarmante, qu'il était vraiment temps de faire quelque chose. Il n'y a rien de tel que l'effrayante inclinaison d'un haut gréement surchargé de toile pour ramener à la raison un sourd et un homme en colère.

***

On réduisait ainsi la voilure plus ou moins à temps, même à bord de ce navire, et son gréement ne partit jamais par-dessus bord alors que je faisais partie de son équipage. Toutefois, tout le temps que je fus avec eux, le capitaine Stuart et M. P... ne firent pas très bon ménage. Si M. P... portait de la toile « comme le diable lui-même », parce qu'il était trop sourd pour se rendre compte de la force du vent, le capitaine Stuart (qui, comme je l'ai dit, semblait constitutionnellement incapable de commander à l'un de ses officiers de réduire la voilure) s'irritait de la nécessité que lui imposaient les faits et gestes désespérés de M. P. Il était dans la tradition du capitaine Stuart de reprocher plutôt à ses officiers de ne pas porter assez de toile, de ne pas, selon son expression, saisir le plus petit avantage d'un bon vent. Mais il y avait aussi une raison psychologique qui le rendait de rapports difficiles à bord de ce clipper en fer. Il venait tout juste de quitter le merveilleux *Tweed*, navire à ce que l'on m'a dit, d'aspect pesant mais phénoménalement rapide. Vers 1860, il avait battu d'un jour et demi le paquebot à vapeur de Hong-Kong à Singapour. Peut-être la disposition de sa mâture avait-elle quelque chose de particulièrement heureux, — qui sait ? — Des officiers de marine venaient fréquemment à son bord prendre les dimensions exactes de sa voilure. Peut-être y avait-il eu une touche de génie ou le doigt de la fortune dans le dessin de ses lignes de l'étrave à l'étambot. Il est impossible de le dire. Il avait été construit qulque part aux Indes, entièrement en teck, sauf le pont. Il avait une grande tonture, l'avant élevé, et l'arrière disgracieux. Certains qui l'avaient vu m'ont dit qu'il ne payait pas de mine. Mais durant la grande famine aux Indes, vers 1870, ce voilier, alors déjà vieux, fit quelques bonds merveilleux à travers le golfe de Bengale, avec des chargements de riz, de Rangoon à Madras.

Il a emporté avec lui le secret de sa vitesse, et, pour disgracieuse qu'elle fût, son image garde sûrement sa place glorieuse dans le miroir de la vieille mer.

Le point, toutefois, est que le capitaine Stuart qui se plaisait à dire : « Il n'a jamais fait une traversée convenable après que je l'eus quitté », semblait penser que le secret de son allure résidait dans son fameux commandant. Sans doute le secret de l'excellence de plus d'un navire tient dans l'homme qui le commande, mais c'est en vain que le capitaine Stuart s'efforça d'obtenir de son nouveau clipper en fer qu'il égalât les exploits qui avaient fait du vieux *Tweed*, un nom glorieux sur les lèvres des marins de langue anglaise. Cet effort avait quelque chose de pathétique, il ressemblait à celui d'un artiste qui cherche à égaler dans son vieil âge les chefs-d'œuvre de sa jeunesse, car les traversées fameuses du *Tweed* étaient les chefs-d'œuvre du capitaine Stuart. C'était pathétique et peut-être quelque peu dangereux. En tout cas, je suis heureux d'avoir dû à la soif qu'avait le capitaine Stuart de retrouver ses vieux triomphes et à la surdité de M. P., de voir comment on charge de toile un navire pour faire une traversée. Et j'en ai établi moi-même sur les vergues de ce chef-d'œuvre d'un constructeur de la Clyde, plus que sur aucun autre navire avant ou depuis lors.

Le premier lieutenant étant tombé malade durant la traversée, je fus promu officier de quart, avec l'entière responsabilité sur le pont. L'immense balancement de la mâture devint ainsi un sujet très proche de mon cœur. Je suppose qu'il était assez flatteur pour un jeune garçon de se voir accorder une pareille marque de confiance, apparemment sans aucune surveillance, par un commandant tel que le capitaine Stuart; quoique, pour autant que je m'en souvienne, ni le ton, ni la manière, ni même l'intention des remarques que le capitaine Stuart m'adressa, pussent jamais, quelque approfondie qu'en fût l'interprértation, impliquer une opinion favorable de mes capacités. Et c'était, je dois le dire, un commandant dont il n'était guère commode d'obtenir des ordres pour la nuit. Si je prenais le quart de huit à minuit, il quittait le pont vers neuf heures en me disant : « Ne réduisez pas la voilure. » Puis, sur le point de disparaître dans la descente, il ajoutait sèchement : « N'amenez rien ». Je suis heureux de dire que je ne l'ai jamais fait; une nuit, pourtant, je fus pris, presque à l'improviste, par une soudaine saute de vent.

Cela naturellement ne se passa pas sans quelque vacarme, cris des hommes d'équipage, battement des

voiles, de quoi, en fait, réveiller un mort. Mais le capitaine Stuart n'en monta pas pour cela sur le pont. Quand je fus relevé par le second une heure après, il m'envoya chercher. Je descendis à sa chambre ; il était étendu sur sa couchette, enveloppé dans une couverture, un oreiller sous la tête.

« Qu'est-ce que vous faisiez donc là-haut il y a un moment ? me demanda-t-il.

— Le vent a changé de bord, commandant, dis-je

— « Ne pouviez-vous voir venir la saute du vent ?

— Oui, commandant, je pensais bien qu'elle n'était pas loin.

— « Pourquoi n'avez-vous pas fait amener les basses voiles immédiatement alors ? » me demanda-t-il d'un ton qui aurait dû me glacer le sang dans les veines.

Mais cela m'offrait une chance, et je ne la laissai pas échapper.

— Ma foi, commandant, dis-je sur un ton d'excuse, le navire faisait gentiment ses onze nœuds, et je pensais que cela irait encore une demi-heure comme cela ».

La tête immobilisée sur l'oreiller blanc, il me regarda fixement d'un air sombre.

« Ah oui, une demi-heure encore ! C'est là la façon de démâter un navire ».

Et c'est tout ce que j'eus comme semonce. J'attendis un moment puis je sortis en refermant soigneusement la porte de la chambre derrière moi.

J'ai aimé la mer, j'ai vécu avec elle, et je l'ai quittée sans jamais voir le grand édice de bouts de bois, de toiles d'araignée et de fils de la vierge d'un navire, partir par-dessus bord. Pure chance, sans aucun doute. Mais pour le pauvre P., je suis sûr qu'il ne s'en serait pas tiré ainsi sans le dieu des tempêtes qui le rappela précocement de cette terre, qui est pour trois parts faite d'océan et constitue de ce fait un séjour convenable pour les marins. Quelques années plus tard, je rencontrai dans un port des Indes un homme qui avait servi à bord de navires de la même compagnie. Nous citâmes des noms au cours de notre conversation, noms de collègues du même emploi, et, assez naturellement je m'enquis de P..... Avait-il obtenu un commandement ? Et mon interlocuteur de me répondre nonchalemment :

« Non, mais de toute façon il est pourvu. Un paquet de mer l'a enlevé de sa dunette pendant une traversée de Nouvelle-Zélande au cap Horn ».

C'est ainsi que P... disparut de ces hauts gréements de navires dont il avait essayé de tirer tout le parti possible durant bien des périodes d'un temps impétueux. Il m'avait montré ce que porter de la toile pouvait signifier, mais ce n'était pas un homme à en tirer une leçon de discrétion, sa surdité ne le secondait pas. On ne peut que se rappeler son caractère enjoué, son admiration pour les plaisanteries du *Punch*, ses petites bizarreries, tel que le goût étrange qu'il avait de vous emprunter des miroirs, par exemple. Chacune de nos chambres avait sa glace vissée à la cloison, et nous ne pûmes jamais découvrir pourquoi il lui en fallait d'autres. Il vous faisait cette demande d'un ton confidentiel. Pourquoi ? Mystère. Nous fîmes diverses suppositions. Personne maintenant ne saura à quoi s'en tenir. C'était en tout cas une excentricité inoffensive et fasse le dieu des tempêtes qui l'emporta si brusquement entre la Nouvelle-Zélande et le cap Horn, que son âme repose dans quelque paradis de vrais marins où aucune surcharge de toile ne dématera jamais un navire.

JOSEPH CONRAD.

(*Traduction de* G. JEAN-AUBRY).

LES MOTS DE LA CHAIR

I

Amour, crassier où le vent s'allume
crispé comme une main qui ne peut pas se rompre,
il n'y a sous tes cendres qu'un cri mal refermé,
un cri qui s'est repu de fièvre et de clarté
et pour lequel les gorges n'étaient pas assez rauques
et la bouche pas assez meurtrie, pas assez chaude.

Tous les baisers ont une odeur de brûlé.
Les mains tombent des seins comme des larves
et pendent insatisfaites autour de l'homme
hanté de toute cette chair qui s'est faite femme
et vers laquelle il tend un monde de désirs
qui roule dans son sang comme un noyé qui ne peut pas [mourir.

Amour intime et tiède comme des entrailles,
toute ta force tient dans l'éclat d'un regard
apparu comme un peu d'eau parmi l'herbe,
dans quelques mots qui, sous une apparence banale,
ouvrent des chemins vertigineux autour des êtres,
dans quelques caresses qui collent à la peau
si exactement qu'elles prennent la forme d'un autre [corps.

II

Il faut aimer la femme comme un objet
qui n'a de valeur que par la forme ou l'apparence.
Elle n'a que sa peau pour faire l'amour
de la même façon que le ciel n'a que l'eau
où descendre pour devenir terre parmi les flaques.

Les mots d'amour n'ont pas plus de sens
qu'une belle moisson qu'on va couper
et les regards que chacun tire de sa nuit
ne font pas durer le jour un moment de plus.

Les mains où l'on tient captive une femme
comme quelque chose qui va fondre
entrent dans son corps toujours ouvert
et s'y déploient comme une forêt de fougères.

Violent de tout ce que le désir couve en moi
obsédé par la mort qui n'en finit pas de m'attendre,
je m'oriente vers vous, femmes de tous les jours,
comme une plante vers les hautes fenêtres du ciel.

Car je me souviens des routes qui font du monde
un lieu où l'on ne se rencontre jamais
parce que la mort tourne plus vite que lui,
laissant dépasser des têtes vides à chaque horizon.

III

La terre est à jamais fermée sous mes pieds
avec le désir insensé de ses moissons.
La terre ne s'ouvre pas pour cacher tout
ce qui n'a pas la liberté de respirer.

Des mots que je ne peux pas, que je ne sais pas dire,
des visages mal remplis par la mémoire
m'abordent avec l'insistance du feu
qui fait se lever et se coucher chaque jour.

Je passerai toute ma vie à chercher
les mots qui ont soudé mon visage au tien.
Mon front à peine haut comme la main
contient le ciel qui tombe de toutes parts.

Le désir est un souffle chaud qui m'accable
et se plaque contre moi comme le vent :
il ne reste pas sous ma peau une goutte de sang
qui ne vienne, mal éclairée, à sa rencontre.

Le désir est en moi, englué dans ma chair,
comme une forêt l'est en pleine terre.
C'est lui qui me force à crier mon chant de vie
quand la mort bat plus fort que mon cœur
et qu'elle est déjà couchée sur moi, front contre front.

LUCIEN BECKER.

LE POÈTE A NEW-YORK

On ne connaît encore en France qu'une mince partie de l'œuvre de Fédérico-Garcia Lorca qui, à travers les constantes du « sentiment andalou » et d'un sens admirable de la langue populaire, présente une surprenante diversité d'inspiration et d'écriture.

En 1933, *Lorca, après une tournée triomphale en Amérique du Sud où ses pièces sont acclamées, fait un court séjour à New-York. Il ressentit violemment le choc de la civilisation américaine, de ce kaléïdoscope de comportements et de passions où sa propre nature trouvait tant de correspondances.*

De cette même période date l'amitié de Lorca pour Salvador Dali, qui se fit auprès de lui le messager du surréalisme. Lorca fût, semble-t-il, rebelle à la doctrine, mais il s'assimila curieusement certains procédés d'écriture : le goût des images fulgurantes nées de rapprochements inattendus, et ce faux désordre dans les éléments du poème qui exige une main agile et une science assurée des ressources du langage.

Ces éléments interférés (esprit gitan, américanisme, surréalisme), se distinguent aisément dans les pièces du « Poète à New-York ». Quelques-uns des poèmes qui devaient former ce recueil ont paru dans des revues du vivant de Lorca. D'autres ont été retrouvés dans ses papiers, parfois à l'état de brouillons. Les plus important sont « L'Ode à Walt Whitman » (dont une version française a déjà été publiée), et « L'Ode au Roi de Harlem » que nous donnons ici, en même temps qu'une pièce inachevée qui nous paraît bouleversante: « Eglise abandonnée. »

F. G.

Ces poèmes sont extraits d'une anthologie poétique de F. G. Lorca, à paraître aux Editions Charlot.

ODA AL REY DE HARLEM

Con una cuchara
le arrancaba los ojos a los cocodrilos
y golpeaba el trasero a los monos.
Con una cuchara.

Fuego de siempre dormía en los pedernales
y los escarabajos borrachos de anís
olvidaban el musgo de las aldeas.

Aquel viejo cubierto de setas
iba al sitio donde lloraban los negros
mientras crujía la cuchara del Rey
y llegaban los tanques de agua podrida.

Las rosas huían por los filos
de las últimas curvas del aire,
y en los montones de azafrán
los niños machacaban pequeñas ardillas
con un rubor de frenesí manchado.

Es preciso pasar los puentes
y llegar el rumor negro
para que el perfume de pulmón nos golpee las sienes
con su vestido de caliente piña.

Es preciso matar al rubio vendedor de aguardiente,
a todos los amigos de la manzana y de la arena,
y es necesario dar con los puños cerrados
a las pequeñas judías que tiemblan llenas de burbujas,
para que el Rey de Harlem cante con su
[muchedumbre,
para que los cocodrilos duerman en largas filas
bajo el amianto de la luna,
para que nadie dude de la inifinita belleza
de los embudos, los rayadores,
los plumeros y las cacerolas de las cocinas.

ODE AU ROI DE HARLEM

Avec une cuillère
il arrachait les yeux aux crocodiles,
et il frappait le derrière des singes.
Avec une cuillère.

Le feu perpétuel dormait dans le silex,
et les scarabées ivres d'anis
oubliaient la mousse des villages.

Un vieillard couvert de champignons
se rendait à l'endroit où les nègres pleuraient,
tandis que craquait la cuillère du Roi
et que venaient les baquets d'eau pourrie.

Les roses fuyaient sur les arêtes
des derniers lacets du vent,
et dans des tas de safran
des enfants pilaient de petits écureuils,
avec une innocence souillée de frénésie.

Il faut passer les ponts
et atteindre la rumeur nègre,
pour que le parfum de poumons nous frappe les [tempes,
avec son vêtement d'ananas chaud.

Il faut tuer le vendeur blond d'eau ardente,
tous les amis de la pomme et du sable,
et il faut frapper, les poings fermés,
les petites juives qui tremblent, pleines de bulles d'air,
pour que le Roi de Harlem chante avec sa multitude,
pour que les crocodiles dorment en longues files
sous l'amiante de la lune,
pour que personne ne doute de l'infinie beauté
des entonnoirs, des râpes,
des plumeaux et des casseroles des cuisines.

! Ay, Harlem !, ! Ay, Harlem !, ! Ay, Harlem !
No hay angustia comparable a tus ojos oprimidos,
a tu sangre estremecida dentro del eclipse oscuro,
a tu violencia granate sordomuda en la penumbra,
a tu gran rey prisionero con un traje de conserje.

Tenia la noche una hendidura
y quietas salamandras de marfil.
Las muchachas americanas
llevaban niños y monedas en el vientre
y los muchachos se desmayaban
en la cruz del desperezo.

Ellos son.
Ellos son los que toman whisky de plata
junto a los volcanes
y tragan pedacitos de corazón
por las heladas montañas del oso.

Aquella noche el Rey de Harlem,
con una durisima cuchara,
le arrancaba los ojos a los cocodrilos
y golpeaba el trasero de los monos,
con una durisima cuchara.

Los negros lloraban confudidos
entre paraguas y soles de oro.
Los mulatos estiraban gomas
ansiosos de llegar al torso blanco
y el viento empañaba espejos
y quebraba las venas de los bailarines.

Negros, negros, negros, negros.
La sangre no tiene puertas
en vuestra noche boca arriba.
No hay rubor. Sangre furiosa por debajo de las
[pieles,
viva en la espina del puñal y en el pecho de paisajes,
entre las pinzas y las retamas de la celeste luna de
[Cáncer.

Sangre que busca por mil caminos
muertes enharinadas y cenizas de nardos,
cielos blancos y polos donde lo negro cante.

Ay, Harlem ! Ay, Harlem ! Ay, Harlem !
Il n'est pas d'angoisse comparable à tes yeux
[opprimés,
à ton sang frémissant dans l'éclipse obscure,
à ta violence grenat, sourde-muette dans la pénombre,
à ton grand roi prisonnier en livrée de concierge.

Il y avait une faille dans la nuit,
et de calmes salamandres d'ivoire.
Les jeunes filles américaines
portaient des enfants et des monnaies dans le ventre,
et les garçons s'évanouissaient
en s'étirant, les bras en croix.

Ce sont eux.
Eux qui boivent le whisky d'argent
auprès des volcans,
eux qui avalent de petits morceaux de cœur
aux montagnes glacées de l'ours.

Cette nuit-là le Roi de Harlem
avec une cuillère très dure
arrachait les yeux aux crocodiles
et frappait le derrière des singes,
avec une cuillère très dure.

Les nègres pleuraient, confondus
parmi des parapluies et des soleils d'or.
Les mulâtres étalaient des gommes,
anxieux d'atteindre le torse blanc,
et le vent embuait les miroirs,
et brisait les veines des danseurs.

Nègres, nègres, nègres, nègres.
Le sang n'a pas d'issue
dans votre nuit gisante.
Il n'est pas de pudeur. Sang furieux sous la peau,
sang vif dans l'épine du poignard, au sein des
[paysages,
entre les pinces et les genêts de la céleste lune du
[Cancer.

Sang qui cherche par mille chemins,
des morts enfarinées et des cendres de nards,
ciels blancs et pôles où le noir chante.

Sangre que mira lenta con el rabo del ojo
hecha de espartos exprimidos y néctares
[subterráneos,
sangre que oxida al alisio descuidado de una huella
y disuelve las mariposas en los cristales de la ventana.

Es la sangre que viene, que vendrá
por los tejados y azoteas, por todas partes,
para quemar la clorofilia de la mujeres rubias,
para gemir al pie de las camas,
ante el insomnio de los lavabos
y estrellarse en una aurora de tabaco y bajo amarillo.

Hay que huir de las orillas
y encerrarse en los ultimos pisos
porque el tuétano del bosque penetrará por las
[rendijas
para dejar en vuestra carne una leve huella de
[eclipse
y una falsa tristeza de guante desteñido y rosa
[química.

Es por el silencio sapientísimo
cuando los camareros y los cocineros
y los que limpian con la lengua
las heridas de los millonarios
buscan al Rey por las calles
o en los ángulos del salitre.

Un viento sur de madero oblicuo en el negro fango
escupe a las barcas rotas
y se clava de puntillas en los hombros.
Un viento sur que lleva colmillos, girasoles y alfabetos
y una pila de Volta con avíspas ahogadas.
El Olivo estaba expresado
por tres gotas de tinta sobre el monóculo.
El Amor por un solo rostro impasible a flor de piedra.
Médulas y corolas componían sobre las nubes
un desierto de tallos sin una sola rosa.

Por la izquierda, por la derecha,
por el Sur y por el Norte,
se levanta el muro impasible
para el topo y la aguja de agua.

Sang qui regarde avec lenteur, du coin de l'œil,
sang fait de sparterie pressée et de nectars souterrains,
sang qui oxyde l'alizé négligent d'une trace
et dissout les papillons aux cristaux des fenêtres.

C'est le sang qui vient, qui viendra,
par les terrasses et les toits, par tous les côtés,
pour brûler la chlorophyle des femmes blondes,
pour gémir au pied des lits,
devant l'insomnie des lavabos,
et s'étoiler dans une aurore de tabac et de jaune
[déteint.

Il faut fuir les rives
et s'enfermer aux derniers étages,
car la moëlle de la forêt pénètrera par les fentes,
pour laisser dans votre chair une légère trace d'éclipse
et une fausse tristesse de gant déteint et de rose
[chimique.

C'est dans le très savant silence,
quand les valets, les cuisiniers,
et ceux qui lavent avec leur langue
les blessures des millionnaires,
cherchent le Roi à travers rues
ou dans les angles du salpêtre.

Un vent du sud de bois oblique dans la fange noire
crache les barques brisées,
et s'enfonce doucement dans les épaules.
Un vent du sud qui porte des défenses, des tournesols,
[des alphabets,
et une pile de Volta avec des guêpes noyées.
L'Olivier était exprimé
par trois gouttes d'encre sur un monocle.

L'Amour par un seul visage impassible, à fleur de
[pierre.
Moëlles et corolles composaient sur les nuages
un désert de tiges sans une seule rose.

Par la gauche, par la droite,
par le Sud et par le Nord,
se lève le mur impassible
pour la taupe et l'aiguille d'eau.

No busquéis, negros, su grieta
para hallar la máscara infinita.
Buscad al gran Sol del Centro
hecho une piña zumbadora.
El Sol que se desliza por los bosques
seguro de no encontrar una ninfa.
El Sol que destruye números
y no ha cruzado nunca un sueño.
El tatuado Sol que baja por el Río
y muge seguido de caimanes.

Negros, negros, negros, negros,
Jamás sierpe, ni cebra, ni mule palidecieron al morir.
El leñador no sabe cuando expiran
los clamoroses árboles que corta.
Aguardad bajo la sombra de vuestro Rey despavorido
a que cicutas y cardos y ortigas turben postreras
[azoteas.

Entonces, negros, entonces, entonces
podréis besar con frenesí las ruedas de las bicicletas,
ponez parejas de microscopios
en la curva de las ardillas
y danzar al fin sin duda mientras las flores erizadas
asesinan a vuestro Moisés casi en las manos del cielo.

! Ay Harlem disfrazada !
! Ay, Harlem amenazada por un gentío de trajes sin
[cabeza !
Me llega tu rumor.
Me llega tu rumor atravesando troncos y
[ascensores.
A través de láminas grises
donde flotan tus automóviles cubiertos de dientes,
a través de los caballos muertos y crímenes
[diminutos,
A través de tu gran Rey desesperado
cuyas barbas llegan al mar.

Ne cherchez pas, nègres, sa brèche
pour trouver le masque infini.
Cherchez le grand Soleil du Centre
devenu bruissant ananas.
Le Soleil qui se glisse dans la forêt,
sûr de ne pas rencontrer une nymphe.
Le Soleil qui détruit les nombres
et n'a jamais croisé un songe.
Le Soleil tatoué qui descend la rivière
et mugit, suivi de caïmans.

Nègres, nègres, nègres, nègres.
Jamais serpent, ni zèbre, ni mulet n'ont pâli en
[mourant.
Le bûcheron ne sait pas quand expirent
les arbres hurlants qu'il abat.
Attendez à l'ombre de votre Roi craintif
que cigües, chardons et orties troublent les dernières
[terrasses.

Alors nègres, alors, alors
vous pourrez baiser avec frénésie les roues des
[bicyclettes,
mettre des paires de microscopes
aux queues des écureuils,
et danser enfin sans douter, tandis que les fleurs
[hérissées
assassinent votre Moïse, quasi dans les mains du ciel.

Ay, Harlem déguisée !
Ay, Harlem menacée par une foule de costumes sans
[tête !
Ta rumeur me parvient.
Ta rumeur me parvient, traversant troncs et
[ascenseurs.
A travers des lames grises
où flottent tes automobiles couvertes de dents,
à travers les chevaux morts et les crimes minuscules.
A travers ton grand-Roi désespéré
dont les barbes atteignent la mer.

IGLESIA ABANDONADA

(*Recuerdo de la guerra europea*)

Yo tenía un hijo que se llamaba Juan.
Yo tenía un hijo.
Se perdio por los arcos un viernos de todos los
[muertos.
Lo ví jugar en las últimas escàleras de la misa
y echaba un cubito de hojalata en el corazón del
[sacerdote.
He golpeado los ataúdes : ! mi hijo ! ! mi hijo !
[mi hijo !
Saqué una pata de gallo por detrás de la luna, y luego
comprendí que mi niña era un pez
por donde se alejan las carretas.
Yo tenia una niña.
Yo tenia un pez muerto
bajo la ceniza de los incensarios,
yo tenia un mar ? de qué ?, Dios mío. ! Un mar !
Subí a tocar las campanas, pero las frutas tenían
[gusanos
y las cerillas apagadas se comían los trigos de la
[primavera.
Yo ví la transparente cigüeña de alcohol
mondar las negras cabezas
de los soldados agonizantes ;
y ví las cabañas de goma
donde giraban las copas llenas de lágrimas.
En las anémonas del ofertorio
te encontrare ! corazón mío !
cuando el sacerdote
levante la mula y el buey con fuertes brazos

ÉGLISE ABANDONNÉE

(*Souvenir de la Grande Guerre*)

J'avais un fils qui s'appellait Juan.
J'avais un fils.
Il s'est perdu dans les arcades un vendredi de tous
[les morts.
Je le vis jouer aux dernières échelles de la messe,
et il jetait un petit seau de fer blanc dans le cœur
[du prêtre.
J'ai frappé les cercueils : mon fils ! mon fils ! mon
[fils !
J'ai tiré une patte de coq de derrière la lune, et alors
je compris que ma fille était un poisson
par où s'éloignent les chouettes.
J'avais une fille.
J'avais un poisson mort
sous la cendre des encensoirs,
j'avais une mer, pourquoi, mon Dieu ? Une mer !
Je suis monté sonner les cloches, mais les fruits
[étaient véreux
et les allumettes éteintes mangeaient les blés du
[printemps.
Je vis la transparente cigogne d'alcool
éplucher les têtes noires
des soldats agonisants ;
et je vis les cabanes de gomme
où tournaient les coupes pleines de larmes.
Dans les anémones de l'offertoire
je te rencontrerai, mon cœur,
quand le prêtre
lève l'âne et le bœuf de ses bras forts

para espantar los sapos nocturnos
que rondan los helados paisajes del cáliz.
Yo tenía un hijo que era un gigante.
Pero los muertos son más fuertes
y saben devorar pedazos de cielo.
Si mi niño hubiera sido un oso
yo no temería el sigilo de los caimanes ;
ni hubiese visto el mar
desnudo y amarrado a las columnas
para ser fornicado y herido por el tropel de los [regimientos.
Si mi niño hubiera sido un oso.
Me envolveré sobre esta lona dura
para no sentir el frío de los musgos.
Sé muy bien que me darán
una manga o una corbata :
pero en el centro de la misa yo romperé el timon y [entonces
vendra a la piedra la locura de pingüinos y gaviotas
que harán decir a los que duermen
y a los que cantan por las esquinas :
Su hijo, su hijo, su hijo, su hijo, su hijo.
El tenia un hijo
un hijo, un hijo, un hijo,
que no era más que suyo porque era su hijo
su hijo, su hijo, su hijo,

....

FEDERICO GARCIA LORCA.

pour effrayer les crapauds nocturnes
qui hantent les paysages glacés du calice.
J'avais un fils qui était un géant.
Mais les morts sont plus forts
et savent dévorer des morceaux de ciel.
Si mon fils avait été un ours
je n'aurais pas craint le secret des caïmans ;
et je n'aurais pas vu la mer
nue et amarrée aux colonnes
pour être forniquée et blessée par le troupeau des [régiments.
Si mon fils avait été un ours.
Je m'envelopperai dans cette toile dure
pour ne pas sentir le froid des mousses.
Je sais bien qu'on me donnera
une manche ou une cravate :
mais au milieu de la messe je briserai le timon, et [alors
vers la pierre montera la folie des pingouins et des [mouettes
qui feront dire à ceux qui dorment
et à ceux qui chantent aux coins des rues :
son fils, son fils, son fils, son fils, son fils.
Il avait un fils.
Un fils, un fils, un fils,
qui n'était qu'à lui parce qu'il était son fils,
son fils, son fils, son fils.

....

FEDERICO GARCIA LORCA.
(*Traduit de l'espagnol, par* FÉLIX GATTÉGNO).

CHANT ROYAL

Reconnais-tu la trace de tes larmes
Dans le secret des sournoises maisons,
Vois-tu trembler les enfants et les flammes
Du même sort derrière les cloisons ?
Dans mes nuits veux-tu poursuivre tes glaives
Et briser mon corps avec ce qu'il rêve ?
As-tu toujours faim de mains orphelines,
Du triste appel où le regard s'obstine
A te trouver, ange démesuré,
Hors de ce temps que ta rage ravine
Jusqu'aux patries d'un cœur inexploré ?

Nous sommes bien les héros de ton drame
Regarde-toi dressé sur le dragon !
Toi, seul en deux, comme un corps et son âme,
Comme l'amour où nous nous acharnons.
Il y avait des tempêtes sans trêve
Où l'on voulait que son Autre l'achève.
Ce fut le temps des forêts sans racines
Qui s'avançaient vers la splendeur marine.
Comment savoir que tes chants alternés
Montaient sans but, du fond de l'origine,
Vers les patries d'un cœur inexploré !

Celui qui t'aime est celui qui t'affame
Immense faim ! Ces traits que nous brisons
Sous les baisers de l'homme et de la femme
Ce sont les tiens et ceux de tes prisons.
Nous fûmes fous de ce vent sur la grève
Avec tes mains dans le ciel qui se lève.

Tu te cachais sous le mur d'aubépine,
Aube, nageur de la terre enfantine,
Nageur voleur, ailes d'énamouré,
Oiseau rusé vers lequel tout s'incline
Dans les patries d'un cœur inexploré.

Passeur perdu, jetteras-tu tes rames
Et tes épées, guerrier des horizons,
Et ton duvet, bel oiseau d'oriflammes,
Et ce sourire où nous nous adorions ?
Tu nous mentais de la cendre à la fève
Tu nous mentais jusqu'aux courbes de l'Eve,
C'était ton nom, ce cri de l'androgyne
Pour lequel il fallait qu'on t'assassine !
Voyez, regards, l'image où vous pleurez
Les chevaux morts, les chaos et les ruines
Et les patries d'un cœur inexploré !

Ah ! voyez-le, celui que nous aimâmes
Jusqu'au sang qu'il versait dans nos saisons.
Tous ces miroirs, cet oubli, tout proclame
Que j'étais seul avec ses trahisons !
Ma solitude, ô quel nom je soulève
Pour t'appeler jusqu'aux vaisseaux des sèves !
Les cris les plus menteurs qu'on imagine
Sont ceux d'une ardeur déserte et divine.
Mais bouche à bouche, un amant délivré
Sur le corps de son ange se dessine
Cette patrie au cœur inexploré.

Ange perdu, lutteur qui me fascines
Ai-je vécu ces étranges famines
En souvenir du jour où je mourrai
Dans tes forêts, tes baisers, tes collines,
Et les patries d'un cœur inexploré !

YANETTE DELÉTANG-TARDIF.

TRANQUILLE

Jacques Renaud s'était marié jeune.

L'histoire de Jacques Renaud n'est pas curieuse. C'était un garçon mince et blond aux yeux brillants, qui voulait qu'on le laissât tranquille.

La maison Renaud gardait encore beaucoup d'argent. On ne savait pas dans la famille d'où tout cet argent était venu. L'habitude (disait Clotilde) était d'être riche. Les sources étaient café, potasse ou pâturage, suivant qu'on regardait l'Europe ou les îles, ou que l'on combinait des mariages.

La famille Renaud paraît, en toutes époques, s'être occupée de gagner de l'argent.

Il y avait eu des Renaud dans les îles ; c'étaient les « Renaud-Bateaux ». On leur devait le goût persistant de la famille pour les gâteaux à la cannelle.

Il y avait eu des Renaud de grands chemins, une espèce à cheval, les « Caracols », d'où venaient ces cousins merveilleux de Prague, de Lisbonne ou de Munich, qui faisaient chatoyer la famille comme une famille juive.

Dans de telles familles, l'argent se boursoufle jusqu'à vous empêcher d'être tranquille.

Et Jacques Renaud, on le savait depuis qu'il était petit, aimait, voulait être tranquille.

— « Si on pouvait me laisser tranquille », criait-il, quand ces gens qui l'élevaient, un père, une mère et le renfort domestique, emplissaient la maison de cols de guipure et de phrases latines qui vous expliquaient le miel ou le siège de villes qui n'existent pas.

Jacques Renaud n'aimait pas ces gens.

Sa mère s'appelait Clotilde et il avait depuis un certain temps décidé que le nom et la chose ne lui convenaient pas. Clotilde avait des « habitudes » et Jacques ne le lui pardonnait pas.

« J'ai l'habitude d'être obéie », disait Clotilde, qui dénonçait ainsi la faiblesse du monde.

— « J'ai l'habitude des chevaux », amenait l'histoire des Caracols, quand les oreilles de Jacques épiaient le chant du linot, à cette place de la houblonnière, derrière le fenil.

— « J'aime mes habitudes » avait spécialement effrité ce monument solide que propose la nature, une Mère et son Fils.

La nature est la nature, et Jacques Renaud ne prétendait pas entrer en lutte. Mais Clotilde n'était pas sa mère, il était prêt à en jurer. Sa mère s'appelait Vagadabondie, elle parlait peu, et pour les habitudes elle rejetait les cols de guipure, et voilà.

Il y avait aussi le mari de Clotilde, un homme occupé, qui paraissait et disparaissait à des moments à peu près fixes, lisait des journaux, et décidait, à la ville, du sort des coupables.

On ne sait pas très bien, au fond, ce que c'est qu'un coupable.

Quand Clotilde s'agitait près d'un bégonia cassé, son mari disait à Jacques soudainement :

— « Allons, mon garçon, de quoi t'es-tu encore rendu coupable ? » Mais là se bornait son intervention si bien qu'on pouvait difficilement comprendre ce qu'il s'en allait faire à la ville.

Il s'appelait Charles et sa femme l'appelait Monami. Le fils de Vadagabondie ne tolérait pas Monami. Son propre père s'appelait Pinpignon, un nom léger comme une ombrelle. Son propre père ignorait les histoires latines sur le miel et les Gaules, et ne froissait pas de journaux quand la nuit préparait, près de la fenêtre ouverte, l'entrée discrète d'un chat-huant miraculeux, qui ne ferait qu'une bouchée des bouchons de verre de lampe en laine tricotée et des têtières.

Jacques Renaud voulait en somme changer de maison, il s'en rendait compte. Dans certaines maisons près des champs, la porte s'ouvrait toute seule dans les coups de vent. Et dès que la porte était ouverte, un monde de chaleur sortait à votre rencontre avec des cris, des rires, et une odeur bouillante de pommes de terre. Des enfants chantaient et ils étaient assis par terre ; ils avaient des joues rouges et tripotaient on ne sait quoi de très pauvre et de très intéressant.

Toutes les portes semblaient ouvertes dans ces maisons auprès des champs, même quand elles étaient fermées, et la sorte de vie qu'aurait aimée Jacques, sortait et entrait par beaucoup de carreaux cassés.

Quelle odeur magnifique, et comme tout vous passait par les yeux simplement, les gens, les poules, les arbres et les cochons qui couraient dans l'herbe.

Vous vous mettez en tête de vous coucher dans l'herbe et de ne vous occuper de rien. Vous pouvez penser à des gens qui ne feraient jamais rien, une mère qui regarderait l'air à côté de vous ; elle vous touchera un peu, parfois, très peu, près de l'oreille, ou, à peine, à l'épaule. Quelqu'un de très discret en somme et qui n'aurait aucune occupation.

Jacques Renaud quand il eut dix-huit ans était très grand, très blond, très souriant et débordant de rancune.

C'est quand il allait dans la vie à pas lents, un jour de soleil et de collines, qu'il aperçut Valentine, la fille de l'éclusier des environs.

A la campagne on rencontre parfois des jeunes filles comme elle, fraîches, douces, avec le dos un peu voûté et beaucoup d'étendue dans les yeux. Il y a peu à manger chez elles, on s'y dispute et on s'y bat, elles prennent l'habitude de la réserve.

Tout marche très bien pour elles quand elles sont robustes. Mais Valentine était frêle.

A peine vêtue, avec toutes les écluses et encore plus au fond des yeux, elle semblait avoir un grand besoin de tranquillité. Cette fille pouvait, si on savait la prendre, marcher dans les sentes mystérieuses où Vadagabondie marchait auprès de Pinpignon.

Si la mère de Jacques Renaud ne s'était appelée Vadagabondie, il eût aimé qu'elle s'appelât Valentine, on l'avait toujours su.

Et voilà que les temps étaient venus où l'on pouvait prétendre être hors de vue des habitudes et de Leurami, et vivre tranquille, sans un train de maison, des « politesses » et des « positions ».

Jacques Renaud s'enrôla comme homme-de-halage sur le canal, et enleva Valentine, la fille de l'éclusier qui détestait ses parents.

Bien qu'il s'agît en somme d'un de ces Renaud-Bateaux, Clotilde eut quelque peine à comprendre ce galimatias. Pour Charles Renaud il eut ce jour-là à méditer sur la culpabilité, et le résultat fut ce qu'attendait le coupable au temps des cols de guipure, il fut regardé par sa famille comme n'ayant jamais existé.

Jacques hâla et déhâla. La vie d'un homme de halage est une vie tranquille. Il y eut quelque difficulté à se libérer de l'éclusier, mais de ce côté les choses se passèrent sans malédiction. Jacques, au long de son chemin oubliait les écluses ; les rats d'eau et les loutres pointaient entre les roseaux d'inquiétantes figures.

Valentine attendait quelque part que Jacques fut disponible. Elle cessa d'attendre bientôt. Valentine mourut, sans qu'on pût définir si ces attentes au bord de l'eau, dans une maison de pêcheur (absolument en ruines) dont la porte s'ouvrait amicale aux brouillards, l'avaient ou non précipitée d'une existence où tout s'annonçait, pensait Jacques, simple, cordial, loisible.

Jacques hâla et déhâla. Mais la mort de Valentine ne le laissait pas tranquille.

— « C'était une future femme, se disait-il, une future « bonne » femme, grave et rustique. Au milieu des souches qui pourrissent dans les bois, on trouve un bel arbre élancé, plus vivant que les autres. Il faudra qu'il grandisse, qu'il fleurisse, qu'il frissonne.

Les arbres de ce genre ne sont pas des sureaux ni des mûriers. Ils sont vraiment de beaux et riches arbres qu'il ne faut pas couper. Valentine était un de ces arbres, qu'il faut aimer et protéger.

C'était une future vraie femme que j'ai laissée mourir. Et ce n'est courant ni d'être une vraie femme ni d'être aimée

Et voilà que les maisons de villages semblaient closes et aveugles. Puis la rivière fut sans beauté. Le fait d'être conscient compliquait tout. Les choses humaines envahissent les confidences des choses. L'agitation s'empare des arbres, des animaux et des fleurs.

Une longue immobilité ne donne aucune tranquillité. Jacques Renaud marchait seul près des eaux, près des saules, près des nuages et près du soleil, mais il n'était absolument pas tranquille.

— « Il me faudra retrouver une femme véritable, se disait-il, et Dieu sait si je pourrai l'aimer. »

Il regardait ses mains que la corde de hâlage avait endurcies. C'étaient de dures mains brunes et osseuses. Il regardait ses bras hâlés.

— « C'est un bon truc de ne rien faire, se disait-il. La moindre petite aventure prend du volume pour vous rendre heureux ».

Mais il sentait qu'autre chose parlait dans son âme. De tous côtés les gens couraient à quelque pro-

blème de leur vie; quand la nuit envahissait les champs chacun rentrait chez soi, et tous comptes faits, il y avait peu de flâneurs.

— « Je suis maintenant un homme, se dit-il.

Et tout à coup sa vie s'introduisit dans son univers. En plein air, sous le ciel empli de nuages, il vit ce qu'il ignorait ou ce qu'il croyait ignorer jusque-là, les villes, les rues, l'ordre, les vêtements, les nourritures, les lois, les travaux et les femmes.

L'odeur de la rivière, les petites maisons baignées de fumier, la présence maternelle de la fumée immobile autour des cheminées, l'agitation bien chaude des vaches, des poules et des cochons, les arbres aux douces feuilles, les potagers qui habillent les maisons, tout le détail de ce qu'il accueillait depuis longtemps dans un alanguissement tranquille et silencieux, l'abandonna douloureusement.

La jeune vie commençait à se faire sentir, comme un vent furieux et gai, quoi qu'on pût en penser.

Jacques Renaud considéra ses mains, puis il se leva et se détacha de la rivière.

— « Un vrai travail, et une vraie femme, murmurait-il. Mais Dieu sait si je pourrai l'aimer ».

Les ombres étaient tièdes et agréables, on ne se sentait ni seul ni abattu, et plutôt au sommet d'une côte que dans une ornière.

Mais les larmes soudain vous sortent des yeux; il devient sûr qu'on est une paille dans le vent, que la vie est une fameuse sorcière et qu'on ne sera jamais tranquille.

RENÉE-L. FONTAINE.

POÈMES

MILOSZ

Hautaine mélancolie
cette douceur soudaine est venue
d'un abandon de ton visage

Tu n'es plus
qu'une respiration de la forêt
l'eau pure troublée par la venue
d'un cerf

Ton secret Amour
embrase sourdement ton mal
d'Homme

O Frère venu d'entre les Hommes
mon Frère innocent

GONGORA

Ses pensées fuyantes
enflaient
ses belles mains de page délaissé

C'était le temps des haleines
mûres et fortes

La Paresse de l'Amour
coulait au pli de sa lèvre
fautive

Il est le Ravisseur basané
crevant les ciels de torchons
des alcôves
mordant les poignets las
dans les chambres peureuses

Dans la veille tourmentée
au ras des lumières
aveuglé

éclaboussé d'une poussière
d'étoiles
jusqu'aux songes

PIET MONDRIAN

Les gestes se résoudront encore
à ses tempes

Les gestes se résoudront
en orbes de silence

Ils reposent

Trop de visages désemparés se détruisent
trop de battements d'amour
reposent
en lui

Peut-être est-ce déjà la vie
trop pure de la chair
peut-être l'ancienne sauvagerie
peut-être

Est-ce la sourde lueur
d'ambre aveugle et d'eau abstraite
parfaisant la rondeur d'un nombre
parfait

BLANCHE DE HAINAUT

La Belle à sa fenêtre
sous les toisons d'amours
enchaînés d'aurores
et de roses

Vous aviez déjà cette petite grâce
si fine de vos gestes
Le cou frêle un pan de lumière
où vous recomposiez le monde
mourait à vos genoux

Des miroirs de Venise
embués de riches haleines
retenaient un peu de vie

Puis des étoffes
lourdes précises

et vous hésitiez à baigner vos cheveux
dans un grand flot d'été

Vous reposiez en vous
et tigrée de pénombre
vous étiez un peu cette étoffe
et ce grand ciel de lit et ce rosier
[grimpant
la cruche et la fenêtre

RAINER MARIA RILKE

Ce don inquiet des choses
qui n'osent se refuser
et veulent simplement se laisser deviner
à demi
au plus profond de la Mort

le comprendrons-nous avec toi
ce terrible repos d'un homme
pas même
d'un frère gauche et sauvage

Cette voix qui ruse encore avec nous
apaise-t-elle le mal dérobé
le sang invincible
de l'amant des jours terrestres

C'était l'aube amère
cet adieu qu'il reconnaissait soudain
comme un frère longtemps aimé
venu à pas de loup
dans la froideur étrangère des menthes
[heureuses
se souvenant
de l'appel de ses doigts longs
tâchés de pourpre

Les Temps se sont levés
vers plus d'amour

Dans le soir déchiré
les rafales d'un amour
d'automne
les hardes de cerfs inertes
attardèrent leur violence menaçante
autour de sa gorge un peu
rauque

Elle se mourait lentement
elle se mourait

d'empreindre le pli de son poignet
si fin si mauve
de s'égarer
toujours plus appesantie de sommeil
aux terres fautives de l'enfance
aux tertres d'un jeune soleil

Elle se résignait déjà
aux gestes crevassés de la pierre

à ses longues paupières
allusives

CLAUDE SERBANNES.

QUE LES MORTS ENTERRENT LEURS MORTS

Que les morts enterrent leurs morts,
n'allez point les aider.
Que les morts s'occupent des morts,
laissez les morts avec les morts
ne soyez point leurs serviteurs.

Dans leurs impures mains de cadavres les morts
ont des monceaux d'argent,
il ne faut pas le prendre.

Les morts en leurs esprits qui fermentent nourrissent
des mots phosphorescents, des mots livides
d'une sagesse qui pourrit et pue déjà :
ne les croyez jamais.

Myriades sont les morts et ils semblent puissants,
ils font marcher les trains, les autos, les navires,
et moudre sans repos les meules des usines,
et par millions, esclaves pâles et aveugles, vous condam-
[nent
aux meules, prétendant que ce sont les meules de Dieu.

C'est le grand mensonge des morts.
Les meules de l'industrie ne sont pas les meules de Dieu.
Et elles savent moudre autrement les meules de Dieu
[avec les vents de la vie pour pierres meulières.
Ayez confiance dans les meules deDieu, bien que leur
[mouture soit excessivement fine.
Mais aux meules des hommes
ne vous attelez point.

Les morts nous donnent les navires et les machines, le
[cinéma, la radio et le gramophone,
Ils envoient à travers le ciel les avions,
et ils disent: Voyez, maintenant vous vivez la grande
[vie !
Quand vous écoutez et voyez le film, lorsque vous pilo-
[tez votre voiture,
quand vous lisez dans le journal la traversée aérienne
[de l'Atlantique
Ah ! vous vivez alors la grande vie, l'étonnante vie !

Comme vous le savez bien, c'est un mensonge total.
Vous deviendrez tous des morts et pâles comme des
[cadavres
en prêtant l'oreille à ce mensonge.
Il vous faut le cracher.

Oh ! cessez donc de les écouter les morts vivants.
Ils n'ont faim que de votre vie !
Oh! cessez de peiner pour les morts à mâchoires d'or,
ils sont si avides, et si désarmés pourtant si nul ne tra-
[vaille pour eux.
Ne soyez jamais bons pour les morts souriants, pour
[ces gueules dorées,
ne soyez jamais bons pour les morts,
ce serait vous faire les entremetteurs des cadavres,
des morts répugnants vivant dans leur graisse.
Pieusement enterrez l'homme qui s'est étendu dans la
[mort,
mais avec les morts qui marchent et parlent, les morts
[persuasifs et conventionnels
qui ont comptes en banque et polices d'assurances
ne sympathisez pas, ou vous souilleriez les enfants à
[naître.

FIDÉLITÉ

La fidélité et l'amour sont deux choses différentes, com-
[me une fleur et une gemme.
Et l'amour comme une fleur se fanera pour devenir tout
[autre
ou bien n'aurait rien de la fleur.

O fleurs ! elles se fanent d'être un rapide mouvement;
[un petit torrent de vie
bondit au sommet de la tige, brille, retombe incliné
selon la courbure, la parabole d'un vol
puis disparaît et s'en va comme une comète dans l'in-
[visible,

O fleurs ! elles sont tout le temps en voyage
comme les comètes, elles nous sont connues un jour,
[deux jours
et se retirent et lentement s'évanouissent à nouveau.
Et nous il nous faut au passage de l'aile les saisir, puis
[les laisser aller.
Les fleurs embaumées ne sont pas des fleurs, et non plus
[les immortelles;
les fleurs ne sont que rapide mouvement, les gestes de
[la couleur;
et cela est leur grâce. Et cela est l'amour.

Mais une gemme est différente qui dure plus longtemps
[que nous,
longtemps, tellement plus longtemps
qu'elle semble durer toujours.
Et pourtant nous savons qu'elle aussi va passant
comme les fleurs et comme nous plus lents à peine que
[les fleurs.
Oh ! l'étonnant et lent passage du saphir !

Tout s'écoule, et tout ce qui s'écoule est relié à ce qui
[s'écoule.
Fleurs et saphirs et nous mêmes, autant de rivières di-
[verses.
Aux premiers jours quand les saphirs comme des bulles
[jaillissaient
des sauvages orgasmes du chaos
le temps coulait beaucoup moins vite quand surgissaient
[les roches.
Il fallut des aeons pour faire un saphir, des aeons pour
[le voir passer.
Et pour la fleur il suffit d'un été.

Et l'homme et la femme sont comme la terre porteuse
[de fleurs
en été, et ils s'aiment mais au-dessous il y a le roc.
Plus ancienne que les fleurs, les fougères, que les fora-
[minifères,
Plus ancienne que le plasma il y a sous toute chose
[l'âme de l'homme.

Et lorsque à travers les sauvages orgasmes de l'amour
lentement se forme une gemme, dans les rocs anciens de
[nouveau en fusion
de deux cœurs humains, deux rocs anciens, un cœur
[d'homme et un cœur de femme,
c'est le cristal de la paix, le patient et dur joyau de la
[confiance,
le saphir de la fidélité,
la gemme de la paix mutuelle émergeant du sauvage
[chaos de l'amour.

D. H. LAWRENCE.

(Traduction de L.-G. GROS).

APRÈS BERGSON

Bergson appartient-il à la philosophie, à la théologie, à la littérature ? On ne sait plus. Si l'on en croit ceux qui ont le plus souvent parlé de lui depuis sa mort, c'est dans les voies de la théologie qu'il s'engageait. Mais il s'y engageait par des procédés bien littéraires, et sans abandonner en rien la philosophie qu'il avait élaborée. En somme, et en dépit de ses nouveaux apologistes, déchaînés depuis la publication des *Deux Sources*, son cas reste extrêmement ambigu, et c'est par là qu'il retiendra l'attention dans l'avenir.

William James et le pragmatisme conjuguaient leur influence avec celle de Bergson, et cela nous paraît déjà bien loin, comme nous paraît bien dépassée la psychologie introspectionniste de James. C'était l'époque des *Données immédiates de la Conscience*, du *Rire*, puis de *Matière et Mémoire*, le seul livre de métaphysique du début du siècle (bien qu'il date de 1896) qui mérite de subsister, en dépit de son vice foncier. Ensuite, parut l'*Evolution créatrice*, qui entraîna l'adhésion retentissante de Georges Sorel et de Péguy, mais suscita déjà, par un final célèbre qui tient en suspens le lecteur sur l'apparition d'une divinité, l'espoir des théologiens catholiques.

Après la première guerre impérialiste mondiale, la physique connut un essor prodigieux, un renouvellement de perspectives, grâce à la théorie de la relativité, puis à la physique des quanta et aux développements de l'atomistique ; d'autre part, les problèmes sociaux, historiques, politiques, prenaient un relief tout nouveau grâce aux révolutions prolétariennes d'après guerre. Tout cela imposait la prudence au philosophe qui s'était appuyé sur une critique principielle de la notion physique du temps absolu, et s'était par ailleurs compromis au point d'identifier plutôt naïvement sa philosophie aux principes mensongers de la prétendue « guerre du droit ». Sa démarche constante vers la religion s'en trouva ralentie, en dépit de sollicitations de plus en plus pressantes. Les importants travaux de l'ethnologie et de la sociologie contemporaines d'inspiration plus ou moins scientifique, lui firent aussi faire quelques réflexions supplémentaires. On le vit alors chercher à dissiper toute confusion entre la nouvelle conception scientifique du complexe espace-temps et sa « durée » tout en s'efforçant de tirer profit de la microphysique (*Durée et Simultanéité*, 1921,

La Pensée et le Mouvant, 1922, publié en 1934). Il vécut cependant assez longtemps pour s'exprimer jusqu'au bout.

Après beaucoup d'hésitations, et désespérant peut-être de sortir de l'impasse où il était engagé vis-à-vis de la science, Bergson se décida à livrer au public ses *Deux Sources de la Morale et de la Religion*, qui lui valurent la promesse d'entrer au Paradis. Ce n'était sûrement pas sans beaucoup de scrupules, ce qu'on vit bien lorsqu'il voulut quand même publier deux ans plus tard, lui si attentif au sort de ses moindres écrits, cette introduction à *la Pensée et le Mouvant*, rédigée en 1922, dont il souligne qu'il n'a pas une ligne à renier.

Ainsi, à embrasser l'œuvre dans toute sa période, il semble que l'ambiguïté bergsonienne soit surtout dans la démarche, dans la méthode, je dirai même dans la tactique plutôt que dans la signification profonde, qui paraît uniforme et tend surtout à une restauration inconditionnelle du spiritualisme. C'est d'ailleurs ce sens fondamental de sa métaphysique qui lui valut succès, gloire et influence. Mais, succès et gloire qui n'allèrent certainement pas sans amertume ni peut-être quelque dépit qui expliquent la grande réserve où Bergson se maintint jusqu'à ses derniers jours et empêchèrent malgré tout sa « conversion ». Ce n'est pas par hasard que la grande majorité des auteurs qui nourrirent dans ces dernières années l'apologétique bergsonienne soit faite de métaphysiciens et de théologiens de profession. Au bord du baptistère, Bergson ne pouvait pas ne pas regretter l'absence dans les rangs de ses disciples de la jeunesse savante, des biologistes et des physiciens, des psychologues et des historiens, et de devoir s'en tenir aux prêtres en soutane ou en redingote. Car il avait tout de même espéré faire de la métaphysique une science, et par là il avait espéré paradoxalement rapprocher la métaphysique de la science, en distinguant leurs domaines mais en garantissant à l'une comme à l'autre qu'elle atteignait un absolu ; il en attendait la vérité et le contrôle de la vie spirituelle, l'expérience de l'âme, sa participation dialectique à la vie, et même, à la survie, mais selon des règles qu'il avait personnellement élaborées sous le terme d'intuition, et non par le simple retour à la Somme du Docteur Admirable. Ce n'est pas de sa faute s'il est mort sous un régime obscurantiste et si les publications qui avaient l'agrément de la religion y paraissaient plus facilement que les autres, au moins dans une partie de la France — tandis que dans l'autre ses œuvres étaient tout simplement interdites.

Ses derniers apologistes s'expriment sans ambages : « L'importance historique de cette œuvre semble bien consister avant tout dans son efficacité libératrice. *Elle a « brisé nos fers » en arrachant la pensée humaine à l'ornière du déterminisme scientifique ;* elle l'a orientée à nouveau vers une métaphysique spiritualiste, et finalement vers une nouvelle accession à la vérité chrétienne » (A. Béguin et P. Thévenaz, avant-propos au recueil *Henri Bergson*, Essais et Témoignages inédits, p. 8). C'est très clair, trop clair même, comme nous le verrons ! En outre, on lui trouve une signification bi-nationale, si l'on peut dire, à la fois juive et française, et ce n'est pas le moins curieux de cette

apologétique. Ces mêmes auteurs écrivent en effet : « En même temps qu'elle s'inscrit ainsi dans la tradition d'Israël, et parce qu'elle suit celle-ci jusqu'à son accomplissement chrétien, l'œuvre bergsonienne a sa place dans la plus profonde tradition française. » Et, malgré tout, on peut douter que ces hommages singuliers lui eussent été vraiment au cœur. C'est ce qu'on peut voir si l'on feuillette la trop habile petite brochure du Père Sertillanges : « *Avec Henri Bergson* », où le prélat zélé se dépêche avec une hâte comique d'annexer le métaphysicien déclinant. On le sait, depuis Descartes, l'Eglise va surtout chercher des apôtres hors de son sein. Elle les y appelle quelquefois lorsqu'ils sont mûrs, mais tout l'efficace de leur pensée paraît venir de leur *conversion*. La conversion semble vraiment la voie d'accès élue, tout particulièrement bien venue, le seul moyen de disputer encore au monde moderne des âmes de premier plan. Les grands esprits ne naissent plus dans l'Eglise ; car la Tradition est morte. Cela date tout spécialement de Chateaubriand, premier de ces grands convertis, jusqu'à Maurras, en comptant Péguy, Bergson lui-même si l'on veut, et bien d'autres. On ne naît plus dans l'Eglise mais on s'y range, on s'y repose, on y parvient. Tels sont les miracles d'aujourd'hui. Miracles d'inquiétude et d'affaissement, de déception, de dégoût peut-être.

Le Père Sertillanges, membre de l'Institut, a donné tous ses soins à la conversion de Bergson. Il l'a enveloppé dans ses dernières années d'une sollicitude sans relâche, s'est fait pour lui le messager de la Grâce, avec une rondeur d'ailleurs assez vulgaire. Il a écrit deux volumes pour montrer « l'accord » des thèses bergsoniennes avec celles de Thomas d'Aquin. Entreprise délicate, en dépit de toutes les avenues que le bergsonisme ouvre sur la métaphysique spiritualiste ! Mais il préparait son terrain. Les incertitudes et les équivoques se seraient évanouies dans la clarté du baptême. Le cas de Bergson pouvait être particulièrement glorieux, car il ne se fut point agi d'un chrétien revenu à la foi, mais d'un gentil, d'un juif, entré dans la chrétienté à laquelle il n'avait jamais appartenu.

Mais Bergson est mort trop tôt... Le Père Sertillanges s'est donc appliqué à donner le *procès-verbal* de ses derniers efforts, et son récit montre assez joliment comment Bergson s'est jusqu'au bout défendu, en dépit de l'âge et de la maladie, *sur son propre terrain*, en laissant le convertisseur sur sa soif. Si bien que le Père Sertillanges dut en rabattre publiquement, sur l'ordre de ses supérieurs. En effet, le testament de Bergson et les commentaires que Mme Bergson y a apportés dans une lettre à E. Mounier, sont assez nets : Bergson ne fut pas baptisé parce qu'il ne voulut pas l'être. Que le Père Sertillanges en prenne son parti. Bergson n'appartient pas à la chrétienté. Mais, qu'il se console tout de même : le spiritualisme de Bergson est en effet une ouverture assez large sur la religion en général, et la religion de Jésus en particulier. En tout cas, c'est un idéalisme dont toute la pointe est tournée contre le matérialisme dialectique. Nous y reviendrons.

Voici les passages importants de la lettre de Mme Bergson :

« Mon mari, dont le problème religieux retenait depuis longtemps l'attention, et qui considérait le catholicisme avec une sympathie croissante, n'avait pas voulu se convertir cependant, pour des raisons diverses que quelques-uns de ses amis familiers avec lesquels il en discutait en toute franchise avaient appréciées et approuvées. Surtout, il s'en explique lui-même avec beaucoup de netteté dans un passage de son Testament en date du 8 février 1937, que je crois devoir vous communiquer :

« — Mes réflexions m'ont amené de plus en plus près du « catholicisme où je vois l'achèvement complet du judaïs- « me. Je me serais converti si je n'avais vu se préparer « depuis des années la formidable vague d'antisémitisme « qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester parmi ceux « qui seront demain des persécutés. Mais j'espère qu'un « prêtre voudra bien, si le cardinal-archevêque l'y autori- « se, venir dire des prières à mes obsèques. Au cas où cette « autorisation ne serait pas accordée, il faudrait s'adresser « à un rabbin, mais sans lui cacher et sans cacher à per- « sonne mon adhésion morale au catholicisme, ainsi que le « désir exprimé par moi d'abord d'avoir les prières d'un « prêtre catholique. »

La suite de la lettre de Mme Bergson est plus précise encore :

« La volonté d'Henri Bergson, qui était très nettement arrêtée, ne saurait donc donner lieu à aucune divergence d'interprétation. Tout en déclarant son « adhésion morale » au catholicisme, mon mari avait résolu en même temps de ne point franchir le pas décisif du baptême. Ce serait mal reconnaître la loyauté totale dont il a toujours fait preuve lui-même dans sa recherche de ce qu'il estimait être la vérité que de lui attribuer des actes qu'il n'avait point voulu accomplir de son vivant, et d'infléchir sa pensée maintenant qu'il n'est plus là pour la redresser et la défendre lui-même, dans un sens qui, quel que soit le mobile qui puisse être invoqué, ne laisse pas de la dénaturer singulièrement. » (Cette lettre a été publiée dans la *Gazette de Lausanne* du 9 septembre 1941, et reproduite en partie dans *H. Bergson, Essais et Témoignages*, Neuchatel, 2e éd. 1943).

Qu'on veuille bien lire attentivement ce texte ; il est manifestement destiné à répondre à tous ceux qui répandirent la légende dorée du baptême de Bergson, et de son ralliement aux *dogmes*. Il considérait le catholicisme avec une « sympathie croissante », dit Mme Bergson ; cependant, il n'avait « pas voulu se convertir ». Il ne lui donnait qu'une « adhésion morale » et n'avait pas voulu franchir *le pas décisif* du baptême. Et la veuve du philosophe regrette que malgré cette volonté nettement arrêtée, certains « n'aient pas craint d'infléchir sa pensée maintenant qu'il n'est plus là pour la redresser... dans un sens qui ne laisse pas de la dénaturer singulièrement. » En somme, quelques personnalités catholiques sont nettement accusées d'avoir voulu dénaturer la pensée de Bergson. Voilà le Père Sertillanges, entre autres, clairement désigné ! Bergson lui-même s'est d'ailleurs exprimé dans un testament daté de 1937 dont on nous communique un extrait assez curieux. Il demande les prières d'un prêtre, catholique ou juif — la différence lui

paraît visiblement secondaire. En tout cas, il demande des prières aux « obsèques » — formule bien civile, et qui engage à peu de chose. Mais le plus remarquable ici, c'est le rapprochement que fait Bergson entre judaïsme et catholicisme. Il voit dans le catholicisme « l'achèvement complet » du judaïsme. Et l'une des raisons immédiates qu'il donne de sa non-conversion est la persécution antisémite, prévue en 1937, et actuelle en 1940. Par là, Bergson révèle un trait de sa pensée qui, semble-t-il, n'a jamais été mis en valeur par aucun de ses exégètes, mais qu'il ne sera plus possible de passer sous silence après son propre aveu, à savoir son attachement à la tradition judaïque. Comment Bergson envisageait-il ce passage du judaïsme au catholicisme, voilà un point assez mystérieux, et dans le recueil dont nous avons parlé, un seul auteur paraît s'être intéressé à la question. Les conversions de juifs au christianisme (catholique ou protestant) ne sont pas rares. C'est justement le cas de Rhaissa Maritain, qui lança dans la presse le canard du baptême de Bergson. Mais elle ne dit rien des causes de cette évolution de pensée ou de foi. Tous les apologistes catholiques de Bergson (avec le Père Sertillanges à leur tête) ont présenté la « conversion » de Bergson comme un passage de sa métaphysique, une extension de sa métaphysique au plan du christianisme, puis du dogme spécifiquement catholique, par élargissement de l'intuition en expérience mystique. Mais, en aucun cas ils ne l'ont considérée comme une conversion du judaïsme en catholicisme. Le Père Sertillanges, commentateur attitré, ne fait aucune allusion à ce caractère de ladite conversion. Et pourtant, le témoignage formel de Bergson est là ; s'il est venu au catholicisme, ce n'est pas parce qu'il y voit l'achèvement de sa métaphysique, mais l'achèvement *complet* du judaïsme. D'ailleurs, le terme *complet* joue ici un rôle étrange. Car Bergson s'était flatté d'inaugurer une métaphysique toujours inachevée, mais en progrès constant, ouverte, et c'est même ce caractère qui lui paraîtra plus tard propre à la prolonger par l'expérience mystique, qu'il oppose précisément à la religiosité close, complète. Or, voilà qu'il considère le catholicisme comme l'achèvement complet disons la fermeture, du Judaïsme, et c'est pourtant vers lui qu'il se dirige... Je ne prétends pas, en soulevant cette question, qu'elle puisse être pleinement éclaircie. Je pense plutôt qu'elle restera toujours obscure, et à mon sens elle témoigne de la confusion extrême où Bergson s'était condamné en faisant des pas, sinon décisifs, du moins très importants, vers la religion catholique. Qu'entendait-il par judaïsme ? Sans doute le considérait-il, en dépit de son prophétisme, comme une de ces religions closes dont la force est essentiellement temporelle, et d'interpréter les exigences de la Cité, du régime social, des conditions géographiques et économiques et des règles morales qui en découlent ? Mais cette religion était-elle donc la sienne ? Bergson se considérait-il donc comme juif, comme dépendant en quelque mesure de la loi mosaïque, en même temps qu'il s'avouait disciple de Spencer, lui, jeune professeur de philosophie qui faillit devenir professeur de mathématiques ? L'était-il resté comme restaurateur du spiritualisme, dans ses premiers livres ? S'est-il souvenu de l'être lorsque des préoc-

cupations religieuses s'emparèrent à nouveau de lui ? Encore une fois il est difficile de répondre à ces questions, mais il est inévitable qu'elles se posent après l'affirmation si précise de son testament.

Les considérations sur le prophétisme hébraïque qu'on trouve dans les *Deux Sources* ne permettent pas de répondre clairement. Car le philosophe y parle de Moïse et des prophètes *historiquement*. Rien ne peut faire supposer que Bergson personnellement se soit à un moment quelconque senti solidaire des prophètes d'Israël. S'il les considère historiquement comme les précurseurs des mystiques chrétiens, et d'abord de Jésus c'est en vertu de considérations historiques et sociologiques et non comme les intercesseurs obligés de nos jours, de tout postulant à la chrétienté. Il parait donc difficile d'expliquer par ces pages de son livre une évolution personnelle aussi nettement affirmée.

Ou bien, Bergson considérait-il le judaïsme du point de vue racial ? Cela se pourrait, si l'on en juge par la solidarité qu'il affirma devant la répression antisémite, en tenant, dit-on, à être déclaré comme juif alors même qu'il avait été dispensé de le faire (mais ceci pourrait n'être aussi qu'une légende selon certains témoins). Ici, nous avons le témoignage d'un de ses commentateurs, lui-même juif, qui écrit : « Quant aux Juifs, auxquels sa naissance le rattachait, « c'est surtout par la douleur qu'il leur était uni. Lui qui — « quoiqu'issu d'une lointaine lignée de hassidim — était « longtemps demeuré presque indifférent au Judaïsme, « c'est par le Christ qu'il avait d'abord pris conscience de « son appartenance au premier Israël : c'est le Christ qui « maintenant éveillait ses fidélités endormies et lui rendait « sensible l'épreuve de ces Exilés sur qui d'avance Jésus « avait versé des larmes prophétiques... Quoiqu'il lui « arrivât de juger sévèrement les cas individuels de certains Juifs en qui tout l'arôme de leur héritage spirituel « semble s'être évaporé, il déclarait que notre dette envers « la lignée des Patriarches et des Prophètes était trop grande de pour qu'on pût jamais l'oublier. » Ce témoignage de M. Cattaui mérite d'être retenu, car il manifeste que c'est son adhésion toujours plus étroite au christianisme qui réveilla chez Bergson ses fidélités au judaïsme endormi, et non point l'inverse, comme Bergson lui-même le dit, et aussi paradoxal que cela puisse paraître.

L'histoire a retenu l'exemple de Spinoza. Mais, Spinoza ne rejeta pas la loi mosaïque pour passer au dogme catholique. Au contraire, son évasion du judaïsme fut le prélude d'une rupture avec toute religion « close », et en ce sens Spinoza considéré pourtant comme un Prince de l'Athéisme est bien plus près de la mystique que Bergson. Son rationalisme emprunté à Descartes se couronne de mysticisme, mais d'un mysticisme tout personnel, où n'intervient entre la Nature et l'Homme, entre l'homme et la création, aucune Eglise. Chez Bergson les choses se sont passées différemment : quelle que fût la nature de sa foi judaïque (et nous ne pouvons maintenant plus douter qu'il en eut une) elle le conduisit sur le seuil d'une religion close, qui est la catholique. Il ne franchit pas ce seuil, mais cette abstention finale ne retire rien au mouvement qui le portait, mouvement qu'il

faut bien considérer comme une certaine régression ou, si l'on veut, comme la crise d'une métaphysique arrivée dans l'impasse.

On comprend dès lors beaucoup mieux l'intérêt que les Pères avaient à obtenir de Bergson une déclaration formelle d'adhésion au *dogme,* qui aurait dispensé de rechercher un rapprochement malgré tout bien difficile à trouver entre la philosophie bergsonienne et celle de Saint-Thomas. On aurait alors pu se passer des subtilités indispensables à la manifestation de cette prétendue coïncidence : la souscription au dogme, sanctionnée par le baptême, eut suffit à tout. Sur ce terrain ferme on aurait même pu se permettre de répudier sans crainte une bonne partie de cette philosophie, et Bergson n'en fût pas moins resté acquis à l'Eglise.

●

Il suffit de parcourir *le procès-verbal* du Père Sertillanges pour s'apercevoir des difficultés considérables de la conciliation de la pensée catholique et de la pensée bergsonienne, en dépit d'une hardiesse tout ecclésiastique à solliciter les opinions ; le Père n'écrit-il pas qu'il a pu connaître « avec une réelle intimité ce que les autres n'ont pas connu « les idées personnelles du grand philosophe... celles qui ne s'expriment pas dans ses livres, ou qui s'y présentent avec une réserve allant jusqu'au scrupule » ? Que d'outrecuidance, que d'entregent ! (1)

Bergson a répété au Père qu'il s'était heurté dans sa jeunesse studieuse au problème du temps et de la vie intérieure. Il a lui-même exposé le cours de cette première réflexion critique dans plusieurs de ses ouvrages. En cherchant à restituer à la vie intérieure le caractère d'une donnée immédiate, en s'efforçant du même coup de la soustraire aux recherches de la psychologie de l'époque (essentiellement associationniste) il fut amené à la déclarer réfractaire à toute quantification, et par conséquent irréductible *au temps* de la science. Par contre, elle se révélait entièrement faite de *durée,* c'est-à-dire d'une multiplicité qualitative de fusion et non d'extension et de coexistence ; elle n'appartenait pas à l'espace. Elle pouvait alors s'affirmer, dans certaines circonstances, comme la liberté même. Tout cela ne dépassait pas une réaction spiritualiste comme il s'en était déjà produites quelques-unes dans l'histoire de la pensée, en particulier sous l'influence de Socrate. Le Père estime cependant qu'il y a déjà là parallélisme avec la doctrine du libre arbitre de Thomas d'Aquin. Il passe plus rapidement sur *Matière et Mémoire,* déjà plus difficile à concilier avec la Somme, mais *l'Evolution Créatrice* lui apporte de nouvelles satisfactions. « L'élan vital était donc pour vous, dès cette époque, une émanation de la Divinité ? — Certainement, et je le répète, une émanation libre. — On a eu de la peine à vous en croire, bien que vous l'ayez affirmé publiquement et clairement dans une lettre ouverte au Père de Tonquedec. —

(1) Cf. op. cit. p. 14.

C'est que je ne croyais pas pouvoir m'avancer sur ce terrain, étant donné ma méthode, sans faire un grand détour et sans aborder une étude toute nouvelle. La vie morale et religieuse se présentèrent ainsi à moi, et j'avoue que j'eus beaucoup de peine à m'y orienter. »

Et voilà le Père aux prises avec les difficultés ! Car, ce « grand détour », c'est la distraction des religions fermées « élaborées à l'intérieur du groupe et pour son service », et des religions ouvertes, c'est-à-dire de la mysticité. Or, la mysticité peut selon Bergson être atteinte comme un fait, car elle est un fait, qui tient par conséquent à un objet. Cet objet est Dieu. Et voilà Dieu atteint « sans infidélité à la méthode positive et avec une *suffisante sécurité* », c'est-à-dire en dehors de la révélation. Bergson ne fait donc pas acte de *foi*, mais estime avoir tenté une *démonstration*. C'est ce qui ne satisfait pas pleinement le Père. « Vous n'êtes donc pas certain » ? demande-t-il avec une bonhomie charmante. Et la réponse reste douteuse : « Philosophiquement, non, mais humainement ma conviction est entière. Je ne vois aucune raison pour contester la validité d'expériences si manifestes... »

« Tout de même, rétorque le Père, si vous admettez que « l'homme peut légitimement dépasser le philosophe, ne « croyez-vous pas que vous pouviez aller plus loin en ce « qui concerne Celui que vous appelez le mystique pas ex- « cellence (Le Christ) ? »... Et de rappeler Boutroux disant : pour moi le Christ est Dieu. Et Bergson répond :

« Je comprends cette déclaration ; mais je me suis donné « pour règle de n'affirmer que ce qui résulte clairement « de ma méthode de recherche, et j'ai au surplus mes rai- « sons de ne pas trop m'avancer dans cette voie. Je crain- « drais de diminuer la portée de mes résultats, qui n'ont « de valeur, s'ils en ont une, que par leur indépendance à « l'égard de la foi et par la manière dont cependant ils « vont à sa rencontre... Le Christ est surhumain, c'est « évident. Il a surgi dans l'humanité comme un fait entiè- « rement nouveau, bien que, je crois, ce fait et le fait du « christianisme n'aient été possibles que grâce aux antécé- « dents historiques palestiniens... Et quand je me deman- « de d'où vient le Christ, quelle est la source de ce fait « surhumain, je me dis qu'évidemment il vient d'en haut. « C'est, je crois ce que vous appelez la grâce. »

Le Père Sertillanges précise aussitôt qu'il s'agit dans le cas de Jésus de la *Grâce d'union* « c'est-à-dire que le Christ « touche à Dieu jusqu'à l'unité de personne (unio in persona) ce que veut exprimer le mot *incarnation* ». Mais, pour Bergson, ce n'est plus là de la métaphysique ni de la philosophie. Comme sa réponse est décourageante pour le Père : « A cette théologie, dit-il, je n'ai rien à objecter ; elle est dans un exact prolongement de mes dires ; *mais je n'ai pas de méthodes pour m'élever jusque-là* ».

Cela ne devrait-il pas suffire ? N'est-il pas clair que Bergson se défend de faire *le pas décisif*, qu'il laisse à l'Eglise ses mystères, en admettant toutefois que sa philosophie puisse conduire jusqu'au seuil ? « L'Eglise est le prolongement du Christ, certes, mais là encore, ajoute-t-il, je ne

voudrais pas trop m'avancer, crainte qu'on me dise : il était catholique d'avance ; sa prétendue méthode n'est qu'un détour pour arriver au point voulu ».

...O subtilité ! ô prudence ! Et par quels mystiques a-t-il été mis sur le chemin de la vérité ? « Figurez-vous que j'ai commencé par Mme Guyon. Je n'ignore pas ses écarts et sa manifeste infériorité ; mais elle m'a fourni le départ, et c'est d'elle que j'ai appris à comprendre et goûter les autres... Je ne suis pas exclusif ». Et de multiplier les réticences, les doutes, les modesties ! Le Père ne se décourage pas pour si peu. Bah, « la mise à l'index de trois de ses ouvrages ne l'a pas affecté » ; au contraire, il n'a pas à se plaindre de l'opinion catholique. On l'a attaqué, il est vrai, dans l'Eglise, mais ce n'est qu'une « méconnaissance un peu pénible ».

Cependant, ses supérieurs ont les yeux fixés sur le Père Sertillanges. Il est là pour aboutir enfin à une confrontation des doctrines. On ne demande plus seulement à Bergson d'acheminer ses admirateurs vers la religion, on le prie d'abdiquer en faveur de Thomas d'Aquin, on le presse de se rétracter si c'est nécessaire, en tout cas de s'exprimer clairement sur le dogme, dont l'acceptation est pour l'Eglise une question décisive, *sine qua non*. Ce conflit remarquable entre les exigences doctrinales de l'Eglise et le spiritualisme vague et confus de la métaphysique bourgeoise est plein d'intérêt. Bergson le sait, et parce qu'il ne veut rien céder de sa propre philosophie, parce qu'il n'admettra jamais ni la révélation, ni la Grâce, ni l'Eglise, il restera à tout jamais un métaphysicien laïque. Le Père Sertillanges pousse cependant son examen avec méthode ; il propose des transactions, des formules intermédiaires, des concessions. Une manière de petit concile s'institue entre lui et son pénitent supposé. Mais, en définitive, il ne tirera rien de Bergson, et devra plus tard rétracter lui-même un peu de ses affirmations dans une nouvelle brochure écrite sur l'invitation formelle de ses supérieurs.

D'abord, *l'éternité*. Pour Bergson c'est le temps, la mobilité (la durée) qui est la réalité première ; c'est ce qu'il a retenu de Spencer, par opposition à Platon. L'éternité, qui est immobilité, n'est qu'une abstraction obtenue par *appauvrissement* de l'idée de temps. Voilà, dit le Père Sertillanges, une interprétation « qui n'est peut-être pas celle de Platon et qui n'est sûrement pas la nôtre ». Comment cela, demande Bergson ? Et le père d'esquisser la conception thomiste qui voit dans l'éternité une « intuition totalisante » (?) du temps, une tension infinie de la durée, c'est-à-dire quelque chose de plus qu'elle. Mais cette question est liée à celle de la création. Cette fois, le Père jubile, car, dit-il, « le maître a reconnu que sa critique (de l'idée de néant) n'atteignait pas la conception thomiste, selon laquelle le néant n'est ici ni une matière, ni un point de départ, mais une notion purement négative pour signifier que la création du monde par Dieu ne présuppose rien, aucun « chaos » antécédent, aucune matière. Mais il omet d'expliquer comment on peut concilier cette création *ex-nihilo* avec la critique radicale que Bergson a fait de l'idée de *nihil*. La moindre démonstration eut mieux valu que cette affirma-

tion. D'ailleurs le Père n'en est pas facilement quitte avec l'idée d'éternité. Car il lui reste à faire admettre l'idée de prescience divine, qui dérive de l'éternité. Bergson est tenté de croire, dit-il, que Dieu « consent à ignorer certaines choses, et de même à n'être pas cause de certaines choses, afin de « prendre au sérieux » la liberté qu'il confère à l'homme ». Quelle triste erreur ! Pour le thomiste, en effet, la transcendance divine suppose que Dieu se trouve au-dessus de toutes *les différences de l'être* ne trouble pas les relations de causalité, contingentes ou nécessaires, n'y intervient pas à proprement parler, les laisse, ou plutôt les donne à elles-mêmes, par sa supercausalité créatrice... Et le Père d'essayer une conciliation, dans laquelle Dieu, musicien de la mélodie universelle, en a une connaissance qui transcende son déploiement, « et cette connaissance-là, cette causalité-là ne peuvent pas être troublantes pour les relations des notes entre elles, « puisqu'au contraire elles établissent ces relations sous les auspices du tout ». Et voilà la réponse : « C'est vrai ! Je vous disais que votre thomisme est très ouvert... » Il faudra se contenter de cette ironie.

Autre échec à propos de la substance. C'est la chose-substance, *le support*, que Bergson a critiqué, la réalité étant pour lui la mobilité même. Toujours conciliateur le Père propose : « J'observe que la définition thomiste de la substance par *matière*, c'est-à-dire potentialité pure, et *forme*, c'est-à-dire idéalité immanente, échappe entièrement à la critique de la substance-support... La substance concrète change tout le temps. Ce qui ne change pas, c'est sa formule (*la forme* d'existence) et la limite potentielle des transformations qu'elle comporte (la matière). Mais ces éléments, de nature métaphysique, n'ont rien à voir avec la notion empirique d'un support ». Mais d'où Bergson, si fidèle à sa philosophie, tirerait-il ses notions métaphysiques ? C'est du point de vue empirique, du point de vue de l'expérience, qu'il a critiqué la notion de support, et c'est dans la physique atomique qu'il est allé en chercher la confirmation et non dans St-Thomas ; c'est ce que le Père constate avec mélancolie.

Encore un échec s'il s'agit de l'âme. L'âme ne peut venir que de Dieu, rappelle le Père. Or, chez Bergson elle n'en vient que par l'intermédiaire du cosmos (c'est là le péché de panthéisme !) En vain le philosophe répète-t-il que pour lui l'esprit « est radicalement distinct de la matière » ; cela ne suffit pas au Père. Il faut, en outre, que l'esprit vienne de Dieu. Mais Bergson se défend sans équivoque ; « il n'y a entre l'esprit et la matière, (qui se définissent par une direction de mouvement) rien de commun, si ce n'est l'élan vital, qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre. Je dirai même que cette opposition est plus radicale que celle d'une chose dite matérielle et d'une chose que vous dites immatérielle, mais que vous ne définissez en somme que négativement. — C'est vrai, admet le Père, St-Thomas appelle l'âme intellectuelle *res quaedam*, un je ne sais quoi. — Vous voyez bien !... » C'est Bergson qui triomphe.

Il triomphe encore lorsqu'il s'agit de la vérité. N'a-t-il pas dit avec William James qu'elle était une invention ? Mais l'irremplaçable Thomas pensait qu'elle était une sim-

ple découverte. Et Bergson commente : « La réalité ne s'invente pas, elle se découvre ; mais ce que nous découvrons d'elle et que nous exprimons dans nos jugements appelés vrais, c'est cela qui est une invention, car c'est la nature de notre esprit, ce sont nos besoins, ce sont nos aspirations et nos tendances de toutes sortes qui déterminent le choix que nous faisons dans le réel, le découpage que nous opérons dans sa continuité... » C'est clair. Mais trop clair pour le Père, qui jette la confusion en ajoutant : « Nous disons *aussi*, dans le thomisme, que le concept ne procure du réel qu'une vue imparfaite, vue que d'autres concepts sont destinés à compléter, mais sans jamais épuiser le réel ». Quels rapports cette conception a-t-elle avec celle de Bergson et du pragmatisme ? Aucun. On voit bien que pour Thomas le concept est une copie approchée du réel ; et rien de plus. Pour le pragmatisme les jugements d'action *transforment* (découpent, fabriquent, sélectionnent, modifient, donc inventent) le réel, un réel qui devient celui sur lequel opère l'intelligence. « Les doctrines sont différentes », conclut Bergson contre le Père.

Revenons alors à la religion, et surtout à ce point délicat qu'est la signification et le rôle de l'Eglise. Le Père Sertillanges sait bien que si Bergson demande le baptême (c'est-à-dire son entrée dans l'Eglise) mais ne reconnaît pas publiquement et complètement le *credo* de l'Eglise, l'opération peut être considérée comme nulle (n'oublions pas que les livres capitaux de Bergson sont à l'Index). Il est donc chargé d'obtenir une déclaration écrite du philosophe avant que celui-ci ne se décide — s'il s'y décide — à demander le baptême. Laissons parler le missionnaire : « Je ne puis me tenir de lui reprocher d'avoir laissé dans l'équivoque la question de savoir si l'Eglise, continuation du Christ... est de ce fait une société « ouverte », religieusement parlant, ou bien une société « fermée » ou *refermée*, ne représentant plus, comme l'a entendu M. Brunschvicg, qu'un « archaïsme respectable », une « survivance ». Et Bergson concède que l'Eglise catholique, étant universelle par tendance, ne dépend pas « de ces conditions ethniques, et ces contingences sociales et politiques qui font les sociétés fermées ». Soit, l'Eglise sera donc au moins *tendanciellement* ouverte... Mais, alors il faut admettre que les mystiques chrétiens n'obtiennent leur grâce que par l'intermédiaire de l'Eglise, dont ils font partie. Or, Bergson les envisage « d'une façon exclusivement individuelle, en seul à seul avec leur Dieu, indépendamment de tout lien social et extérieur de l'Eglise ». Le dialogue se fait ici, plus pressant ; Bergson défend l'extrême position qu'il a atteinte en direction de l'Eglise, mais au delà de laquelle il refuse de s'engager. « Comment comprenez-vous cette attache, et pourquoi lui attribuez-vous une importance si grande ?... Croyez-vous que les mystiques aient tellement le sentiment de ces choses ? (l'incorporation à l'Eglise et l'obéissance). — Les mystiques, répond sévèrement le Père, tiennent à leurs attaches avec l'Eglise, plus qu'à tout ce qui se passe en eux à titre individuel... » Mais le philosophe répète que le mysticisme, en dépit de ses attaches avec la religion traditionnelle doit avoir un contenu original, fondé à la source même de la religion, et indépendant de ce que la religion doit à la tradition, à la théologie,

aux Eglises ». — Là précisément est le litige. — En quoi cela prête-t-il à litige ? — En ceci, tout d'abord que si l'apport mystique est à coup sûr orginal... il n'est pas pour cela « indépendant ». — Pourquoi ? (Comme le Père doit souffrir de ces questions répétées, qui marquent si peu d'obéissance !) — Par la raison même que vous invoquiez, à savoir que le mysticisme est puisé à la source de la religion, et que cette source... se manifeste par priorité dans la société issue du Christ, et seulement ensuite dans des âmes individuelles. — Cela fait cependant deux manifestations. — Oui, mais subordonnées... Si vous ne l'accordiez pas, vous vous rattacheriez aux conceptions protestantes, que vous m'avez dit vous être étrangères. — Je maintiens ce dernier jugement. — Dès lors, le seul à seul entre le mystique et Dieu ne peut être qu'un seul à seul apparent... Il sous-entend les attaches du mystique avec l'Eglise. — Qu'entendiez-vous conclure de là ? — Que la suite de votre texte dans les *Deux Sources* pourrait prêter à révision... — De quelle suite parlez-vous ? — Vous dites que dans le cas où la révélation mystique ne serait pas indépendante de l'Eglise, de sa foi et de sa théologie, la philosophie n'aurait plus à s'en occuper, car la philosophie « laisse de côté, dites-vous, la révélation qui a une date, les institutions qui l'ont transmise, la foi qui l'accepte ». — Je me suis en effet, exprimé ainsi. — Mais, mon cher confrère, la foi qui a une date, c'est la mysticité personnelle du Christ !... » Cependant, le dernier mot reste à Bergson. — Vous savez que je n'ai pas de méthode pour m'élever à cette théologie, répète-t-il tranquillement.

De sa leçon, de son prêche, le Père Sertillanges n'emportera qu'une promesse très vague et une définitive affirmation, car il n'a pas craint de demander à Bergson une modification à la prochaine édition des *Deux Sources* : « Ceci est tellement important que je vous promets d'en faire état à ma manière, je veux dire sans sortir de l'ordre philosophique, comme je me le suis immuablement prescrit ». C'est le mot de la fin. Décidément, Bergson n'entrera pas dans l'Eglise.

Ces brefs dialogues montrent de quelle force de résistance la métaphysique moderne dispose encore contre la théologie catholique, et tout ce qui subsiste, même chez elle, d'un esprit de libre examen que l'Eglise Catholique n'a jamais connu. Aussi, ce récit souleva-t-il dès sa publication, quelque dépit et quelque irritation contre le trop présomptueux Père Sertillanges, dans les hautes sphères religieuses. Ne s'est-il pas trop avancé ? N'a-t-il pas risqué de compromettre l'Eglise par ses avances, ses sollicitations au chevet de l'illustre mourant ? N'a-t-il pas contribué par ses questions, son indiscrétion, à mettre en relief tout ce qui chez Bergson reste irréductible à l'Eglise Chrétienne, à isoler du même coup le thomisme, à jeter le trouble chez les jeunes prêtres à qui l'on présentait déjà le père de l'*Evolution Créatrice* comme un nouveau théologien, en tout cas un apologiste ? Quelle pente redoutable pour la doctrine ! Aussi, le Père Sertillanges ne tarda-t-il pas à faire acte de contrition en publiant une sorte de rétractation intitulée : *« Lumière et périls du bergsonisme »*. Quel pénible devoir ! « J'ajouterai brièvement à ce que j'ai écrit, dit le Père, *ce que j'y*

avais sous-entendu jusqu'à l'heure présente ». Ah ! mon Père, voilà qui nous en dit bien long sur la sincérité de vos efforts. Car ce que vous avez sous-entendu, et ce que nous lisons maintenant dans votre nouvelle brochure, c'est que le système bergsonien et le système thomiste « sont incompatibles », que la méthode exclusive de Bergson est « une décapitation de l'esprit », qu'objectivement ce n'est pas de la métaphysique, car « l'être en tant qu'être », cette notion aristotélicienne de première valeur « est tournée en dérision », que c'est un roman, dont il découle « une foule de quiproquos désastreux » ; que Bergson est resté un positiviste, en dépit de ses critiques : « Bergson devant le positivisme s'est déclaré vaincu. Sa doctrine est un empirisme métaphysique ambigu et boiteux »... et bien d'autres belles choses. Tout cela se résume ainsi : « doutes, demi-vérités, certitudes atténuées, inquiétude de l'interprétation, hantise des commentaires tendancieux ». Bref, Bergson n'est pas un catéchumène modèle, c'est un suspect.

Après cela, il est évident que Bergson l'a facilement emporté dans sa discussion avec l'Eglise. En dépit de ce penchant insurmontable à venir en fin de compte se réfugier dans l'orbite de la religion, commun à tous les métaphysiciens spiritualistes sur leurs vieux jours, il hésite devant le credo et les inepties de la « révélation ». Non qu'il les considère comme des inepties ; tout simplement elles ne parviennent pas à entrer dans la sphère d'une réflexion saine. C'est ce qu'avec une irritation dissimulée le Père Sertillanges appelle son attachement au positivisme, à l'empirisme, et au reste. Nous dirions dans un autre sens que cette résistance de la métaphysique spiritualiste aux abdications finales de la conversion traduit la persistance de ses origines, qui sont tout de même *une réflexion sur les conditions de la science*.

Bergson est parti d'une réflexion sur les conditions de la science et non de spéculations ou d'inquiétudes religieuses. Dès qu'il eut saisi son point de départ, à savoir le caractère irréductible au déterminisme et à la mesure des « données immédiates de la conscience », — bien ancienne proposition à laquelle la bourgeoisie s'efforce de redonner le lustre qu'elle avait un peu perdu — il travaille à séparer le domaine de la science de celui de la métaphysique en faisant à chacun d'eux leur part. Délimiter le domaine de la science, préciser ses méthodes, ses perspectives, borner ses ambitions, telles furent ses principales préoccupations. Pour cela il dut réfléchir aux conditions de la mathématique, de la physique, de la physiologie, de la biologie. C'est d'une critique de ces disciplines que sont issus les grands thèmes de sa philosophie, et il ne fit en cela qu'imiter Platon ou Aristote, Kant ou Spencer, et en général tous les grands créateurs de systèmes philosophiques, qui sont nourris d'une méditation des conditions de la science de leur temps, plutôt que de pures intuitions. Le malheur pour Bergson fut d'avoir interprété trop étroitement certaines des tendances dominantes de la science entre 1880 et 1910, d'y avoir ajusté par réaction ses développements métaphysiques, et de s'être montré ensuite embarrassé du renouvellement général des sciences dans le premier tiers du XX[e] siècle.

Car, il ne faut pas s'y tromper, Bergson eût été plus fier d'une reconnaissance de ses doctrines par la science que par la Cour de Rome. A la veille de la première guerre impérialiste mondiale il attendait du développement des sciences, et non d'un couronnement mystique, la confirmation de ses thèses. Mais les sciences évoluèrent assez différemment de ses prévisions — assez différemment pour l'embarrasser, le contraindre à la patience, lui faire publier en 1922 son travail si équivoque sur la théorie de la relativité et rédiger la même année ces deux chapitres introductifs, de *la Pensée et le Mouvant* qui sont un plaidoyer et une défense directe de ses idées sur les questions scientifiques, en remettant à plus tard l'expression de ses idées morales et religieuses.

La faiblesse profonde, irrémédiable du bergsonisme, ce n'est pas pour nous son désaccord avec le thomisme. C'est d'avoir cristallisé une nouvelle vague de réaction spiritualiste et tenté après bien d'autres de soustraire l'homme aux investigations de la science. Bien sûr, ses dons remarquables d'analyste (beaucoup plus que d'intuitionniste) l'ont aussi conduit à des observations importantes. La dialectique de l'histoire des idées depuis quelques siècles semble vouloir qu'à chaque poussée spiritualiste corresponde quand même des remarques dont la science profite. Il est superflu de citer l'exemple de Hegel. On peut dans une certaine mesure dire la même chose de Bergson. Avec Taine, Comte, Mill, Spencer, la philosophie semblait arriver dans une impasse. Les progrès de la physiologie, de la neurologie, de la psychologie expérimentale, de la sociologie, de la chimie, faisaient craquer le cadre trop étroit de leurs doctrines, de leur positivisme. Bergson vit dans cette situation l'occasion de remettre le spiritualisme sur le pavois. Il fut alors entraîné à une métaphysique aussi gratuite que les précédentes, mais qui ramasse chemin faisant plus d'une observation vivante et profonde, comme Hegel préoccupé de mettre en branle une sorte d'impérialisme de l'idée fut amené à formuler certains aspects capitaux des rapports dialectiques de la nature. C'est ainsi que la philosophie bergsonienne est à la fois en conflit avec la science moderne, et cependant sur quelques points son reflet vivant. Il n'y a rien là de contradictoire, car il était inévitable que des thèses fondées unilatéralement sur les postulats de l'intuition en vinssent à ne plus cadrer avec des découvertes qui restaient l'œuvre de l'expérimentation classique, du calcul mathématique, de l'intelligence, de la science.

Nous disions que Bergson lui-même semble s'être rendu compte qu'il restait finalement débiteur envers la science, puisqu'il crut devoir rédiger en 1922 un plaidoyer qu'il imprima, et qui fut sa dernière œuvre publiée, comme Introduction à *la Pensée et le Mouvant*. « Encore une fois, écrit-il, nous voulions une philosophie qui se soumît au contrôle de la science et qui pût la faire avancer. Et nous pensons y avoir réussi puisque la psychologie, la neurologie, la pathologie, la biologie, se sont de plus en plus ouvertes à nos vues, d'abord jugées paradoxales... Si nos vues furent généralement jugées paradoxales quand elles parurent, quelques-unes sont aujourd'hui banales ; d'autres sont en passe de le devenir. » Mais, c'est à la fois trop de présomption

et trop de modestie. Si l'on s'en tenait au domaine de la physique, il ne serait pas malaisé de montrer les erreurs du métaphysicien. Il n'a vu dans les lois qui régissent le monde des choses que des modèles géométriques, conformes à la logique de l'intelligence pratique, les unes et les autres ayant été élaborées dans le même effort de l'organisme pour vivre, pour agir et non pour penser. C'est dans cet univers physique qu'est valable le déterminisme de la mécanique classique et celui-là seul. Or, les progrès de la physique ont montré que ce monde des choses se dissolvait à l'échelle sous-atomique en un mode de relations, et que le déterminisme des événements y prenait une forme nouvelle qu'on appelle pour le moment statistique. En vain rappelle-t-il qu'il a critiqué la notion « chosiste » de support, qu'il a considéré le mouvement comme antérieur au mobile. Les découvertes de la physique quantique n'ont que de vagues rapports avec les conceptions bergsoniennes de la matière. Le réel est mouvant, mais notre perception y découpe des vues stables, dit-il, qui sont celles de l'intelligence. Or, la physique nous apprend qu'à un certain niveau l'intelligence parvient à peine à découper ces vues stables, et qu'elle peut s'en passer. Et pourtant elle interprète, construit, progresse et nous ouvre des domaines que la pauvre intuition avait été bien incapable d'entrevoir.

Qu'on se réfère aussi à l'opposition bergsonienne du temps à la durée. En dépit d'une longue note et d'un livre entier dans lesquels Bergson a défendu ses vues initiales, la physique relativiste a montré l'équivoque de sa position. Il opposait au Temps Absolu de la physique Newtonienne, impliquant une figure ordonnée du monde des choses et une réalité extérieure indépendante (cristallisée par l'intelligence selon lui), la durée qui est le temps « intérieur », l'écoulement, l'unité de la mélodie, qui ne comporte pas de parties séparables, et qui fait le fond de la vie spirituelle et même du Cosmos. Le temps suppose multiplicité, simultanéité, et la durée, tension. Mais la physique relativiste, tout en conservant la notion d'un monde extérieur, d'une réalité, indépendantes des systèmes de référence, compte avec autant de temps qu'il y a d'observateurs, et les amalgame à l'espace ; l'idée du temps absolu et d'une simultanéité vraie s'évanouit. Bergson soutint que l'espace-temps n'avait qu'une existence purement mathématique, qu'en définitive il était impossible d'attacher en même temps des observateurs « vivants et conscients » à plusieurs systèmes différents. Les physiciens ne le suivirent pas. Ils avaient assoupli et pluralisé la notion de temps, qu'il devenait alors beaucoup plus difficile d'opposer à une durée d'intensité variable. Sa conception même de la durée « personnelle », psychologique, devait se décomposer devant les expériences nouvelles de la physiologie qui commencent à nous montrer de quels multiples croissances et processus concrets est fait le sentiment de durée qui nous paraît échapper aux mots et aux idées : c'est le rythme de croissance propre des différents tissus, constants dans chaque individu, c'est la chronaxie et la métachronose qui règlent et orientent la conduction des excitations subies par notre organisme. De toute façon, ce sont des processus bien loin d'être hétérogènes à l'espace

ou spécifiques d'une vie spirituelle vraiment substantielle. Et l'espace lui-même tel que le conçoit la nouvelle physique ne possède plus les propriétés strictes que lui prêtait Bergson, en accord avec Newton et Kant. Nous avons affaire à *des* espaces, ou hyper-espaces, espaces-champs de tension, sans directions absolument privilégiées, qui s'engendrent constamment par l'effet de ce qui s'y situe et y vit, et dont pour le moment il n'est pas facile de se faire une représentation purement intellectuelle. Il est presque aussi vain de chercher à s'en faire une représentation intellectuelle que de la durée elle-même.

Y a-t-il d'autres domaines de la science où les vues de Bergson auraient été confirmées ? En neurologie, la thèse de *Matière et Mémoire* implique, il est vrai, l'abandon de la notion de localisation topographique. Mais, les progrès accomplis depuis, en particulier sous l'influence tardive de Jackson, qui avait écrit bien avant Bergson, ont modifié et non détruit la notion de localisation. Pour l'encéphale, la notion de centres s'est substituée à la notion d'aires, la notion de subordination à la notion de continuité mécanique. Cela conduit en effet, à une conception très éloignée de l'ancien parallélisme psycho-physiologique, pour lequel à chaque état cérébral, lui-même topographiquement défini, correspondait un état mental particulier, mais n'autorise pas à réduire le rôle des centres nerveux à celui de simple truchement ou occasion par lequel s'exprime la spiritualité. Car il était déjà hardi de soutenir que la fonction du cerveau et du corps en général était de choisir dans la vie spirituelle, dans la perception comme dans la mémoire, ce qui pouvait être utile à l'action, d'être un organe « d'attention à la vie » ; il ne fallait pas conclure de là que le rôle du corps n'était alors que de « jouer la vie de l'esprit », car c'était s'engager dans une voie sans issue, toute différente de celle de la psychologie objective — la seule qui ait progressé depuis le début du siècle. Bergson affirme que ses idées se voient confirmées par l'importance croissante que prennent les considérations de tension psychologique, d'attention à la vie et tout ce qu'enveloppe le concept de « schizophrénie ». Il est vrai que l'idée de « fonction du réel » est aujourd'hui d'un grand secours. Mais il est douteux qu'on puisse l'interpréter en termes de pure durée. Bergson ajoute : « Il n'est pas jusqu'à notre idée d'une conservation intégrale du passé qui n'ait trouvé de plus en plus sa vérification empirique dans le vaste ensemble d'expériences institué par les disciples de Freud. » Mais, c'est faire appel à l'une des idées très contestables de la psychanalyse ; et encore faudrait-il insister sur le *comment* de cette conservation, conçu bien différemment chez les psychanalystes et les bergsoniens.

Nous ne dirons rien des hypothèses biologiques du philosophe. L'opposition radicale de l'instinct et de l'intelligence, pleine d'aperçus suggestifs, n'a cependant pas résisté à l'observation scientifique aussi n'en dit-il rien dans son plaidoyer en 1922. Et si l'aspect créateur de l'évolution animale tel qu'il l'a envisagé apporte, en effet, un correctif très justifié à la notion d'un déroulement purement passif de la matière, il s'égara dans la distinction arbitraire d'un ordre

matériel et d'un ordre vital aujourd'hui bien dépassé par la conception des formes multiples et hiérarchisées mais unitaires d'organisation de la matière, et laissa cette évolution créatrice suspendue à la volonté d'un Dieu qui devait le conduire sur la voie du mysticisme.

Enfin, Bergson ne dit mot des travaux de la psychologie. Son erreur fut de croire que sa critique de l'associationisme et de la psychologie fechnérienne en 1889 avait coupé à la racine toute croissance possible d'une psychologie expérimentale. Mais il se produisit tout le contraire. Sa critique (jointe à beaucoup d'autres) força les expérimentateurs à chercher de nouveaux procédés de mesure des états psychologiques. On finit par s'apercevoir que la vie psychologique n'était pas faite d'une mosaïque de sensations, et pas plus d'une continuité d'images. De degré en degré on abandonna la notion même de « sphère mentale », d'une sorte de matière immatérielle, d'existant non existant ; on renonça donc ainsi au schéma trop simple d'un parallélisme psycho-physiologique. Mais ce fut pour en venir à la notion du comportement comme conduite physique, expression directe de recherches d'équilibres corporels dans un milieu donné, qui ne fut plus la traduction de quelqu'autre réalité « spirituelle », mais qui exprimait toute entière la vie dite psychologique, individuelle ou sociale. Dès lors, la mesure pouvait s'exercer, non sur des éléments psychologiques en soi, arbitrairement découpés et définis, mais sur les éléments concrets de comportement, sans préjuger de leur définition. On pouvait les classer, les faire varier, et leurs résultats devenaient alors justiciables en une large mesure de l'analyse statistique. Par les procédés de l'expérimentation indirecte, et grâce aux données fournies par une série de disciplines annexes (physiologie, biologie, chimie, etc...) la psychologie objective enrichit notre connaissance de l'homme infiniment plus que la psychologie de l'intuition, qui connut le sort inévitable des spiritualismes de la décadence bourgeoise en allant se réfugier sous l'aile du mysticisme. Sur ce plan, il ne reste pas grand-chose du bergsonisme, sauf les critiques qu'il n'est jamais mauvais de relire quand ce ne serait que pour se garder d'y donner prise.

Nous ne dirons rien des aperçus sur l'histoire et la vie sociale qu'on trouve dans *l'Evolution Créatrice* et dans *les Deux Sources*. Ce qui s'y trouve de juste n'était pas neuf après Marx, après Comte, après Spencer — après l'Encyclopédie. Bergson insista sur le rôle de l'activité technique dans le développement de l'intelligence — mais c'était pour les séparer d'autant du monde de l'intuition et de la conscience ; il montra dans le pouvoir croissant des hommes sur la nature, l'origine de leurs sociétés « closes » — mais c'était pour opposer à ce monde des choses (nature) et à ces sociétés à leur image (Etats et religions) un royaume des esprits et une religion de la mystique étrangère à la nature. C'était s'engager dans cette théologie ambiguë qui devait le mener, de recul en recul, aux confins du catholicisme. Le tout se couronne inévitablement de considérations assez platement libérales sur le règne de la justice universelle et de... la Société des Nations. Que si l'on veut faire le bilan de cette œuvre, il faut bien admettre qu'elle

n'ajoute rien ni à nos connaissances, ni à nos méthodes. Elle résulte de tendances régressives de la pensée humaine s'exerçant au sein d'une société qu'elle ne comprend pas, sur une science dont elle déforme l'objectif, à la limite d'un mysticisme dont s'auréole une civilisation condamnée. Ce philosophe qui prétendit saisir tout le réel n'en aura au contraire retenu qu'un reflet bien particulier, un mirage. C'est assez pour qu'il ait servi pendant cinquante ans de drapeau à toutes les idéologies traditionalistes qu'il faut combattre aujourd'hui si l'on veut assurer aux hommes un contrôle plus assuré sur leur destin.

PIERRE NAVILLE.

FRESQUES ROMANES

La découverte des fresques de Saint-Savin a cent ans. Les temps sont bien changés, puisque cet art primitif oublié, que seule la curiosité d'un Mérimée pouvait poursuivre sous le badigeon des nefs et des cryptes, va faire l'objet d'une publication monumentale. La peinture romane fournit à notre temps des exemples si nécessaires que « les Editions du Chêne » se proposent d'en donner la reproduction dans un ensemble de monographies, dont ont paru les deux premières, les fresques de « Tavant » (Indre-et-Loire) présentées par P.-H. Michel, les fresques de « Saint-Savin » (Haute-Vienne) (La Nef, 1er volume) présentées par B. Gaillard.

Cette restauration des valeurs romanes, après tant de dédain, n'est pas due seulement à une meilleure connaissance de l'histoire. Il est vrai qu'on a tant appris, le réseau des faits et des dates s'est tellement resserré, les chroniques locales ont fourni tant de documents, les enquêtes minuscules se sont tellement multipliées, que le filet de l'érudition doit tirer au jour tout ce qui subsiste encore d'inconnu, dans un monde et dans un pays qui deviennent de grands musées. Et pourtant, notre idée du Moyen-Age reste animée par des chimères, elle est pleine d'illusions vivantes qui tiennent au goût du temps : on aimait, il y a plus de cent ans, le Moyen-Age fourmillant et bizarre de Rouen, l'élancement des cathédrales et la danse des morts du charnier des Saints Innocents ; une exigence plus suave a changé cette image en clair-obscur pour la clarté unie des primitifs, et déployé ses nostalgies entre Assise et Bruges, Memling et l'Angelico ; c'est dans l'art roman qu'on trouve maintenant les exemples de solidité formelle, et de liberté décorative, qu'on a demandé d'abord aux arts exotiques et aux climats étrangers. Le Moyen-Age se découvre aujourd'hui à Moissac ou à Poitiers : les albums qui inaugurent la réunion décisive des merveilles romanes, vous le mon-

trent aux bords de la Vienne, entre les piles trapues des églises du XII^e siècle.

Ainsi, l'image du Moyen-Age se déplace et se nuance, selon nos besoins et, un peu, nos caprices. Mais il faut se garder de trop prêter aux modes : elles peuvent soutenir la recherche, mais elles en font aussi la vanité. La peinture romane, mieux connue, peut apporter l'appui d'un art puissant, à un certain irréalisme de la forme qui hante les peintres de ce temps, à une certaine volonté de grandeur, mais elle n'offre que des justifications contradictoires et précaires, tant qu'on n'a pas fait l'effort de retrouver son sens, sa sincérité, son unité, par-delà nos plaisirs et les illusions complaisantes. N'édifions pas un Moyen-Age surréaliste, cubiste et nerveux, aussi puéril que celui des gargouilles et des vertiges romantiques. Il faut pressentir ce qu'un âge nous dérobe nécessairement, autant que ses évidences. Entrez à Saint-Germain-des-Prés, par exemple : la vieille construction romane se détache assez mal au milieu des ajouts gothiques et modernes. Le visiteur est en présence d'un édifice divers dont chaque aspect exigerait une accommodation nouvelle de l'esprit. D'ordinaire, il préfère les chapelles de l'abside où la pierre est nue, dans son décor archaïque, à l'ordonnance moderne de la nef avec les fresques de Flandin, et ses chapiteaux dorés serrés sur leurs colonnes bariolées. Il accuse le mauvais goût moderne qui a substitué à la belle sobriété de la pierre, une ornementation peinte tour à tour terne et excessive. Mais son assurance est trompeuse : s'il pouvait entrer, par impossible, dans une église du XII^e siècle, telle qu'elle dut paraître en son temps, l'éclat des ors, l'abondance des peintures, les rehauts et la violence des images, la feraient peut-être ressembler davantage à la nef actuelle de Saint-Germain-des-Prés. « Parois, voûtes, colonnes, chapiteaux, ébrasements des baies, revêtus d'un enduit sur lequel le peintre combinait harmonieusement les couleurs, offraient à l'œil une note éclatante... » écrit l'auteur d'une étude sur la peinture romane parue en 1943 dans le « Bulletin monumental ». Voilà l'univers céleste et saisissant que la peinture a pour fonction de créer à l'intérieur des églises romanes. C'est lui que l'imagination doit embrasser pour rendre leur signification exacte aux fresques romanes, pour permettre d'aller en connaissance de cause, à Tavant et à Saint-Savin.

Soigneusement dressée par les érudits, la carte de la peinture romane en France, donne aux régions de l'Ouest une singulière prééminence : dans les provin-

ces du Maine, de l'Anjou, de la Touraine — pays des peintures mâtes à fond clair — il subsiste quatre fois plus de fresques, qu'en Bourgogne et en Basse-Auvergne où règne le style des fonds sombres et des couleurs brillantes. Partout ailleurs, il semble que, même dans les contrées de grande construction romane, l'usage des tentures ait à peu près éliminé la fresque murale.

Tavant, au centre de la tache, Saint-Savin, à sa lisière Sud-Ouest, révèlent un usage tout différent d'une même technique et d'un même art. Tavant, c'est, en pleine Touraine, la crypte exiguë, avec ses piles basses, donnant l'impression de ces catacombes, d'un milieu austère et fervent qui a besoin de grands hiéroglyphes mystiques. Saint-Savin, qui ouvre déjà largement ses nefs à la lumière, dans le style allégé du Poitou, propose, au contraire, le franc accès de son décor puissant et simple, à une foule qui sait le lire d'instinct. Selon les datations les plus probables, Tavant remonte à la fin du XI[e] siècle, l'ensemble plus vaste et plus varié de Saint-Savin — à côté du long berceau creux de la nef, le porche, la tribune et la crypte sont également peints — semble avoir été exécuté tout au long du XII[e] siècle. Les deux édifices sont voisins par la date comme par le lieu : la Gartempe qui coule auprès de l'abbaye poitevine, rejoint, par la Creuse, le cours de la Vienne, rivière du prieuré de Tavant. Les mêmes eaux, le même ciel, une incessante circulation humaine dans ces pays clairs, tour à tour gris et dorés. La technique picturale leur est commune, comme celle de l'architecture : les fonds clairs, bleutés ou jaunes, la gamme des ocres et des verts à base de terres, les couleurs, mêlées de chaux qu'on pose directement sur le mortier frais ou rappelé à l'humidité par un badigeon. Et pourtant, il ne faut pas chercher d'influence d'une œuvre à l'autre : c'est le même art, mais non la même école. On sent dans ces monuments où s'exprime enfin l'Occident, le souci d'utiliser les moyens accoutumés, à des fins particulières : les peintures de Tavant et de Saint-Savin puisent dans un même fond déjà traditionnel, mais elles ne forment pas à partir de là, le même style.

C'est mal connaître l'âge roman que d'imaginer le cheminement des influences, selon nos itinéraires. Les introductions pleines et utiles placées par des érudits en tête des albums du « Chêne », suggèrent, en reprenant les données de l'étude déjà citée du « Bulletin Monumental », les lignes de force qui comptaient au XI[e] ou au XII[e] siècle : ce sont les liens des abbayes. Deux ateliers peuvent vivre côte à côte avec des amitiés et des échanges orientés différemment. Tavant relève des centres bénédictins de St-Martin-de-Tours et de Marmou-

tier, St-Savin se relie à St-Martial-de-Limoges qui fut un grand centre d'art et peut-être à St-Aubin-d'Angers. Les deux églises expriment des milieux distincts. On espère souvent — et les savants s'y emploient — que la découverte d'un manuscrit donnera la clef de l'iconographie et du style de chaque ensemble. Tel personnage de Tavant, par exemple David tuant le lion, se retrouve dans un psautier du Xe siècle ; tel détail de l'histoire d'Abraham, à Saint-Savin, fait penser à un manuscrit d'Angers. Mais l'intérêt de ces rapprochements est dans l'extension qu'ils donnent au problème ; le Saül Dansant de Tavant rappelle d'assez près une miniature du « Psalterium aureum » qui appartient à l'école de Saint-Gall en Suisse, certains motifs techniques de Saint-Savin ont de même leur analogue dans les églises d'Oberzell, à Reichenau, sur le lac de Constance. Ces rapports avec les filiales alémanniques, qui furent de grands centres d'art et de science, à l'époque ottonienne, révèlent le fond carolingien qui est au principe de la peinture romane de l'Ouest.

Pour en mesurer le sens, qu'on songe à l'importance de la légende de Charles, dans les premiers poèmes en « roman », et à l'immense effort de culture qui, aux VIIIe et IXe siècles, a de nouveau latinisé l'Occident. La question est ainsi posée dans son ampleur : il ne s'agit pas d'un groupe de peintures régionales, d'ateliers locaux essaimant et couvrant peu à peu de fresques à la mode les églises de leur province. C'est plutôt, au sein d'un monde orienté d'une façon que nous reconstituons mal, entre l'Espagne et le Rhin, l'apparition distincte en des points originaux, d'œuvres qui s'inspirent de traditions déjà complexes, et parfois de pensées rivales. Ce que l'on prend pour un commencement, naît sur un sol épais de souvenirs, au sein de commerces spirituels et techniques, plus lents mais plus forts que les nôtres.

●

Les peintures de Tavant couvrent les écoinçons formés par la large retombée des arcs au-dessus de chapiteaux : elles comptent une trentaine de scènes. On voit d'abord une suite de personnages isolés qui doivent peut-être se lire par couples, d'un pilier à l'autre : orants tenant une longue tige de fleur héraldisée, joueur de luth, anges lampadophores et deux mystérieux Atlantes ; puis des scènes de combat où apparaissent auprès d'allégories féminines des chevaliers armés qui semblent sortir de la tapisserie de Bayeux, enfin les grandes scènes traditionnelles, Crucifixion, Descente aux Enfers. Ces figures, d'une incroyable hardiesse d'exécution, dans leurs rouges et leurs verts, se détachent sur un fond clair irréel, sans aucune sug-

gestion d'extérieur ou d'atmosphère. La Crucifixon est enveloppée d'une brutale ondulation brune du décor, qui la jette dans l'irréalité. La largeur de touche et le style plein de certains personnages — comme la Vierge aux mains ouvertes et le joueur de luth sur son escabeau carolingien — ont une hauteur grave et sobre qu'on n'oublie pas. La reproduction qui est remarquable, eût peut-être pu, dans un ou deux cas, gagner encore en netteté. Mais on trouve dans l'album, sinon le pouvoir même de l'orignal, du moins la suggestion de sa puissance et de son autorité. Les thèmes de l'art chrétien primitif, les thèmes byzantins, les thèmes carolingiens qui se composent dans ces fresques, laissent dominer les images de la « Psychomachie » ou de ces combats des Vices et des Vertus, autour desquelles on a voulu construire toute l'interprétation de l'ensemble. C'est le monde du bien et du mal, de la bataille surnaturelle, de la tension et du drame qui anime ces formes largement cernées et d'un schématisme imposant.

Le monde de Saint-Savin, dans les peintures de la nef, est celui de la Genèse : on y lit l'origine de l'homme, dans l'unité de son histoire divine, et non l'épouvantable dualité qui déchire son existence spirituelle. C'est un autre mythe traduit dans un autre style. L'exécution est moins rude, la composition moins austère : il y a entre les deux œuvres, si l'on peut jouer entre les temps, la même différence qu'entre un Rouault et un Dufy. La courbure de la voûte est découpée en quatre longues bandes, sur lesquelles sont réparties les scènes solennelles de la création, les histoires de Noé, d'Abraham, de Joseph, de Moïse : la sainte chronique se déploie sur ces larges rubans qui parcourent plusieurs fois la voûte, et elle se replie, dans les dernières images, près de son point de départ. Les motifs successifs sont mis en place par des paysages et des architectures, que ramène à quelques formes irréelles et vraies, une prodigieuse concentration plastique : le jardin de la création est fait de trois champignons géants, des boules irisées à l'extrêmité des branches brunes, figurent les arbres du pays de Chanaan ; la tour de Babel monte comme une boîte carrée sur de petits arcs plein cintre, et la mer traverse l'horizon en quelques ondulations vertes. Le schéma de la figure humaine est souple et rigoureux : les plis des vêtements dessinent des oves et des amandes qui suggèrent le corps, sans l'épouser ; la silhouette danse, glisse, oscille dans la prière, dans la terreur, dans l'action. Ce sont puissantes marionnettes, formes complètes et fidèles à leur ordre, associées au grand destin des images hiératiques. La délivrance de Lot, qui fait paraître deux armées en deux masses symétriques de têtes et de corps serrés

comme les raisins d'une grappe, est d'une force monumentale qu'accuse le cerne regulier des visages, le faisceau parallèle des lances. Cette densité, cette liaison interne des compositions, qu'anime la gamme courte mais intense des jaunes, des bruns et des verts, est un fait de style, la création de maîtres hardis et sûr. C'est là peut-être, plus que dans un schématisme, un symbolisme ou un hiératisme trop évidents, la grande signification de Saint-Savin. Quelques fresques sont détruites, d'autres se sont altérées, adoucissant leurs tons, comme l'ensevelissement d'Abraham, avec ses roses tendres, ses formes épurées, son atmosphère de songe ; mais l'ensemble a gardé sous les grattages et les écaillures, sa vigueur directe, ses lignes amples et mouvementées. La reproduction peut aujourd'hui restituer sans faute ces couleurs et ces traits, et les albums du « Chêne » en prennent une valeur inestimable. Peut-être la variation des verts qui passent du ton sombre à la turquoise, est-elle un peu accentuée par la photographie en couleurs. Mais des détails comme les reflets « en botte de jonc » jetés sur les à-plats et les rondeurs des vêtements, ne perdent rien de leur force, et tout ce qui fait la saveur de la peinture romane à fond clair, les bandes mâtes, les tâches lumineuses, l'extraordinaire lisibilité des formes, s'offre à l'œil pour la première fois sans rien d'incomplet ni de faux.

A Tavant comme à Saint-Savin, l'art roman ne déploie pas ses moyens pour utiliser la surface qu'il décore, il s'y établit comme s'il l'engendrait. La nature n'est pas l'adversaire trop riche ou trop séduisant, contre lequel on lutte ou vers lequel on tend ; à travers les éléments formels que la fresque propose, c'est la nature même qu'elle définit. L'artiste roman, appuyé sur un ordre sûr, ordonne le monde. L'univers est une totalité, où il n'y a rien d'étranger à l'esprit, et où l'acte même du peintre rentre comme un rite nécessaire, comme un moment utile à la promulgation même de la création. Aussi ne trouve-t-on ni lois bizarres, ni recherches incertaines : le jeu des formes s'organise non pour représenter le monde, mais pour lui donner sens et grandeur. C'est pourquoi il y a intérêt à saisir ce fond carolingien qui mêlait déjà un ordre classique aux formes barbares, aux virtuosités celtiques. L' roman contient la promesse de l'Occident, par la hauteur et la dignité à laquelle il s'établit. Les exemples dont nous sommes avides, et qu'il nous dispense puissamment, sont moins ceux d'une folle liberté plastique que d'une inspiration ordonnée et grave, aussi méditée qu'un hymne liturgique ou qu'une chanson de geste.

ANDRÉ CHASTEL.

A PROPOS DU "MALENTENDU"

Le style d'Albert Camus est simple. Ses mots sont peu nombreux, et de sens bien établi. Ses phrases ne sont pas très longues, leur construction est assez évidente, leur mouvement aisé. En même temps, ce sont des mots et des phrases qui gardent une sorte d'adhérence à tout un ordre nombreux et serré de pensées, rapidement découvert à chaque instant du discours. D'où la réunion d'une transparence unie et continue, presque sèche, et d'une résonance prolongée et riche, qui touche et atteint le plus chronique et le plus insistant de la méditation. Ces qualités contribuent à donner leur prix, qui est grand, au **Mythe de Sisyphe** et à **L'Etranger.** Mais la tendance qu'elles ont à se maintenir dans une œuvre dramatique aboutit peut-être à une certaine brièveté esthétique dans les personnages. Ceux du **Malentendu,** il est incertain qu'ils soient tout à fait exprimés. Leur langage ne peut pas être aussi rigoureux que celui d'un essayiste ou d'un romancier, il est forcément plus ailé, au sens homérique du mot, et un plus trivial tout de même. Son dépouillement, alors, équivaut presque à une pauvreté relative. Une des impressions que laisse l'audition du **Malentendu** est que cela manque un peu de concetti.

Dans **Le Malentendu,** il y a une vieille femme, meurtrière d'un voyageur inconnu, dont elle apprend qu'il est son fils. Incapable de supporter le passage de la lassitude sans repos et de l'absence d'espoir au chagrin maternel, elle se tue. Or, la tristesse d'une telle situation garde ici quelque chose de plat et d'inerte, de brouillé, et, peut-on dire, d'un peu sale. Cependant, le spectateur comprend ; il faut donc bien que cette âme ait été en quelque manière contrainte d'apparaître, que la parole soit allée la chercher dans son mutisme même et sa chute, et que le paradoxe de l'art se soit une fois de plus, à son propos, réalisé dans une certaine mesure. D'autre part, ce cas n'est

ni plus ni moins affreux, obscur, et irrémédiablement pathétique, que la plupart de ceux dont l'évocation a déclenché, au cours des siècles, l'émotion esthétique. Mais, faute d'un effort poétique plus entier, il ne cesse guère de jeter le malaise dans l'esprit que pour y laisser s'établir l'indifférence, et ici, une faiblesse dans les moyens de domination d'une matière aboutit à ce que cette matière est partiellement privée de sa sombre résistance, de son poids brut et de son pouvoir.

Au surplus, il ne s'agit pas là du personnage principal. Le dialogue, à travers ses incertitudes, parvient à se dégager de tout ce qui n'est pas sa raison d'être, à s'extriquer et à se soulever, lorsque la sœur de la victime, meurtrière également, reste, confrontée avec la femme de ce dernier, avant d'aller se tuer à son tour. C'est elle qui est le personnage le plus significatif. Son originalité réside surtout en ceci, qu'elle ne se repent pas de son acte. Jusqu'à nos jours, le sentiment de culpabilité a été, dans la tragédie, un élément constant et profond : Macbeth, Phèdre, etc... Et il serait injuste de dire que ce sentiment ne sert à rien. Malgré les faiblesses scientifiques de la psychanalyse, son aveuglement et ses naïvetés, on peut en retenir la suggestion que le sentiment de culpabilité intervient dans toute étrangeté, toute aliénation, toute négation. L'homme que confond sa propre noirceur, que contracte son secret honteux et horrible, prend à l'égard de l'univers une distance qui favorise l'intensité dans le rapport. Et puis, bien entendu, il n'y a pas d'innocents : tout le monde tue. Mais d'autre part, il n'y a pas non plus de présence immédiate de l'état criminel ; il y a dans la tendance coupable elle-même quelque chose que la culpabilité n'atteint pas, ne parvient pas définitivement à creuser, à diviser, et l'être le plus cruel, le plus résolu, le plus solitaire, peut encore apaiser ce qu'il tue. Le « démoniaque » est un aspect inventé ; et celui qui s'est durci et souillé garde le pouvoir de forcer, ou de maintenir, l'intervalle entre lui-même et la sérénité, l'égalité qui sont dans l'air ; il n'a rien qui l'empêche d'entrer tel qu'il est, s'il veut, dans la simplicité et la paix. La jeune fille du **Malentendu,** pourquoi serait-elle contrite ? Elle voulait aller vivre au bord de la mer, et tuait pour se procurer l'argent nécessaire. Elle souhaitait d'échapper à l'épaisseur froide et butée d'un continent, et de gagner une étendue libre, aérée, infinie, à la fois légère et fertile, heureuse. C'est un désir assez lucide, portant sur des faits assez sûrs, assez constants, pour que tout lui soit subordonné. Si elle se tue, c'est seulement de rage, parce qu'elle a, pour toujours, man-

qué son but. A la fin de la pièce, elle est opposée à la veuve de son frère. Celle-ci est du côté de la nature, du cœur. Elle est de celles qui trouvent qu'il faut « se laisser aller ». Elle sait, à n'en pas douter, que le don entier et sans réserve de soi n'apporte rien qui soit déconcertant, étonnant, que l'amour enveloppe une découverte abondante et claire. Elle croit que sa fonction de femme, et sa joie, suffisent à faire un destin où la profondeur et le mystère, s'ils ont des exigences, n'ont pas d'énigme. Après le meurtre, son désespoir est sans bornes, plus rien ne lui est compréhensible, et elle aboutit à une imploration qui reste sans réponse. A la différence de cette femme, la vierge garde l'horreur de se laisser fondre et de se défaire. Elle en repousse violemment la tentation. Ce qu'elle sait, elle, c'est que l'attendrissement est aussi un gouffre obscur et désolé, où ne se consomme que la plus grande défaite, et qu'au surplus la tendresse, comme l'angoisse, n'introduit à rien, et se trouve achevée à l'instant même où elle se déclare. Sa répugnance lui donne, au moment de la mort, une tension qui empêche que la solitude où elle va mourir l'abatte, et l'asservisse à soi. La mort, interruption de tout, sans rapport avec la pensée, est en quelque mesure une occasion, un motif, de prouver la vie. Il s'agit alors pour la vie de se porter vers l'heure où la réalité de la mort sera enfin quasi-sensible, pour y maintenir, inséparablement, tout son orgueil, sa sécheresse éclatante, et toute la raideur et la certitude du moment du désir. Et c'est dans cette mesure, du moins, que Martha n'est pas frustrée. Mais, bien entendu, sa fatalité, comme celle de sa belle-sœur, n'est possible que dans un univers inadéquat à l'homme, dans un univers rigoureusement et éternellement déraisonnable, ce dernier terme constituant, dans **Le Malentendu,** une nette allusion philosophique : l'inadéquation la plus pure, celle de l'échéance cosmique et de la sagesse, n'est pas, ici, séparée des autres.

Dans **Le Malentendu,** comme dans les œuvres précédentes de Camus, la tendance de chacun à s'abandonner joyeusement à la vie rencontre à la fois une négation motivée, précise, entière et solide, et une sorte d'encouragement ténu et austère. Et en effet, on sait, par ailleurs, que Camus est de ceux qui ne se retranchent pas de la zone et du flux de l'espéraence humaine. Il lutte effectivemnt pour la liberté et la justice. Il sait que la compatibilité de ces deux valeurs n'est pas établie, qu'elle ne s'est peut-être jamais affirmée par des faits, et qu'il est incertain — ni plus ni moins qu'incertain — qu'elle y parvienne jamais. Mais,

quoiqu'en aient la philosophie ou l'histoire, il est, quant à lui, et c'est une des raisons pour lesquelles il est si difficile de parler de lui impersonnellement, et sans quelque chaleur, **également** révolté par l'injustice et par la contrainte. Et il tend à les faire cesser.

Cette attitude s'explique. S'il faut agir, ce n'est certes pas qu'il soit naturellement donné à l'action de servir à quelque chose, c'est simplement parce que l'action est un possible. Sisyphe **peut** toujours remonter son rocher. L'action, ainsi comprise, n'implique pas que l'absurdité du monde est oubliée ou pardonnée, elle signifie au contraire qu'il n'est reconnu au monde aucun état de justification, elle est une réponse amère et fière à son absurdité.

Ainsi, Camus trouva un geste a faire. C'est d'ailleurs ce qu'il cherchait. C'est un homme sincèrement engagé dans l'aventure humaine, et un moraliste attentif à la seule réalité de ses problèmes. L'absurdité de l'univers, il l'a rencontrée sans l'avoir aucunement cherchée, il aurait sans doute bien préféré que la vie eût un sens. Et le terme actuel de sa démarche maintient ce solide et généreux sens commun affectif, et ce goût du sérieux et de la conséquence, qui en inspiraient le début.

Mais il s'en faut de beaucoup que tout soit maintenant rendu facile. Dans l'action, un homme comme Camus fait la rencontre du militant révolutionnaire proprement dit. Celui-ci est aussi un moraliste, mais d'une autre sorte. Il ne veut pas spécialement la liberté ou la justice, mais le Bien absolu. L'injustice et la contrainte, à l'occasion, ne sont pour lui que des conditions du réel, dont l'utilisation effective au profit du Bien marque précisément que ce Bien est voulu dans le réel même. Il souffre du monde, mais sa souffrance demeure absolument réaliste. Et la notion de l'avenir, de ce qui n'est pas encore là, lui permet de souffrir du monde sans mettre en question son attache au monde. Plus strictement, on peut dire que, pour lui, la souffrance, le jugement, et une volonté perpétuellement appliquée, ne se séparent pas, sont liés entre eux par une constante instinctive d'adhésion invincible et de dur élan. D'où son dogmatisme, et sa fidélité à une organisation « ecclésiastique » qu'il considère comme déterminée par une vérité objective, et comme incarnant et possédant cette vérité. Au regard de tout cela, une lutte pour la justice et la liberté liée à une pensée qui s'est une fois déprise, qu'a marquée une initiation à l'irréplétion et à l'indépendance, tend à produire des satisfactions instantanées et nerveuses, comparables à celles de l'art.

Tout ce qui peut être souhaité à propos d'une telle différence, c'est qu'elle reste compatible avec la coexistence, l'équilibre et le contact. Mais une autre attitude se suggère encore. Pourquoi l'homme ne serait-il pas invité à faire un nouvel usage de son indignité ? Quelque harmonie entre le monde et lui ne peut-elle naître si l'absence de portée du monde, le mutisme du monde, sont, non plus ce qui s'impose à lui, mais précisément ce qu'il souhaite d'abord, la condition de son désir et de son sens de tout objet ? Hors de toute action morale, la liberté, l'invention et l'humeur suffisent peut-être à conférer un pouvoir inespéré.

JEAN CATESSON.

LE DRAPEAU NOIR

L'homme à livres (1) *avant d'aller dormir chaque soir regarde sa bibliothèque. D'un coup d'œil presque tendre, en regardant les dos luisants de leur papier cristal ou ennoblis de leurs cuirs, la seule disposition de leurs formats — ici ascendante ou descendante ou fantaisiste dans des hauteurs contraires, là assagie et égale comme une belle bordure de jardin bien taillée — il prend ainsi un peu du poids de lui-même avant de s'abandonner an sommeil allégeur.*

Comme au soleil de la plage, un nageur apprécie l'état de ses muscles, d'un coup d'œil, il approuve sous la lampe la sécurité de sa troupe élisabethaine. La force de ses classiques grecs, mais ailleurs distingue la faiblesse de ses romantiques, les lacunes de ses documents surréalistes.

L'homme à livres n'est jamais aussi grand que lorsque, dans cette silencieuse solitude de la nuit où dehors un pas fait résonnr le trottoir froid, il se contemple lui-même en regardant les volumes amis.

Cependant, l'homme à livres a tendance regrettable à être statique. Il a tendance à être dans ses livres comme on est dans ses pantoufles ou dans sa robe de chambre.

Il y a, bien sûr, des écrivains qui déplacent, qui évadent, qui mordent, qui griffent, qui mettent le feu un peu partout ou qui jettent cul par-dessus tête. Mais ils travaillent en quelque sorte chacun pour son propre compte.

---

(1) Je choisis cette expression que je préfère à *lettré*, tout de même prétentieux, ou orgueilleux, et même au « *liseur* » de Valery Larbaud, quoique le mot me paraisse sonner assez neuf; mais, après tout, il est incomplet: *liseur*, certes, mais aussi *homme à livres*, à peu près comme on dit un *homme à femmes*, un homme qui aime les livres, un homme qui se sert des livres et en jouit, un homme que les livres attirent et qui attire les livres. Né comme ça.

Ils n'ont pas de bien entre eux, ni dans le temps, ni dans la sensibilité, ou rarement. Ils n'ont pas de mystique commune.

Ici, on va m'objecter des noms ou me proposer des titres. Justement. C'est par eux, auteurs et ouvrages, nous allons voir que l'homme à livres, par nature statique, va s'infiltrer dans cette exaltation, dans cette religion de l'aventure.

*Mais suivons-le dans sa découverte et dans son apprentissage. Déjà, peut-être, sans s'en douter, il a posé tout jeune des jalons. Il a planté des bâtons prêts à reverdir. Il a lu Jules Verne et sa mémoire garde encore le journalier précis de l'*Ile Mystérieuse. *Et il a lu la* Case de l'oncle Tom et Paul et Virginie *et* Le Dernier des Mohicans. *Et ce* Robinson Crusoë *heureusement expurgé pour la jeunesse de ses prêches saumâtres. Au vrai, il l'avait un peu oublié, il ne se savait pas aussi riche. Il n'avait pas réalisé que le conformisme familial dispose si tôt de tels pièges dans la vie de l'adulte futur, pourtant réservé soigneusement pour des carrières bourgeoises et des métiers d'une éprouvée sécurité.*

Cependant, reprenons-le là où il se trouve. Il a depuis le collège franchi les échelons successifs du Vice impuni. *Au long de cette évolution, il a trouvé, au hasard des lectures, des livres de vie et de mer et de vent et de pays si lointains qu'on n'en voit bouger que des palmes sur des ports attiédis : Kipling, London, Loti (pourquoi pas ?), Conrad, Melville, Stevenson.*

C'est la phase préparatoire de la vocation d'aventurier.

Par aventurier, j'entends naturellement aventurier de bibliothèque ou aventurier passif, comme dit Mac Orlan, car l'autre, depuis qu'on ne pend plus au bout des vergues et que son cas est abandonné aux paperasses et à des tribunaux somnolents, ne relève plus que des fichiers de police et de la sixième édition.

A ce stade, l'homme à livres n'a encore avec l'aventure que des possibilités. C'est à présent que, pour ses grades, doit intervenir la chance qui lui fera ouvrir un jour un vrai livre d'un découvreur de terres et d'hommes, d'un de ceux qui s'avancèrent avec leur ferveur dans les mers : le Journal *de Colomb, le* Voyage *de La Pérouse, ceux de Jacques Cartier, de Bougainville, de Cook.*

Alors tout change dans la bibliothèque. Flaubert et Mallarmé se morfondent dans leur coin. L'homme à

livres a découvert un goût qu'il n'avait pas trouvé aux antérieures pages. Sa vie se trouve bouleversée. Chaque nom d'un de ces bateaux de grands navigateurs : le Boussole, *l'*Etoile, *le* Boudeuse, *est comme le nom tout neuf d'une femme avec son écharpe de rêve. Il y a des mots qui deviennent immenses à sa pensée, archipel par exemple, ou astrolabe. Il en vient à s'arrêter le soir devant certaines boutiques de droguistes, imprévisibles pourtant, qui sentent le goudron et je ne sais quelle maritime odeur de cire mêlée et d'épices. Ordinairement, il se propose l'acquisition chez un antiquaire d'un de ces anciens modèles poussiéreux de voiliers dont jamais toute la vergure n'est intacte et d'où pendent des fils d'une indicible mélancolie.*

A présent, l'homme à livres n'est plus loin de cette apothéose exaltante, de cette consécration inouïe qui l'attend. Car elle vient à lui maintenant, l'aventure. Encore une rencontre — fortuite à ce qu'il semble — pour d'un coup y atteindre. Il suffit seulement qu'il touche à l'une de ces bibles de l'aventure : les Vies Imaginaires, *de Marcel Schwob; les* Corsaires du roi *de T'Serstevens,* A bord de l' « Etoile Matutine » de Mac Orlan. *Alors, il aborde tout un monde nouveau.*

C'est la flibuste — le mot est lâché — qui s'empare de lui — corps et biens comme on dit dans la marine, laissant toutefois l'âme à son sort — qui le force à son culte, à ses satisfactions, à son poison. Mais ici je renonce à continuer ce rôle de guide. J'ai prêté serment, n'est-ce pas? On me comprendra. Imaginez, si vous voulez l'irruption dans une pièce de normales dimensions de tous ceux-là qui ont vécu, qui furent vrais et qui vivent encore (je crois que je vais me parjurer) qui vivent encore parce qu'à vingt ils prenaient à l'abordage un vaisseau de soixante canons, et à cent une ville forte de dix garnisons, parce qu'ils jouaient aux dés la nuit sur le pont, parce qu'ils cachaient dans le sable des coffres pleins d'or, parce qu'ils criaient « Vive le Roy » en hissant le pavillon noir, parce qu'ils finissaient par le sabre ou la corde, parce qu'ils savaient souffrir, cracher, jurer, rire, boire, aimer et mourir. Avec leurs mains qui, souvent, ne savaient pas écrire, ils ont tracé dans le ciel du courage une perturbente littérature. Et cette littérature — qui est la vie tout simplement — ravage encore les poings et le regard des hommes.

Mais il suffit. Que dire désormais ? Notre aventu-

rier peut maintenant s'avancer dans des arcanes plus secrets. A son aise, il peut se pencher goulûment sur l'existence de chaque gentilhomme de fortune, de chaque capitaine, l'Olonnois, Montbars, Pierre de Dieppe, Morgan, le chevalier de Grammont, Barbe-Noire, Stede Bonnet. Il peut lire les six volumes des Voyages aux Isles de l'Amérique, *du révérend père Labat, leur aumônier. Il a le droit de sourire en ouvrant cette précieuse plaquette jaune, le* Petit Manuel du Parfait Aventurier. *Il peut parcourir avec l'émotion qui convient les textes sacrés, comme cette* Histoire des avnturiers flibustiers qui se sont signalés, *etc., etc... par Alexandre Olivier Oexmelin, chirurgien des vaisseaux équipés en course. Cet évangile se lit chaque soir, par petites doses, appuyé à gauche contre un gros palan de tartane qui garde encore un bout de corde salée.*

Il va devenir peu à peu un aventurier distingué, affiné, connaisseur, rayonnant. Un aventurier mandarin. Il recherchera certains livres du XVIIe ou du XVIIIe siècle qui ne lui apportent plus, avec des prescriptions techniques à peine utiles à son culte, que leur cuir usé, frotté, bourlingué d'un pont à un autre, que leurs pages salies des doigts d'autrefois d'hommes de la mer, cornées à de mystérieux feuillets. Bref, des livres qui vivent encore. Si l'on veut, je citerai des titres : le fameux Grand Routier des Mers, de Jean-Hugues de Linschot, à Amsterdam, chez Evert Cloppenburgh 1638; *mais aussi un de ces innombrables petits in-folios:* Code des Prises *ou* Dictionnaire de Marine, *où se mêle au français le hollandais plein de doubles voyelles; ou seulement l'édition abrégée de l'*Ordonnance de la Marine du mois d'Aoust 1681, commentée et conférée sur les anciennes Ordonnances et les nouveaux Règlemens.

Laissons. Je ne peux pas aller plus loin dans l'intimité de l'aventurier. Encore quelques réflexions cependant, peut-être d'intérêt pour ceux qui déjà ont mordu à ce hameçon vert.

Il n'est d'autre disposition naturelle que la paresse. Et cette sorte de maladie de l'esprit qui fait s'arrêter souvent dans les rues ou renifler des odeurs fétides aux autres. Aucun voyage n'est nécessaire. Il est indifférent d'être marié. Il est recommandé d'habiter un port (fréquenter le bassin des calfats et cette partie des quais qui sent la planche et la balayure de graines). Il n'est pas utile de boire. Il n'est pas mauvais d'avoir une pipe

et de s'en servir. Il est conseillé d'avoir dans ses relations même passagères des hommes et surtout des femmes de couleur. Quelques accessoires maritimes sont possibles, mais jamais de véritable bateau.

L'aventurier avant d'aller dormir chaque soir, regarde sa bibliothèque. Il le connaît ce rayon toujours incomplet, mais que son amour pare de cent pavois comme une frégate. Au dehors, la nuit prend à l'abordage les passants attardés et ils se sentent soudain blessés et dépouillés d'eux-mêmes, presque sans espoir. Après quoi elle cache ses trésors dans le ciel, la preuve en est qu'on découvre toujours des chevelures d'étoiles, des doigts d'astres morts depuis longtemps.

Et les trottoirs froids résonnent des coups que frappe le destin à la jambe de bois.

L'aventurier — quelle chance — il ne l'entend pas, il ne peut pas l'entendre. Dans la fumée de sa pipe nocturne, il voit avec tendresse le capitaine Kidd, celui qui sautait le premier sur les navires avec ses gants de chevreau rouges, pendu sur le quai des Exécutions à Londres, le corps enduit de goudron, afin qu'il puisse ainsi se balancer des années au-dessus des chandails qui sèchent et des grosses barques de charbon.

PIERRE GUERRE.

MŒURS ET CONDUITE DES FLIBUSTIERS

Le génie des flibustiers supplée au défaut de leurs moyens. Ils ne manquent jamais d'inventions pour trouver les munitions de guerre ou de bouche. Voici comment ils s'y prennent pour avoir des bâtiments :

Ils s'associent à quinze ou vingt, tous bien armés d'un fusil de quatre pieds de canon, tirant une balle de seize à la livre, et ordinairement d'un pistolet ou deux à la ceinture tirant une balle de vingt à vingt-quatre à la livre ; avec cela, ils ont un bon sabre, un coutelas. La société étant formée, ils choisissent un d'entre eux pour chef, et s'embarquent sur un canot qui est une petite nacelle d'une seule pièce, faite du tronc d'un arbre qu'ils achètent ensemble, à moins que celui qui est le chef ne l'achète lui seul, à condition que le premier bâtiment qu'ils prendront sera à lui en propre. Ils amassent quelques vivres pour subsister depuis l'endroit d'où ils partent jusqu'au lieu où ils savent qu'ils en trouveront, et ne portent pour toutes hardes qu'une chemise ou deux, et un caleçon.

Dans cet équipage, ils vont se présenter devant quelque rivière ou port espagnol, d'où ils prévoient qu'il doit sortir des barques, et dès qu'ils en découvrent, ils sautent à bord et s'en rendent les maîtres. Ils n'en prennent point sans trouver des vivres et des marchandises et moyennant cela ils s'accommodent et trouvent de quoi se vêtir.

Après quoi, ils assemblent leurs camarades, afin de fournir leur équipage et d'aller en course. Quand ils se trouvent trente ou quarante, selon le nombre qu'ils ont concerté et la grandeur de leur barque, ils pensent à la ravitailler et ils le font sans débourser d'argent. Pour cela, ils vont en certains lieux épier les Espagnols qui ont des *couraux* ou parcs pleins de porcs ; ils forcent ceux qu'ils peuvent surprendre à leur apporter deux ou trois cents porcs gras, plus ou moins, selon qu'ils ont besoin, et sur leur refus ils les pendent, après leur avoir fait souffrir mille cruautés.

Pendant que les uns salent ces porcs, les autres amassent du bois et de l'eau pour le voyage, et tous étant convenus d'une commune voix du port où ils iront, ils font un accord qu'ils nomment entre eux « chasse-partie », pour régler ce qui doit revenir au capitaine, au chirurgien et aux estropiés. L'équipage choisit cinq ou six de ses principaux membres, lesquels concluent avec le chef ou capitaine cet accord sur les bases suivantes :

1° En cas que le bâtiment soit commun à tout l'équipage, on stipule qu'ils donneront au capitaine le premier bâtiment qui sera pris, et son lot comme aux autres ;

2° Le chirurgien a deux cents écus pour son coffre de médicaments, soit qu'on fasse quelque prise ou non, et outre cela, si on en fait une, il a un lot comme les autres. Si on ne le satisfait pas en argent, on lui donne deux esclaves.

3° Les autres officiers sont tous également partagés, à moins que quelqu'un ne se soit signalé ; en ce cas, on lui donne, d'un commun consentement, une récompense.

4° Celui à l'initiative duquel sera due la capture aura cent écus.

5° Pour la perte d'un œil, cent écus ou un esclave.

6° Pour la perte des deux, six cents écus ou six esclaves.

7° Pour la perte de la main droite ou du bras droit, deux cents écus ou deux esclaves.

8° Pour la perte des deux, six cents écus ou six esclaves.

9° Pour la perte d'un doigt ou d'une oreille, cent écus ou un esclave.

10° Pour la perte d'un pied ou d'une jambe, deux cents écus ou deux esclaves.

11° Pour la perte des deux, six cents écus ou six esclaves.

La chasse-partie étant ainsi arrêtée, elle est signée des capitaines et des principaux qui ont été choisis pour la faire. Ensuite, tous ceux de l'équipage s'associent deux à deux en vue de s'entr'aider en cas de blessure ou de maladie. Ils passent un écrit sous seing privé, en forme de testament ; cet écrit stipule que si l'un d'eux meurt, l'autre a licence de s'emparer de tout ce qu'il a.

Pendant que les aventuriers sont en mer, ils vivent dans une grande amitié les uns avec les autres, et ils s'appellent tous Frères de la Côte ; ils nomment leur fusil leur arme. Quand deux d'entre eux rencon-

trent une belle femme, pour éviter la contestation qu'elle ferait naître, ils jettent à croix-pile à qui l'épousera. Celui que le sort favorise l'épouse, mais son camarade sera reçu à la maison ; cela s'appelle *matelotage*.

Tant qu'ils ont de quoi, ils se traitent humainement ; chacun fait son devoir sans murmurer, et sans dire : « J'en fais plus que celui-là ». Le matin, vers 10 heures, le cuisinier met la chaudière sur le feu pour cuire de la viande salée dans l'eau douce, ou, à défaut de celle-ci, dans l'eau de mer. En même temps, il fait bouillir du gros mil battu, jusqu'à ce qu'il devienne épais comme du riz cuit, et il sert le tout dans des plats. L'équipage s'assemble au nombre de sept pour chaque plat. Le capitaine et le cuisinier sont ici sujets à la loi générale, c'est-à-dire que s'il arrivait qu'ils eussent un plat meilleur que les autres, le premier venu est en droit de le prendre et de mettre le sien à la place. Et cependant, un capitaine aventurier sera plus considéré qu'aucun capitaine de guerre sur navire du Roi.

Car les aventuriers lui obéissent très exactement, dès le moment qu'ils l'ont élu. Mais s'il arrive qu'il leur déplaise, ils conviennent entre eux de le laisser dans une île déserte, avec son arme, ses pistolets et son sabre, et sept ou huit mois après, s'ils en ont besoin, ils vont voir s'il est encore en vie.

On fait ordinairement deux repas par jour sur les vaisseaux aventuriers, quand il y a assez de vivres ; sinon on n'en fait qu'un. On prie Dieu à l'entrée du repas. Les Français, comme catholiques, disent le cantique de Zacharie, le « Magnificat » et le « Miserere ». Les Anglais, comme prétendus réformés, lisent un chapitre de la Bible ou du Nouveau Testament et récitent des psaumes.

Lorsque les aventuriers découvrent quelque vaisseau, ils lui donnent aussitôt la chasse pour le reconnaître ; on dispose le canon, chacun prépare ses armes et sa poudre, dont il est toujours le maître et le gardien. Pour ce qui est de la poudre à canon, elle s'achète aux frais de tout l'équipage ; quelquefois, le capitaine l'avance, et si on l'a prise sur quelque vaisseau ennemi, l'équipage est exempt d'en rien payer. Lors donc qu'ils découvrent quelque vaisseau, s'il est espagnol, on fait la prière comme dans la plus juste guerre du monde, et on demande à Dieu avec ardeur de remporter la victoire et de trouver de l'argent ; après cela, chacun se couche, le ventre sur le tillac, et il n'y a que celui qui conduit le navire qui soit debout et qui agisse, avec deux ou trois autres pour gouverner les voiles. De cette manière, on se met à bord du navire espagnol, sans s'inquiéter de savoir s'il tirera ou non, de sorte

qu'en moins d'une heure, on voit un bâtiment changer de maître.

Lorsque le bâtiment est rendu, on songe à soigner les blessés des deux partis et à mettre les ennemis à terre ; et si le navire est riche et qu'il vaille la peine d'être conservé, on se rend dans le lieu ordinaire de retraite, qui est pour les Anglais l'île de Jamaïque, et pour les Français celle de la Tortue. On met sur le vaisseau pris un tiers de l'équipage, et personne n'a le privilège de commander à qui que ce soit d'y aller. On y va de son propre chef, ou encore parce que le sort vous a désigné. Dans ce dernier cas, quelque répugnance que vous puissiez avoir, il faut s'exécuter, sauf si vous êtes malade ; mais alors votre matelot doit prendre votre place.

Quand on est arrivé au lieu de retraite, on paye les droits de la commission au gouverneur ; on paye le chirurgien, les estropiés et le capitaine, s'il a déboursé quelque chose pour l'équipage. Après quoi, avant que de rien partager, on oblige tous ceux de l'équipage d'apporter ce qu'ils auraient pu mettre de côté, jusqu'à la valeur de cinq sols, et pour cela on leur fait mettre la main sur le Nouveau Testament et jurer qu'ils n'ont rien détourné. Si quelqu'un était surpris dans un faux serment, il perdrait sa part qui passerait au profit des autres ou irait en don à quelque chapelle. Alors on donne à chacun sa part d'argent monnayé. L'argent ouvragé et les pierreries sont mis à l'encan et leur produit est encore partagé.

Le butin étant ainsi réparti, le capitaine garde son navire, s'il veut, et personne ne retourne à bord que tout ne soit dissipé ; ce qui ne prend que très peu de temps ; car le jeu, la bonne chère et les autres débauches ne manquent point.

C'est ainsi que les aventuriers passent leur vie ; lorsqu'ils n'ont plus d'argent, ils retournent en course. Quelquefois à peine leur reste-t-il de quoi acheter de la poudre et du plomb. Il y en a beaucoup qui demeurent redevables aux cabaretiers ; et ceux-ci y trouvent leur profit, quand il vient des navires de France, et parmi ces navires le vaisseau de quelque aventurier.

Car à l'aventurier rien ne coûte, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'argent ni de crédit et se décide à aller caréner son bâtiment quelque part.

ALEXANDRE OLIVIER OEXMELIN.

(Histoire des Aventuriers flibustiers qui se sont signalés dans les Indes. Contenant ce qu'ils y ont fait de remarquable. Avec la vie, les mœurs et les coutumes des Boucaniers et des habitants... A Paris, chez J. Le Febvre, rue de la Harpe, au Soleil d'Or. 1699. Et à Paris, aux éditions du Carrefour s.d. édition établie par Bertrand Guégan).

HOMMAGE
A
GABRIEL BERTIN

Comment parler de Bertin, ici ? A peine s'il me serait possible de décrire la mort que toute sa personne attendait, celle qui justement fut la sienne, la mort noire et sans espoir surnaturel que l'exemple de toute sa vie nous faisait admettre.

Il a traité la vie comme une personne réelle et s'est efforcé de la trouver là où elle était ressemblante, dans ces incarnations les plus réussies et les plus misérables.

Tout ce que j'aime est loin de moi et j'appelle amis ceux qui me manquent chaque jour. Peu d'hommes m'ont, autant que Gabriel Bertin, donné à sentir leur absence. Entre cette absence et moi sa mort croîtra chaque jour, prenant la place des heures qui nous séparaient, des saisons qui me l'amenaient, mais l'emmenaient.

Nous parlerons toujours de lui, comme d'André Gaillard. Ils ne sont pas dans leur mort. Où leur souvenir nous les montre, c'est là qu'ils sont, devenus l'âme de notre mémoire. Je vois en eux la grandeur de ce qui nous porte, de ce qui nous dépasse.

JOË BOUSQUET.

LES CHEMINS DE L'AMITIÉ

C'est en 1925 que je fis la connaissance de Gabriel Bertin. Peu profondément, je l'avoue. Sa réserve naturelle ne trouva-t-elle pas dans l'équipe d'alors, le milieu propice à une détente ? Je l'ai cru. En fait, il se défiait de certaines tendances et ne sympathisait guère avec ceux qui les représentaient. Quatre ans plus tard, sa confiance s'étant affermie, je l'appelai parmi nous, peu avant la mort d'André Gaillard, qui goûtait sa discrétion et sa finesse d'esprit. Il demeura dès lors à nos côtés et je n'eus pas, avec Léon-Gabriel Gros, de meilleur compagnon que lui.

Cela se passait en fin d'année 1929; quinze ans se sont écoulés depuis le jour où nous vîmes la bière de notre ami fendre la foule de midi pour rouler vers sa sépulture de Charente, quinze ans pendant lesquels notre amitié, grandie par ce deuil, n'a cessé de devenir plus confiante et plus forte. 1930-1945. A n'en juger que sur les heures égales de notre entente et de notre effort quotidien, il semblerait que rien dans l'intervalle n'ait ridé l'eau du temps, et cependant un monde a craqué, des visages aimés sont ensevelis et je me retrouve soudain devant d'autres visages, avec d'autres amis, une autre route à faire. Un songe est désormais vécu.

Mais rien ne peut faire qu'à certaines heures, Bertin ne soit encore plus près de moi, que son pas régulier ne s'annonce dans l'escalier, que sa clef ne tourne dans la serrure avec une discrète sûreté et qu'il ne vienne avec son air simple et franc me dire bonjour. Les habitudes prises au cours de trois lustres ne s'abandonnent pas si vite, même pour un mort et Bertin reste ici le familier des après-midi studieuses. Souvent, je me prends à penser en accord avec lui et le croyant dans la pièce voisine, j'ébauche le geste ancien d'aller vers lui . Le silence dont il s'entourait le garde encore et le sauve de cette disparition brusque qui guette les êtres bruyants.

Dans les actes de la vie et surtout dans ce commerce du cœur où tant d'hommes échouent il allait avec une assurance d'abeille, un instinct qui le servait toujours avec bonheur. Je ne lui ai jamais entendu dire, même au visiteur le plus banal, un mot qui ne fut juste, n'allât pas au but, et cela sans ostentation, sans contentement de soi. C'était un être tout de mesure, habile aux nuances et pour tout dire, exquis.

Combien de fois n'ai-je pas admiré sa politesse à l'égard des fâcheux, une politesse teintée d'ironie, mais que sa patience naturelle faisait sincère ou charitable. Ses traits pouvaient être acérés, mais ils ne blessaient jamais des êtres précis et présents; il accablait de ses railleries certains types d'hommes, certaines parodies de talent ou des grotesques de la ménagerie littéraire, mais personne n'a jamais souffert à cause de lui. Dur à la société, mais plein de pitié pour les hommes.

Il savait se défendre de la familiarité qui eut éprouvé sa pudeur et réservait entre les êtres et lui un prudent espace qui lui évitait des froissements. Ses amis lui ont-ils su gré de cette merveilleuse solitude où seul à se juger, il tenait à l'écart les curiosités et les confidences ? C'est un fait qu'il imposait la retenue. Et son entourage acceptait de bonne grâce un jeu tout de noblesse. J'ai souvent réfléchi à son attitude et m'en suis loué. On ne pouvait avoir avec lui de querelle que sur le plan des idées générales, d'ailleurs vite apaisées — mais aucun différend personnel.

Sans le savoir, il devenait ainsi un maître à bien-vivre. Je lui dois bien des retours sur moi-même et des leçons données en silence. Je lui en garde une vive gratitude; son exemple m'a appris à modérer mes mouvements et à tempérer une sensibilité primesautière.

Je n'ai pas connu d'homme plus attentif, plus délicat. Il était généreux avec discrétion et officieux sans lourdeur. Il ne le cédait en ce domaine même pas aux femmes les mieux douées. Il notait les fêtes de ses amis et trouvait toujours l'objet qui pouvait leur plaire et qu'ils avaient cherché vainement. Je n'oublierai pas que quelques jours avant sa mort, se soutenant à peine, il alla chercher dans sa bibliothèque un album de Nathalie Parain en me disant : « Voici pour votre petite fille, je l'avais acheté pour le lui donner à la Noël ». Il est mort le 26 janvier, mais il avait pensé à tout.

Nous penserons à lui sans cesse, maintenant qu'il n'est plus. La mémoire d'un tel ami est ineffaçable. Avec Pierre Sire qu'il aimait tant, descendu comme lui dans la tombe à un mois d'intervalle, nous garderons présente

l'image de deux êtres qui ont dominé de très haut le commun des hommes et ont su donner un visage presque parfait à l'amitié.

Dans notre groupe où, pour combler des vides cruels, nous nous serrons à la pensée des lendemains, mais où l'amour de la tâche commune reste vivant, nous n'avons qu'à nommer Gaillard, Sire ou Bertin pour savoir où est notre route. Ils nous font signe et nous pouvons nous engager sans crainte dans la voie qu'ils suivraient eux-mêmes et dans les œuvres qu'ils n'ont cessé de servir.

JEAN BALLARD.

UN HOMME

Attiré par l'ombre et tout ce qui brille dans l'ombre », Bertin aura été ce pélerin de la nuit qui meurt de voir s'éteindre une à une les lumières lointaines qui guidaient ses pas dans les ténèbres.

●

Nul plus que lui n'était sensible à la détresse d'un regard, d'un mur lépreux, d'un silence farouche. Il souffrait jusqu'à l'angoisse de la tristesse des êtres abandonnés. Je le revois dans ce quartier pauvre qu'il voulait me faire connaître parce que là, seulement, me disait-il, on sent battre le cœur de la ville. Dans l'ombre de ces maisons malsaines, suintantes de misère et de laideur il quêtait dans une attitude, un geste, un timbre de voix le secret de ces êtres pitoyables qui nous côtoyaient... Je le revois dans cette petite église inattendue, perdue dans l'ombre au fond d'une petite place, dans cette église où Chabaud allait chercher son dernier refuge. Notre entrée faisait vaciller un instant les flammes des bougies et les éclats dorés qu'elles allumaient dans le chœur. Quelques pauvres femmes étaient agenouillées... Il aimait la douceur de ce silence orangé qui n'était que prière; et son regard si souvent voilé d'inquiétude s'éclairait doucement.

●

Je ne sais s'il était croyant, mais il detestait toutes les formes du scepticisme. Il déplorait de ne pouvoir aimer ce grand poète qu'il connaissait et vénérait : « Il ne peut approcher du divin que par la forme parfaite qui le nie, me disait-il. Combien je me sens plus près des généreux, des inquiets, des maudits qui ont été marqués par le destin et qui sont morts de leur tentative désespérée de briser leurs chaînes; ou de ceux qui, comme Chabaud, marqués par la solitude totale ne peuvent prouver leur absolu que dans la folie. »

●

Comment aurait-il pu accepter cette fausse civilisation dont les forces démentes tendent à détruire l'humain, « à empêcher l'homme de suivre sa pente en montant ? » Il ne voyait dans le monde moderne qu'une « union mons-

« trueuse de la métaphysique et de la chimie, une exalta-
« tion démoniaque du quantitatif. » Où donc était la vérité ? Elle ne répond plus à des mots. « Notre âme a ses régions envahies, ses régions mitraillées; elle est jonchée de cadavres de femmes et d'enfants. Et pourtant, sous-jacente, la vie subsiste. Il nous appartient peut être en premier lieu de la rappeler, de la rendre permanente pour qu'elle triomphe de l'épouvantable visage que nous devons à ce que l'on nomme le progrès. »

●

Il y croyait de toutes ses forces, à la vie. Et il croyait en la mission de l'homme. Rien, pas même la guerre, n'avait ébranlé sa foi. Quelle tristesse pourtant dans ces lignes où il évoquait les ravages de ces dernières années : «... que de victimes, que d'esprits pour toujours égarés, que d'intelligences hier encore prestigieuses qui se raccrochent maintenant à d'indignes capucinades et qui se simplifient comme une image d'Epinal en s'efforçant de placer d'un seul côté la justice, le droit, l'idéal, mots perroquets, affreusement vitriolés par ceux qui s'en réclament et poursuivent le crime par le crime, se couvrent de pustules ».

●

Il ne désespérait pas cependant, parce qu'au delà des apparences, au delà de l'éphémère, il cherchait dans un accord toujours plus intime avec les forces profondes de la nature, ces régions lointaines où l'âme se sent plus proche de l'éternité. Au sein de ces minutes privilégiées tous les doutes, tous les génies maléfiques se dissipaient. Il écoutait dans une chaude plénitude les voix merveilleuses que le silence musical libérait du temps et de l'espace.. Ces voix, il avait le don magique de les susciter. Des lieux qui nous étaient familiers et quil voyait, lui, pour la premère fois, s'éclairaient sous son regard d'une autre lumière qui les rendait à leur vérité. Les pierres, les arbres, les eaux perdaient leur poids; les bruits prenaient leur source en eux-mêmes... Des perspectives s'ouvraient que nos yeux n'avaient jamais découvertes. Elles s'ouvraient loin, très loin... Alors jouaient les liens mystérieux qui unissent ce que séparent de grandes distances figurées par des champs, des collines; et d'autres champs et d'autres collines inconnus des regards... et établissent entre les prodigieuses et imperceptibles attirances de lumière et d'ombre la vaste respiration du monde dont nous entendons le souffle si nous savons écouter au fond de nous-même.

●

Plus encore que dans cet accord avec les forces profondes de la nature il cherchait la vérité dans l'accord

avec certaines âmes. Il savait que le « moi » n'a pas sa réalité en nous même; qu'il est nécessaire de le perdre pour se sauver. « Il me semble parfois que je suis mon propre fantôme. Seule la pensée des êtres chers me rend à moi-même ». C'est par cette communion qu'il approchait le plus de son étoile. « L'homme à chaque pas dans l'amitié, s'éloigne un peu plus de lui-même et finit pourtant, lorsqu'il a franchi une zone indéterminée, à se reconnaître enfin en son essence. »

●

Parlant de M.. pour qui il avait une fervente amitié : « Il m'est impossible de songer à M... sans que je me sente aussitôt plus léger et comme en état de grâce. »

●

Ce sont des êtres privés de cette grâce, qui hantent en grande partie l'œuvre de Bertin. Il s'est penché sur eux avec amour, avec une pitié infinie. Isolés par leur misère, inadaptes à cause d'une sensibilité excessive, victimes d'une terrible lucidité qui se retourne contre eux-mêmes, ils sont dès leurs premiers pas dans la vie voués à la défaite. Excommuniés par une société affreusement matérialiste ils s'usent peu à peu dans une lutte inégale contre les forces hostiles d'un monde qui les nie. Chaque effort pour être, chaque tentative de redressement suivie d'un nouvel échec, disloque leur volonté, altère les rapports et les valeurs, défait en eux le sentiment de la durée et finit enfin par détruire leur cohérence.

Œuvre d'amour et de révolte, elle est une des plus authentiquement humaines de notre littérature; un des plus riches et des plus poignants témoignages de notre temps.

●

Mais ce n'est là qu'un des aspects de l'œuvre de Bertin : son aspect nocturne. Ses poèmes qu'il n'a pas eu le temps de publier exaltaient cette lumière qui éclairait son temple intérieur.

Il me montrait un jour à proximité de son domicile un charmant décor : une petite chapelle encadrée de pins et flanquée d'une petite tonnelle au pignon recouvert de zinc. Le tableau avait la candeur d'une fable : « C'est cette ingénuité riante que je voudrais retrouver, me disait-il. Je voudrais que mes poèmes aient une vertu bienfaisante; qu'ils soient clairs, lumineux et doux comme les grains de raisin au soleil. »

Bertin n'est plus. Et pour ses amis, pour ceux qui l'ont connu, pour ceux qui ont entendu son cœur battre dans ses livres, il y a un peu moins de douceur, un peu moins de lumière dans le monde.

P.-M. SIRE.

JOURNAL D'UN INCONNU *

J'AI choisi cette nuit fantasque de la Saint-Sylvestre traversée de serpentins qui appartiennent à la joie et à la détresse pour rester quelques heures en face de moi-même, loin de tout, et principalement des miens déjà abandonnés au sommeil, ma femme et mes deux jumelles là dans la chambre voisine, dont la porte est restée entr'ouverte, ma belle-mère dans cette pièce obscure obstinément fermée, volontairement séparée de nous dans son repos. Seul, accoudé à mon secrétaire, non loin du feu dont les flammes mouvantes dessinent la chaleur, je me sens rempli d'un bien-être semblable à celui que doivent éprouver les morphinomanes après la piqûre. C'est ce soir que j'inaugure mon journal intime sur ce cahier cartonné que je me suis offert aujourd'hui en guise d'étrennes. Aucune muse ne se penchera sur mon épaule pour vérifier, indulgente ou acariâtre, le fruit de mon inspiration. Fernande a cru que j'avais un travail urgent à terminer et elle est allée se coucher sans maugréer. Moi je suis libre ! Et je ris tout bas, tout bas, afin de n'éveiller personne. Je réveillonne à ma manière. Si ma dignité de père de famille m'interdit de courir les rues, j'ai résolu, sans que nul ne s'en doute, de fréquenter, à partir de cette nuit, les quartiers excentriques de mon imagination et de consigner sur ce cahier les réflexions qu'il me serait difficile de communiquer à mes *semblables* sans risquer d'être taxé de loufoquerie.

Mais au moment d'entreprendre cette tâche que personne ne m'a imposée, je me sens pris d'une étrange timidité. Je me croyais seul et pourtant un nombre considérable de témoins dont je ne distingue pas le visage m'observent, rangés sur les degrés d'un vaste amphithéâtre dont j'occupe le centre, à la fois chef d'orchestre et exécutant, accusateur et accusé, héros ou poltron misérable, suivant le cas.

---

* Fragments d'une grande nouvelle inachevée.

Pourquoi se diviser en multitude en face de soi-même ? Pourquoi ne peut-on pas se passer de spectateurs ?

*

De la rue me parviennent les chants et les rires de joyeuses bandes qui passent. J'imagine des personnages costumés se tenant par le bras sous la chute silencieuse des flocons. Au sein de la nuit gisent les attractions paralysées. Les kermesses dorment sous leurs capuchons et leurs manteaux. Et la neige tombe toujours avec une sainte patience devant les yeux fixes et brillants des fenêtres. Et les troupes bariolées continuent leur trajet capricieux. Toutes les girouettes sont arrêtées ; elles marquent perdues dans les hautes ténèbres, des orientations contradictoires. Les portes des cabarets embués s'ouvrent et se referment avec hâte, non loin de la mer aveugle, soudée à la terre par les glaces. Que de cristaux, d'oiseaux de verre, d'étoiles filantes à la portée des yeux et des âmes, que d'enchantements à bon marché, de lumières d'alcool, de sillages argentés, de pistes à peine visibles, de traîneaux grelottants d'allégresse dont les fouets sont des girandoles, et ces musiques mécaniques ruisselantes de pierreries, bourrées de sucres d'orges qui chantent et qui flambent, buisson ardent de mes désirs. O promesses secourables, que ne puis-je vous rejoindre cette nuit au nom de toutes les nuits qui se dérouleront ; ô nuit fantasque comme un coup de cymbales, dont je suis à jamais sevré. Une femme repose dans la chambre voisine auprès de deux adorables enfants. A cause de cette vision de chromo, me voici prisonnier pour la vie. Avec un peu de bonne volonté, j'entendrais leurs respirations accordées et à ce rythme je tracerais les pleins et les déliés des grandes majuscules du mot DEVOIR.

*

M'A-T-ON assez appris à faire les grimaces convenables ! Que dis-je ? On ne me les a point apprises ; elles m'ont été inspirées. Je n'oublierai pas ce jour très lointain où avec ma mère nous descendions un boulevard qui conduisait au centre de la ville. Nous allions tous deux d'un pas léger, moi lui donnant gentiment la main, elle, souple, élégante, un sourire discret aux lèvres. Nous devisions comme deux enfants, heureux de voir des choses heureuses sous nos yeux ; les jeunes feuilles des platanes en suspens dans l'air printanier ; les petits ânes attachés à la grille du palais des Beaux-Arts ; plus loin, presque

au bord de la pente, la coupe grise et bleue du Lycée se détachant d'un amas de toitures inégales. Ma mère s'amusait à me poser des questions auxquelles je répondais en sautillant de plaisir. Que préférerais-tu ? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint : un petit frère ou un vire-vire ? Un froid soudain me saisit. Le ciel me parut moins brillant. J'aimais ma mère avec une grande confiance; et bien qu'elle ne fît jamais sentir sur moi son autorité, mais uniquement sa tendresse, j'eus l'intuition qu'il était nécessaire d'avoir recours au mensonge. Ce fut la première fois que j'aperçus le visage séduisant de l'hypocrisie. J'adorais tout ce qui se rapportait aux foires, je rêvais sans cesse de baraques, de chevaux de bois, de manèges de toutes sortes, tandis qu'un petit frère m'était complètement indifférent. Pourtant je n'hésitai pas une seconde. Je baissai la tête, n'osant regarder ma mère et, sans un semblant d'hésitation, je répondis ce qu'il fallait répondre :

— Un petit frère, dit-je, d'une voix douce, volontairement enjouée tandis qu'en moi descendait le voile de la tristesse. Je venais d'atteindre l'âge de raison, et le soleil se cacha derrière un nuage. Le visage de ma mère aussi se rembrunit. Néanmoins elle voulut paraître touchée de ma réponse. Du bout des lèvres, elle me dit je ne sais quoi de gentil mais il y eut une petite gêne entre nous. Ce propos répété à ma famille affermit ma réputation d'enfant modèle. Il se fit autour de moi un cercle de subtiles approbations. Mes tantes représentaient les plus beaux joyaux de la couronne. L'une d'elles, la plus jeune, la seule qui n'eut point la poitrine rabotée, revendiqua l'honneur de m'emmener en promenade et me conduisit loin de mon domicile dans une fastueuse pâtisserie située au bout d'une ruelle du Vieux-Port. A la vue des gourmandises regorgeantes de crème, étalées sur une grande table aux pieds chantournés, j'eus la vague prescience d'un péché capital qui n'était point la gourmandise. Mal éclairés par un lustre de Venise dont presque toute la lumière se déversait sur les gâteaux brillants, des angelots voletaient dans un ciel aux douceurs mortes. Distinguée, d'une discrétion extrême, ne touchant pas le sol, une dame aux bandeaux noirs et au visage de cire s'enquérait du choix de chacun et garnissait à l'aide de deux doigts immatériels des boîtes de carton festonné.

Il régnait là une atmosphère de cendre dorée ; sous le regard d'un drageoir monumental, une balance plongée dans l'ombre d'une encoignure s'inclinait définitivement vers le passé. Debout devant moi, étrangement jeune, le visage cramoisi, tante Jeanne choisit à mon intention un énorme choux à la crème qui me fit penser à deux oreilles collées l'une contre l'autre.

Je le portai sans dégoût à ma bouche. Tandis que je sentais couler doucement, dans ma gorge, la crème, ma tante me considérait d'un air complice.

En sortant, je me retournai pour contempler l'enseigne du magasin dont les lettres dorées formaient ce nom : « Solari » qui rayonnait dans la rue sombre, unie et plane à l'endroit que nous traversions, brusquement montueuse un peu plus loin et ornée à différentes hauteurs de lanternes multicolores. L'une d'elle représentait une lune goguenarde dans un pan de ciel constellé. Une animation bizarre régnait sur les trottoirs étroits. Il y avait des groupes d'hommes hésitants, un chien allait comme chez lui, tranquille et indécent ; devant les portes, assises sur des chaises de paille, des matrones ressemblaient à des revendeuses privées de marchandises. Sur ces mouvements troubles et amortis, une jeune femme immobile, très brune, à peine vêtue d'un voile de mousseline, une fleur rouge dans sa coiffure aux bandeaux luisants, la tête au beau profil sémite doucement inclinée, un sourire placide aux lèvres. Modeste, blanche et dorée, elle m'apparut comme l'ange lumineux des ténèbres dans cette rue où tout rampait silencieusement vers elle sans pouvoir néanmoins l'atteindre. J'avais ralenti le pas ; tante Jeanne m'entraîna plus loin avec une sorte de hâte passionnée mais sans aucune mauvaise humeur comme s'il s'agissait pour nous deux de fuir un danger imminent. De temps en temps elle me regardait avec tendresse : nous avions péché tous deux en nous bourrant de choux à la crème. L'embonpoint de sa gorge me frappa.

Non loin, dans le quartier, une église italienne nous accueillit au moment de la bénédiction.

*

La vision de la jeune femme assise dans la rue sombre me sembla par la suite extraordinairement apaisante, chaque fois qu'elle s'imposait à mon esprit. C'était pour moi comme l'idée du péché délivrée de la crainte et du remords. Je ne saurais dire si cette image venait me visiter ou si j'allais instinctivement vers elle lorsque j'éprouvais le besoin de réagir contre les principes conventionnels que mon entourage m'inculquait. Elle représentait une consolation secrète exempte de trouble ; elle me berçait sans m'enivrer, conduisait tout naturellement mon âme vers un crépuscule bleuté et m'entretenait dans une ataraxie délicieuse où les valeurs éclatantes, solaires, affirmées solennellement en plein ciel abandonnaient peu à peu leur puissance et se perdaient dans un domaine où la

lumière n'existait plus qu'à l'état de souvenir et où le silence se transformait en une musique merveilleusement lointaine. Le décor qui environnait la jeune femme subissait d'imprévues métamorphoses. La rue sordide s'effaçait pour laisser place à un paysage oriental. Un palmier touché par les derniers rayons du jour inclinait sa tête lourde au seuil d'une perspective dont l'aridité contenait la promesse de fraîches sources et des étangs immobiles où se reflétaient les premières étoiles. Et la jeune femme restait assise, un peu éloignée, souriante et sûre de son pouvoir, ointe, lissée par les mains de vieilles guenons décharnées, toute prête à l'accouplement avec un loqueteux ou un prince des Mille et une Nuits. Je l'aperçus pendant la retraite qui précéda ma première communion tandis que monsieur le curé évoquait la rencontre de Jésus et de la Samaritaine. Elle m'apparut surtout durant l'époque où à pas mesurés je m'acheminais vers le mariage. On m'avait choisi ou plutôt on inclina mon choix vers une femme sans ombre, celle qui dort dans la chambre voisine et dont le sommeil même est ordonné.

*

Nos parents étaient voisins de campagne et se fréquentaient depuis longtemps. Chaque dimanche, vers 9 heures, la petite Fernande venait sonner au portail pour se rendre avec ma mère à la messe. Je la vois encore traversant le jardin à petits pas, les bas bien tirés, la robe trop courte laissant apparaître la broderie du jupon. Elle souriait, pomponnée, frisottée, avec ses grands yeux café au lait dans un visage pâle et rebondi qui m'évoquait, sous la capote, une grosse dragée carrée. Ma mère l'accueillait gentiment et disait de sa voix claire : « Voilà Fernande... Un instant ma petite, je suis prête ». Fernande, que mon père toujours en train de bricoler invitait à s'asseoir, préférait rester debout, craignant de froisser sa toilette, et promenait sur ce qui l'entourait son sourire placide. Son regard brun se posait tour à tour sur la corbeille fleurie que l'on apercevait à travers les vitres de la véranda, sur les meubles tout proches, sur notre petite chienne qui arrivait en frétillant pour lui manifester sa sympathie d'une façon intempestive : « Assez, Coquette, assez... » Fernande possédait un cœur tendre ; je le savais par son frère Gilbert, mon camarade de classe. Grâce à la complicité de ce dernier, elle faisait parvenir régulièrement des billets doux à un garçon laitier des environs, réputé pour sa belle prestance parmi les enfants de Marie de la paroisse. Mais ces incartades platoniques n'entachaient en rien son ingénuité.

Bien qu'elle eût douze ans, je considérais Fernande comme une enfant très innocente par rapport à la plupart des fillettes de son âge. Son air bébé ne me déplaisait pas d'ailleurs. Lorsqu'elle venait nous rendre visite, me croyant de loin son aîné parce que j'étais de deux ans plus âgé qu'elle, j'observais avec la malice d'un connaisseur anticipé une menue tache ovale qu'elle portait à la base du cou. J'y reconnaissais là — Dieu sait pourquoi ! — le signe de la femme irréprochable qu'elle deviendrait. Je la traitais comme une jeune sœur, satisfait quant à moi qu'elle rêvât d'un garçon laitier plutôt que d'une image à ma ressemblance. Elle, de son côté, me manifestait une confiance empreinte d'une certaine gravité, exempte cependant du moindre trouble sentimental. Elle me regardait en face comme elle regardait les choses familières, seulement comme j'étais beaucoup plus grand qu'elle, Fernande, quand elle me parlait, était obligée de lever les yeux vers moi. Et lorsqu'une femme en herbe lève les yeux, cela ne vaut pas mieux qu'une jouvencelle qui les baisse.

*

QUAND j'eus terminé mes études à l'Ecole de Commerce, mon père me fit entrer dans l'Entreprise d'Acconage où il était sous-directeur. Ce fut pour moi un événement mémorable. A cette occasion, on m'acheta un chapeau melon en remplacement du feutre « frivole » que je coiffais jusque-là. Aussi, n'avais-je plus l'air d'un gosse, mais d'un jeune homme résolu à faire son chemin... Le « bureau de papa » occupait l'entresol d'un immeuble situé à l'angle de la rue Beauvau et de la rue Suffren. En se penchant à une des deux fenêtres, on apercevait la colonnade de l'Opéra Municipal. Cette proximité avec le théâtre me ravissait en m'entretenant dans l'illusion que les affaires se traitaient ici, dans une atmosphère musicale, et que des réminiscences de bel canto se mêlaient heureusement au négoce. Je trouvais très sympathique cette pièce basse où régnait une forte odeur de tabagie. On était là entre hommes, à l'écart de tout barguignage féminin. Les sept secrétaires se partageaient le travail rondement et tandis que le bruit d'une machine à écrire dessinait des éventails au plafond, la porte de communication avec le cabinet du directeur, une porte blanche à double battant semblait exercer dans ce lieu consacré au labeur une continuelle surveillance. Chacun pourtant accomplissait sa besogne avec un soin minutieux et dans une apparente liberté. Ces hommes déjà mûrs, aimaient les registres sur lesquels ils se

penchaient. Ils calligraphiaient des rubriques, alignaient des chiffres avec une délectation touchante. On eût dit qu'ils trouvaient là une échappatoire aux soucis de leur ménage et qu'ils dépensaient voluptueusement dans leur fonction une tendresse restée jusque-là inemployée. Oh ! cette façon de disposer les fournitures de bureau sur la table et d'obéir à des rites qu'ils avaient créés eux-mêmes : à gauche les crayons de couleur, à droite le crayon noir, devant le sous-main, le carrelet aux angles métalliques qu'on essuyait lentement à un chiffon après avoir tracé d'impeccables colonnes. Et les grattoirs, ces bistouris du rond-de-cuir ! Et ces encriers aux volutes de cristal contenant juste la quantité d'encre à la mesure de la plume ! Combien je les comprends ces sédentaires rogues avec le public et animés envers leur ouvrage d'une maternelle sollicitude. Ils se sont liés pour la durée de leur existence à une sorte d'univers qui les console de leurs déboires quotidiens. Ne les éveillez point, ils rêvent ; ils font abstraction d'eux-mêmes au profit de certains signes que le commun des mortels n'aperçoit point. A travers des verres grossissants, les titres, les chiffres prennent vie ; des majuscules simulent des clochers dominant l'alignement des maisons, des nombres s'ordonnent en tonnages imposants, d'autres, tranchés par des virgules, forment des sommes capricieuses tantôt retentissantes, tantôt au contraire silencieuses comme des prairies sous la neige. Des sommes égales pèsent de tout leur poids au bas des pages fascinantes ; des cinq se dressent pareil à des cobras, des six rondouillards se traînent sur leur derrière, des sept prennent des airs de défi, des huit souffrent de leur double grossesse, et tout ce monde saute, chante, gémit, se montre docile ou rebelle. Il y a des fuyards qu'on rejoint après des poursuites méthodiques, des hypocrites, des fourbes, tout cela au milieu d'un silence éperdu et sous l'abat-jour d'une lampe dont la fixité semble éternelle.

*

C'EST un matin, au moment du petit déjeuner, que nous apprîmes la mort de M. Badagon (*) La veille encore il dansait avec entrain, faisait des ronds de jambes, se dépensait en propos aimables et galants ; sur le seuil de sa porte, il nous souhaita joyeusement bonsoir. Le crépuscule noyait doucement les jardins. L'air était plein de quiétude printannière. Tout annonçait des lendemains heureux. Puis, brusquement, dans la nuit... clac !

---

* Le père de Fernande (N. de la R.)

Fernande se présenta devant nous comme une accusée. Elle était affreusement pâle. « Un malheur, un grand malheur », balbutia-t-elle. Elle ne put en dire davantage, s'affala sur une chaise et se mit à sangloter. Mes parents s'empressèrent autour d'elle. Je vois encore ma mère lui caresser les cheveux, tandis que Fernande, au milieu de ses sanglots qui ressemblaient à s'y méprendre à un accès de folle hilarité, parvint à articuler ce mots : « Papa est mort..., il est mort... » Et les sanglots reprenaient de plus belle. L'étonnement, la stupéfaction, traçaient dans l'air des figures lumineuses. Je compris que mon père faisait de vains efforts pour exprimer quelques paroles de circonstance. Tout ce qu'il parvint à dire fut, à mi-voix : « Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! lui que... lui qui, hier encore... » Fernande, livrée à elle-même, hochait régulièrement la tête. Ses joues ruisselaient de larmes. Elle pleurait sans retenue, sans pudeur, laide, si laide qu'elle en devenait émouvante. Moi, je me tenais à l'écart comme un lâche, blême, le regard fiché à terre et ne perdant pas un détail de cette scène.

J'aurais pu demeurer ainsi longtemps si ma mère n'avait pris brusquement une détermination : « Nous nous rendons chez Mme Radagon, me souffla-t-elle à l'oreille. Nous te laissons un instant avec Fernande. Tu nous rejoindras lorsqu'elle se sera reposée ». Et mes parents se retirèrent discrètement, comme s'ils ne voulaient pas réveiller une douleur un peu assoupie. A leur départ succéda un silence interrogateur. Je remarquai les licornes sculptées sur chacun des panneaux du buffet, luisantes au soleil matinal. Elles me parurent d'une indifférence cruelle dans leur posture cabrée. Une rose aux écoutes se penchait, lourde, au-dessus d'une flûte de cristal. Fernande, assise devant moi avait cessé de dodeliner de la tête. Elle ne pleurait plus, confinée dans sa prostration, attendant au fond d'elle-même une parole qui l'autorisât à sortir de la torpeur à laquelle elle s'abandonnait peu à peu. Il fallait rompre cette immobilité, sinon Fernande était bien capable de s'endormir là, sous mes yeux. Le ridicule de cette situation possible me fit frémir. J'imaginai mes parents, accompagnés peut-être d'autres personnes, retrouvant mon attitude d'ange de mausolée auprès de cette pauvre Fernande plongée dans un sommeil sans grâce qui pouvait à tout moment cesser d'être silencieux.

Je me secouai. « Fernande, m'écriai-je d'une voix forte, Fernande ! » Lentement, ses paupières rouges se rouvrirent. On eût dit qu'elle s'éveillait en chemin de fer. « Fernande, repris-je très doucement, assez satisfait de mon « forte piano », et, la tête entièrement

vide, je me mis à réciter un couplet dont la banalité m'effraya. Je ne reculai point devant les pires lieux communs que je débitai en recherchant des inflexions veloutées, peloteuses : « Dans les moments cruels se reconnaissent les vrais amis... S'ils sont impuissants à consoler ceux que la douleur atteint, néanmoins leur est-il permis d'apporter quelque adoucissement à leur peine en les assistant, en s'inclinant devant la mémoire du disparu, du cher disparu qui... » Fernande ne me laissa point le temps d'achever ma phrase. Elle se leva, le regard fixe, s'avança vers moi d'un pas de somnanbule, en murmurant : « Vous êtes bon, Robert, vous êtes bon, je sais ! » et elle s'abattit sur ma poitrine. Je la tenais dans mes bras, sanglotante, éperdue, je sentais les mouvements spasmodiques de sa gorge. Nos lèvres se rencontrèrent, s'unirent longuement, dans un goût de larmes. Je pleurais, moi aussi. Je pleurais comme un imbécile !

*

PRESTIGE de l'amour ou de son simulacre ! Il me sembla que nous arrivions en traîneau, Fernande et moi, dans la maison mortuaire où régnait une sourde agitation. Notre entrée ne passa point inaperçue des commères qui s'affairaient comme des cloportes. L'une d'elles s'occupait, avec une gravité comique, des soins du ménage. Non sans un plaisir profondément dissimulé, elle tripotait la vaisselle qui ne lui appartenait point. Des canaris voletant à contre-jour entre les barreaux de leur cage ne s'arrêtaient pas de chanter. Quelle main, extraordinairement légère, me conduisit à la chambre du premier étage dont la porte était grande ouverte ? Entraîné par Fernande, j'en franchis le seuil, après une seconde d'hésitation, comme si j'avais eu subitement la prescience de mon destin. L'ensemble des personnages formait ce que l'on appelle en style de théâtre forain un tableau vivant réussi. Chaque membre de la famille occupait sa place respective dans cette chambre exiguë tapissée de papier à fleurettes trop claires. C'est sous leur regard tragiquement inquisiteur que j'allai embrasser la veuve, l'infortunée Mme Radagon. Titubante, elle se leva du fauteuil qui soutenait son vaste séant, m'étreignit copieusement, m'humecta les joues de ses pleurs, puis, en secouant la tête, fit un geste brisé dans la direction du lit. Lui ! En costume de cérémonie, les paupières doucement closes, un crucifix entre les mains jointes, il gisait à la lueur d'un cierge dont la flamme inégale s'effilait par instant presque jusqu'aux secrets qu'elle désirait atteindre. Lui ! Je le contemplai en choisis-

sant une expression concentrée. Puis je saisis, du bout des doigts, le rameau d'olivier qui baignait dans un verre, pour tracer lentement dans l'air une mesure à quatre temps. J'avais repris ma pose méditative en me demandant à quel moment il serait décent de l'abandonner, lorsque Fernande qui s'était rapprochée de moi chuchota en accompagnant ses paroles d'un coup d'œil significatif : « On dirait qu'il est heureux... » J'approuvai par veulerie, désireux de déguerpir au plus tôt. Après les gages que je venais de donner, il me semblait que j'avais bien le droit de regagner une liberté provisoire. Je m'éloignai sur la pointe des pieds, sans dire au revoir à personne, comme s'il eut été indiscret de prolonger ma visite.

Dans le jardin, je retrouvai mes parents qui m'attendaient en s'entretenant avec une voisine, la placide Mme Bergadet : « Je plains surtout Fernande, opinait-elle, la pauvre petite ! Elle adorait son père. Elle a tant besoin d'être consolée ! » J'aurais voulu faire un scandale, blasphémer, casser des vitres, narguer devant tous ces représentations grotesques de l'amour et de la mort. J'aurais voulu... Mais, au fond, je n'osais pas même m'avouer ma révolte. Empli d'une froide détresse, je conservais les attitudes compassées qu'il convenait d'observer en de telles circonstances. Tout au plus daigné-je sourire lorsqu'au passage j'aperçus les tentures funèbres posées de guingois au-dessus du petit portail. A l'exception de cette tâche sombre, autour de laquelle voletaient des oiseaux, le boulevard conservait sa quiétude habituelle. Les pins, hauts et graves autour d'une villa flanquée à l'un de ses angles d'une tourelle aiguë veillaient sur cet ensemble gentiment puéril où le printemps doucement s'installait. Au bon milieu du boulevard, la vieille Géroide, petite, racornie, et aussi brune que la terre, armée d'une branche dérisoire, tirait de sa main restée libre la bride de son âne, en maugréant. Un ciel vaste, léger, libre, un ciel éveilleur de lointains, contemplait le passage de fins nuages voyageurs. Tout chantait le bonheur de vivre, et je me sentais prisonnier.

*

Ce matin, en arrivant dans mon cabinet de travail — car j'ai un cabinet de travail, depuis que les bureaux ont été transférés à la rue de la République — j'entendis, mêlés au bruit du charroi, des coups de sifflets persistants. Je me penchai à la fenêtre et j'aperçus, postée au bord du trottoir, la vieille

au cabas. Préposée, on ignore par quelle obscure puissance, à la surveillance de piétons, elle siffle une fois en manière de désapprobation lorsqu'un couple passe devant elle, et deux fois à la vue d'une femme enceinte. De plus, elle tient captive, dans son panier, l'image de l'immonde cafard dont souffre le monde actuel. L'image seulement... Que ne possède-t-elle le cafard lui-même ! En réalité, c'est le cafard qui la possède, elle comme tant d'autres. Tout en refermant la fenêtre, je songeai qu'il m'était interdit de contempler plus longtemps le spectacle de la vieille dans l'exercice des fonctions que sa démence lui imposait. J'avais aussi une mission à remplir. Etait-elle moins absurde ? Je m'assis à ma table de travail. Placé devant moi, à portée de la main, l'appareil téléphonique brillant et stérile ne donnait encore aucun signe de vie.

A travers les vitres de la bibliothèque, le soleil jouait sur les reliures des classeurs. Comme ce serait bon de se laisser porter ainsi à la dérive jusqu'à la fin de la matinée. Instinctivement, j'observais une immobilité complète et je retenais mon souffle pour ne point rompre le charme. Mais deux coups discrets furent frappés à la porte et je vis entrer, pareil à un maître d'hôtel, le grand Lubrini portant, ouvert sur ses deux mains, le registre des *rendements*. La journée commençait. Lubrini s'inclina et déposa respectueusement le livre à ma droite — on eût dit qu'il me présentait un plat — puis, impassible en apparence, attendit, le regard lointain, le visage pâle, le cœur battant. J'étais le maître du jeu. Mon rôle consistait à considérer de haut les chiffres soumis à mon examen, à tourner des pages avec une feinte nonchalance, à fixer brusquement mon attention sur tel ou tel tonnage de navire, à établir des comparaisons avec les tonnages précédents, puis à poser une question embarrassante à mon subalterne qui se troublait, bafouillait, tandis que je jouissais de sa confusion par un silence méprisant que je rompais soudain pour passer à autre chose. Pour la première fois, ce matin, j'abandonnai ma tactique habituelle. Je repoussai le livre de « rendements » après l'avoir négligemment feuilleté et je me renversai sur mon fauteuil pour couler à l'adresse de Lubrini un regard plein de bienveillance. Le pauvre garçon en resta décontenancé. Il essayait vainement de sourire, en proie à un trouble qu'il n'avait jamais dû éprouver jusque-là. Sa tête au crâne dénudé me fit penser à un œuf de Pâques. Tout lui paraissait nouveau et je compris qu'il voyait les objets de mon bureau pour la première fois. Il les considérait en homme affranchi, conservant néanmoins la crainte que sa liberté ne lui fut reprise. Je le laissai un instant dans l'incertitude et prolongeai

à son intention un silence où se conjuguaient étrangement pour lui l'espoir et l'anxiété. Pour rien au monde Lubrini n'aurait parlé le premier ; mais au fond de son cœur il improvisait des réponses. Elles étaient empreintes d'affabilité, de courtoisie, de gentillesse puérile. Les sentiments haineux que ce pauvre diable me portait à son ordinaire, se métamorphosaient pour son propre ravissement en élans de reconnaissance. Et je n'avais encore rien dit... « Mon cher ami, commençai-je d'une voix lente et grave, voici bientôt cinq ans que nous nous voyons chaque jour ; ne trouvez-vous pas absolument ridicule que les affaires soient l'unique objet de nos entretiens ? » Il hocha la tête en signe d'assentiment, incapable d'articuler une réplique. Sa bouche s'ouvrit à plusieurs reprises pour laisser échapper une sorte de glouglou dont la signification me parut suffisamment éloquente. « Je ne sais rien de vous, repris-je, de plus en plus certain de mon empire, et de votre côté vous ignorez tout de mon existence. Cela est absurde, n'est-ce point votre avis ? » Le glouglou devint cette fois plus sonore. « Comment ? » fis-je d'un ton un peu irrité. Lubrini rassembla tout son courage pour répondre dans un souffle : « Certainement, Monsieur ». « Eh bien ! puisque nous voilà d'accord, nous allons, si vous le voulez bien, sans que l'indiscrétion y entre pour la moindre part, oublier nos préoccupations habituelles, c'est-à-dire ceci, et je désignai du doigt le livre de rendements, pour deviser en toute cordialité. Au lieu de comparer des tonnages et de déterminer ensemble des prix de revient, nous allons parler de ce qui a trait à notre vie véritable, de notre famille, de nos affections, de nos soucis, de nos habitudes. D'abord je vous prie de me considérer comme un égal, mieux encore : comme un ami ! » Lubrini devint écarlate et ses yeux s'humectèrent de larmes. Feignant d'être enrhumé, il se moucha bruyamment d'une façon insistante, accompagnée d'un hochement de tête qui avait l'air de dire : « Oh ! ce rhume, ce rhume, tout de même, il ne me laissera pas tranquille. Pourquoi faut-il qu'il intervienne si fâcheusement dans *notre* conversation ? » J'attendis que cette manifestation intempestive fut passée pour reprendre doucement : « Lubrini, mon ami, n'attendez point que je vous demande des nouvelles de votre famille à la manière d'un supérieur qui accomplirait une simple formalité. Certes, je serai content d'apprendre que votre femme et vos enfants jouissent d'une excellente santé, mais leur caractère, leur façon de se comporter à votre égard, leur condition d'existence, leur particularité, m'intéressent bien davantage. Etes-vous heureux, mon ami ? » Je compris qu'il ne s'était jamais posé la question. Il fronça les sourcils, regarda fixement une fleur du tapis, puis, re-

levant la tête, après avoir hésité un instant, il répondit avec une feinte conviction : « Je suis heureux, Monsieur ». Comme s'il tentait de me donner une justification, il ajouta en trébuchant à chaque mot : « Ma femme a de grandes qualités, vraiment ; elle est économe, elle a de l'ordre. C'est une bonne femme d'intérieur ; nos deux enfants aussi me donnent des satisfactions. L'aîné, Toussaint, est très travailleur, il vient de passer le certificat d'études ; son professeur est content de lui ; je crois qu'on en fera quelque chose.

— Et le plus petit ?

— Oh ! le petit, lui est moins porté pour l'étude. Très intelligent aussi, peut-être plus que l'aîné ! Mais pour le moment il ne pense qu'aux espiégleries. C'est de son âge. » Et Lubrini eut un sourire enjoué, certain de m'avoir dévoilé le fond de son cœur en témoignage de confiance... Le pauvre diable me fit pitié : « Vous habitez, je crois, à la rue de la Joliette ? »

— Oui, Monsieur, à l'angle de la rue de Forbin.

— C'est une rue assez triste, ne trouvez-vous pas ?... Ces grandes maisons-casernes... la proximité des docks et des usines...

— On s'y habitue, Monsieur ; moi, ça me paraît plutôt gai. Il y a beaucoup d'animation. On y rencontre toujours du monde même la nuit à des heures tardives. Puis, les voisins sont très gentils, très obligeants : ainsi, lorsque ma femme fut malade...

— Voyons, Lubrini, une question peut-être indiscrète...

— Monsieur ?

— Est-elle jolie, votre femme ?

Le visage de Lubrini changea d'expression. Je le sentis soudain désemparé, appauvri. Nous sortions là des règles conventionnelles. Néanmoins, il essaya de faire bonne contenance pour me répondre : « Elle n'est pas mal, Monsieur. Elle était mieux autrefois. Mais elle a bien changé depuis la naissance de Lucien, mon plus jeune.

— Quelle est la couleur de ses yeux ?

— La couleur de ses yeux ? » Lubrini parut aussi embarrassé que lorsque je l'interrogeais sur les rendements. « La couleur de ses yeux ?... Plutôt bleus... Monsieur, plutôt... ».

La sonnerie du téléphone mit fin à cette conversation indigeste.

*

Je venais de quitter le bureau. La nuit était complètement descendue et tout le long de la rue de la République, les magasins brillaient de lumières alléchantes. Involontairement je m'arrêtai devant la vitrine de Rochel, le chocolatier. Rochel est probablement un homme qui a raté sa vocation. Il possède au plus haut degré le sens de la mise en scène. Non content de fabriquer des poissons d'avril et des œufs de Pâques de toutes dimensions, il se plait à orner sa vitrine d'une grande variété de personnages en chocolat dans d'étonnants paysages d'hiver où la neige est remplacée par du coton ramé. Dans les périodes des fêtes, il ne manque pas de placer parmi les figurines habituelles quelque automate perfectionné dont les mouvements saccadés attirent la curiosité des passants. Ce soir-là, un clown au visage enfariné, après avoir donné une série de légers coups de canne contre la glace, portait à ses lèvres une tasse de cacao, puis hochait trois fois la tête pour marquer son entière satisfaction. J'étais en train de contempler ce spectacle indéfiniment recommencé lorsque j'entendis auprès de moi une sorte de gloussement bizarre. Je me retournai et je reconnus Crispin (*) qui, les mains dans les poches, me considérait souriant et narquois. Il me salua avec empressement, heureux de constater que des êtres apparemment fort dissemblables pussent avoir les mêmes goûts.

« C'est Jules, me dit-il en désignant la poupée mécanique. Il a tellement bu du chocolat qu'aujourd'hui sa main tremble. Je doute qu'à ce train-là il soit encore en vie l'an prochain ». Je me piquai au jeu. « Vous avez des relations dans le monde des automates, Crispin ? — D'assez grandes relations, répliqua le bonhomme sans se troubler. Il faut les plaindre, Monsieur, car en général on abuse de leur patience. Alors ils finissent par se détraquer et on les abandonne sans pitié. Tenez, j'ai rencontré autrefois un jeune officier de hussards, le comte de St-Oberlin. Il conduisait brillamment l'orgue des chevaux de bois, manège tenu par une soularde notoire, la mère Ramamajou. Il fallait le voir, St-Oberlin, avec son petit air crâne, dans sa vareuse bien ajustée, et une drôle de baguette magique au bout des doigts, une baguette qui portait à son extrémité un minuscule bouquet de roses. C'est une idée, ça, une baguette fleurie qui marquait la mesure tandis que les chevaux de bois tournaient. Un deux, un deux.

(*) Groom à son service (N. de la R.).

C'était pour le *père La Victoire*. Un deux, un deux, venaient ensuite la Tsarine, la Mousmée, les œuvres complètes de Louis Ganne quoi, un deux, un deux toujours... Jusqu'au moment où les pick-up sont arrivés — la grande invasion des barbares... Alors la mère Ramamajou a vendu l'orgue à la friperie et de St-Oberlin savez-vous ce qu'elle en a fait ? Elle l'a juché à l'extrême pointe de son manège, à la place de la pomme de pin. Et depuis le pauvre officier tourne sur lui-même comme un derviche exposé aux intempéries qui l'ont entièrement décoloré. Pauvre comte de Saint-Oberlin, je ne sais pas s'il vit encore !... »

GABRIEL BERTIN.

CHRONIQUES

L'HOMME ET LA RUE

FEROCITE DU SOUVENIR

Je me demande parfois quelle rancunière amertume pousse les vivants à tuer leurs morts.

Autrefois — en des temps où les dieux revêtaient volontiers une apparence mortelle — le héros tombé pour une cause juste avait sa place dans l'amour de chacun. Il ne semblait perdre la vie que pour enfler celle des autres. De simples rites l'associaient aux mystères consolateurs, lui conférant moins le poids de l'absence que le privilège d'être invisible enfin. Si tendrement confondu avec les habitudes, oublié si familièrement, le disparu ne quittait point la pièce : il y demeurait au contraire ce visiteur à la retraite silencieuse, et dont on interroge, de confiance, le fauteuil vide.

Depuis quelques mois, au hasard de mes rues, les plaques refleurissent. Les unes, modestes, fleurs pauvres d'une collecte de bon cœur, où des mots, un nom propre, une date, dessinent le visage déjà brouillé d'un copain, comme la montre, le portefeuille et le stylo sur la petite table d'hôpital... Ce sont les autres qui me gênent, les opulentes, les durables.

Voilà des hommes sans galons, parfois sans armes, sans héroïsme ni lâcheté, des hommes qui, sans l'avoir particulièrement appris, un matin, ont su mourir. De leur demeure à la chambre de mort, ils n'avaient guère eu le temps de préparer ces phrases mémorables que les grands cabotins de l'histoire devaient se répéter chaque jour avant l'heure terrible d'en masquer leur désespoir de lâcher la corde... L'un, graveur sur caoutchouc, assurait un peu de quiétude à des amis juifs dont on avait inquiété le père, paralysé par ailleurs, âgé de soixante-dix ans, mais que le crétin du dessous — adjudant hépatique et végétarien — avait signalé comme un dangereux agitateur... Un autre, un radiographe, avait logé un émetteur dans le rassurant fouillis de ses

appareils ; mais sa femme, un jour, s'était mise au vert et trois lignes à la machine, sans signature, l'avaient plus sûrement vendu que toutes les gonios du Reich. Un autre encore entrait dans les couloirs avec des airs de désœuvré bonasse et glissait dans les boîtes les tracts qu'il avait ramenés. la veille au soir, de la banlieue, dans un filet à provisions.

Ceux-là savaient ce qu'ils faisaient, et le faisaient. Sans orgueil. Parce qu'ils étaient d'un pays d'artisans, et, qu'au fond d'eux-mêmes, avant d'être de sales bougres, les intrus gâchaient le travail.

Il y en eut un aussi, qui, lui, n'avait absolument rien fait. C'était un expert-comptable, discret, pacifique jusqu'à l'égoïsme, et qui vivait avec sa sœur. Celui-là ne sut jamais ce qu'on lui reprochait, mais en passant le seuil de la boucherie clandestine, la vue d'un adolescent qu'on traînait par un pied le blessa comme une addition fausse.

Il fit un héros dégoûté, maussade, mais digne des autres.

On aurait pu ne pas croire à la mort de ces hommes, la négliger, la rejeter comme une absurde résultante. Pendant des semaines, des mois, des années peut-être, le quartier aurait été meilleur. On aurait soulagé des peines, serré plus fortement les mains amies, bafoué la violence de ces départs d'un bénéfice en profondeur. Si chaque fois qu'un homme perd son visage, un autre pénétrait un peu plus avant dans celui de ses camarades, les coups de feu perdraient leur assurance... Mais un mort doit payer d'une incommensurable agonie tout ce qu'il avait reçu des vivants. Le pauvre type s'avance vers les cœurs, rêve déjà d'être libre parmi les objets et les masques dont sa douleur était la liberté même... Mais la maison nouvelle qu'on lui impose est encore une maison de pierre. Commémorer, perpétuer une mort, c'est presque toujours commémorer et perpétuer le côté faillible, transitoire et matériel de cette mort. Etrange habitude, en vérité, que celle d'attacher la gloire du fils de l'homme aux équerres de son supplice. C'est, je crois, qu'un disparu délivré de sa mort par un magnifique silence accablerait la vie. Nous sommes si peu sûrs de notre amour que la pureté nous déconcerte quand elle ne nous épouvante pas.

Une plaque sur un mur, un buste dans sa niche — mot fidèle comme les chiens —, un bon piano à queue de marbre noir où le pathétique fera ses gammes chaque Toussaint, un nom de rue, voilà qui rassure à la fois ce grand besoin de gratitude et cette inavouable sécurité que le culte enferme si mal sous les tremblements de la voix.

Il me souvient d'une très vieille femme qui me disait toujours porter ses morts en elle. Jamais elle n'en parlait, mais sa parole était encore la leur ; le soir, ils s'endormaient de son sommeil ; ils agissaient le jour dans les gestes qu'elle avait appris d'eux.

Le monde, lui, n'a pas encore assez de force et de raison, d'altruisme et d'abandon, pour s'avouer bâti d'invisible autant que de visible. La pure gloire est un abolissement de l'individu dans l'espace réel qu'il occupait. La puissance

de ce mythe mallarméen est de réfuter l'ombre. Plus j'y pense, plus je le pense : toutes les avenues Pasteur du monde le couronnent moins qu'un microbe.

Assez de monuments. Rien ne peut déliter l'exemple anonyme... Une belle rue neuve, un beau jardin, de bons voisins ressemblent mieux au martyr que du plâtre.

Evidemment, le clairon flatte les oreilles et contraint à se lever tôt... C'est donc que nous dormons. Petite vérité. Le souvenir, qui devrait être la vie elle-même, n'est encore que discipline, pense-bête et nœud de mouchoir. La chair d'une ville, l'indicateur des rues et la mémoire de ses fils se la partagent ironiquement.

Je ne saurais chanter ceux qui ont su faire ce que je n'ai pas fait. Toutefois, si l'on en chargeait moins les murs et plus nos actes, ce serait mieux à leur image.

Si l'on parlait moins des morts, il y aurait moins de cadavres. Et si de leur silence on faisait quelque chose pour les petits, devant cette amitié, cet appétit de vivre, ce partage de quelques biens, la mort se lasserait peut-être la première...

C'est une idée.

TOURSKY.

FEUILLET DES SAISONS

LES TORTUES

Les penseurs de l'Extrême-Orient regardent l'eau plus que nous. Je dirai même que c'est leur niveau d'œil. Dans les rivières ils voient passer au printemps les pétales des fleurs et en automne les feuilles mortes, comme des laques abandonnées, images au fil du courant des vanités du monde. Nous, nous regardons en l'air. C'est le niveau de nos méditations. Pour voir dans leur profusion les couleurs des fleurs et celles, plus décevantes malgré les poètes lyriques, des oiseaux dont ceux d'Extrême-Orient remarquent les ombres rapides sur les eaux.

Il y a quelques semaines, je cherchais donc, à mon niveau d'Européen, le printemps. Je dois dire que mon niveau était un peu surélevé encore par le sixième étage où je me trouvais. De telle sorte que ma recherche devait être ornithologique forcément — ou quelque chose d'approchant. Et de fait j'ai trouvé les mouches. Non pas les scintillantes, les exotiques tsé-tsé, ni les ganiques qu'Apollinaire dit être les divinités de la neige. Mais les ordinaires, les molles, les mouches communes. Elles apparaissent, timides et lourdes. Dans leur vol gauche, humblement prophétique, elles n'annoncent que leur printemps. Ce sont les hirondelles qui annoncent celui des autres. Sagesse des mouches. Les mouches ordinaires annoncent *leur* temps.

Il faut que nous soyons sages comme des mouches, à une époque où la vitesse des images nous éblouit et celle des événements nous confond et nous rabaisse. Ne chevauchons pas les formes des mondes nouveaux même s'ils sont proches. Pour être homme il faut être d'un temps, de son temps. Il faut être *aussi* de son temps (car il est entendu pour le reste qu'il faut avoir de l'intelligence, de la culture, du sens social, du goût, etc... je renonce à ce bouquet).

Il y a évidemment des nuances. On peut s'arrêter à l'époque de son enfance, s'y bloquer, s'y engourdir émerveillé dans des souvenirs de brioche trempée et de népotiques parties de croquet du jeudi. Ou bien on peut être de l'époque que l'on trouve à son âge de maturité où la vie est large et luisante comme une rivière en plaine. Et c'est l'âge lent où l'on s'attache à une forme, où l'on s'attarde à un parfum, où chaque chose prend tous ses orbes de résonnance, de gravité. Et puis, il y a ceux qui vont plus loin encore, qui continuent. Ils continuent d'aimer la vie jusqu'au bout, avec une grande et neuve joie. Ils deviennent les hommes d'une longue époque, et ils en sont tout phosphorescents.

Quant à nous, nous pouvons encore choisir. Nous avons déjà dans notre patrimoine le temps de notre enfance, être nés au même moment que les ballets russes, avoir vu apparaître le cinéma, le jazz, le surréalisme, avoir vu disparaî-

tre le samovar et les faux-cols. Voilà qui doit nous rassurer. Tout regret serait prématuré : le « Monsieur-de-son-temps » n'est pas en voie de disparaître.

Il était invisible, d'abord, une grande partie de son existence. Il vivait normal, non remarqué, noyé parmi les autres de son temps. Mais que viennent à s'égrener ses contemporains, que les médiocres augmentent en nombre, qu'il se trouve mêlé, disputé, bousculé, heurté par ceux nés après lui, et alors il prend un singulier rayonnement. L'éruption se produit. Tout ce que son temps lui a donné, et qui s'est peu à peu effacé de par le monde, les modes, les vêtements, les fleurs, les breuvages, les formes féminines, les goûts artistiques et littéraires, la conversation, les usages, les manies, il porte tout sur lui. Bagage évidemment inutile à présent, assez encombrant, pour lequel on ne trouve pas de porte-parapluie commode dans les intérieurs nouveau style. Paletot désuet, sorte d'exquise pelure froissée, attaquée, mordue de toutes parts par le temps présent et qu'il faut que le Monsieur travaille à renforcer, à endurcir s'il veut pour sa propre protection la conserver. Sécrétion hâtive, au péril de la vie. Bref carapace finalement qui donne au Monsieur-de-son-temps un certain air raidi de tortue dressée sur ses pattes de derrière. Sa tête, plus petite qu'avant, semble-t-il, est toute polie, lustrée par l'usage, les femmes et les livres, cette tête surannée et discrète, un peu déboitée, comme celle des tortues. Et ses membres gauches, en retard pour l'adaptation et les nouvelles manières, manquent délicatement de précision, mal faits qu'ils sont pour le milieu dans lequel ils bougent, comme les pattes des tortues dans l'air... Ainsi décent, mondain d'un autre monde, le Monsieur prend-il sa figure définitive pour ses enfants, pour ses élèves, pour ses disciples — la figure de son temps, un peu ridicule parfois, un peu naïve, mais si attachante, si irradiante... Approuvant, désapprouvant, saluant de droite et de gauche, il modèle pour les autres, inconscient, sa propre statue de souvenirs...

En souhaitant que ceux qui arrivent sachent trouver leur temps, apprêtons-nous, nous autres, dans notre nombre chaque jour diminué, à devenir cette douce troupe porteuse de carapaces. Et s'il faut un modèle précis à notre future apparence chélonienne, choisissons notre cher Giraudoux dont tremble encore le séjour parmi nous ; imitons sur nos plaques naissantes les écailles brillantes et colorées qu'il avait déjà formées à notre temps, à notre civilisation, pour le Museum de l'éternité.

PIERRE GUERRE.

LE TEMOIN POETIQUE

ELUARD
OU LES ARMES DE L'EVIDENCE

Connaissance par l'espoir
Rêve où rien n'est inventé.

P. E.

Quand il leur faudra dégager du fatras littéraire cette notion si complexe qu'est le goût d'une époque, les critiques à venir tiendront l'œuvre d'Eluard pour un de leurs plus sûrs repères. De patients travailleurs s'appliqueront à montrer comment les étapes de son lyrisme correspondirent à celles de notre sensibilité, comment, pour le meilleur et pour le pire, le poète le plus secret en apparence de ce début de siècle en fut aussi le plus fidèle témoin.

Le recul nécessaire nous fait défaut pour procéder à une telle confrontation où nous serions d'ailleurs à la fois juges et parti. Tout au plus pouvons-nous constater que certaines distinctions, très réelles il y a vingt ans, se sont dissipées. Sans doute n'avaient-elles de valeur que tactique. C'est ainsi qu'il n'y a plus contradiction à nos yeux entre l'expérience du poète, qu'elle soit exercice pur ou recherche de document, et la faculté de jeu esthétique dont le « poème-objet » est aujourd'hui l'illustration.

En dépit de ses propres outrances, celles de toute propagande si légitimes qu'en soient les fins, en dépit de simulations qui n'ôtent rien à la valeur première de ses méthodes, le rôle essentiel du surréalisme fut de proclamer les droits de la poésie, mais aussi le droit à la poésie, et de mettre par là même les poètes en présence de nouveaux devoirs.

Il ne s'est plus agi pour eux de se complaire à un jeu de miroirs, de s'efforcer, fusse sous le prétexte de s'en délivrer, à l'expression d'idées, de sentiments ou même de visions, mais bien de manifester un trésor commun, de proposer du monde réputé extérieur des éléments assez actifs, assez inspirants, pour en faire vraiment l'empire des hommes.

Si telle est la fin de toute démarche esthétique dans la période actuelle, il est évident que les intentions si pures soient-elles n'excusent plus rien et que la poésie n'a jamais d'autre justification que d'être efficace. « *Le poète est moins celui qui est inspiré que celui qui inspire* ». Le lyrisme d'Eluard répond à cette exigence qu'il formula. Il met en œuvre une rhétorique nouvelle qui, ne jouant plus sur des concepts, usant au contraire du seul langage de la sensibilité,

mettra à la portée de tous les prestiges et les instruments d'une connaissance immédiate. La grandeur de cette œuvre qui n'a d'autre thème que l'amour, un amour rayonnant au sens propre du terme, est sans doute d'avoir forgé les armes de l'Evidence :

Je dis ce que je vois
Ce que je sais
Ce qui est vrai.

A la lecture d'*Au rendez-vous allemand*, dont il est inutile de souligner la valeur de témoignage, le pathétisme sans emphase, on mesure surtout le caractère permanent de la position d'Eluard. Son lyrisme n'est pas seulement une réaction devant les événements ; il les juge plutôt, il projette sur eux une terrible lumière, celle de la conscience humaine. Et parce qu'il est clairvoyance, parce qu'il est la « haute voix » de « l'amour agile » qui se lève, il donne à la parole, en dehors même du message qu'elle porte, une valeur d'acte.

« *Délier, délivrer, faire étinceler ce qui subsiste et subsistera à jamais d'intact au plus profond du cœur comme les sources de l'amour* », tel était le sens qu'attribuait André Breton dès 1938 aux poèmes de *Cours Naturel*, où Eluard, après s'être consacré à découvrir :

De nouvelles raisons de vivre pour autrui
Et d'avoir en son cœur le sang d'un autre cœur

dénonçait les « bâtisseurs de ruines » et définissait ainsi un refus instinctif :

On s'habitue à tout
Sauf à ces oiseaux de plomb
Sauf à leur haine de ce qui brille
Sauf à leur céder la place.

Tout en adoptant une position politique, si c'en est une que d'embrasser le parti de la vie, il demeurait fidèle à d'autres exigences et souhaitait :

Que l'homme délivré de son passé absurde
Dresse devant son frère un visage semblable
Et donne à la raison des ailes vagabondes.

D'une part, défendre l'homme temporellement menacé, d'autre part, assurer l'épanouissement indéfini de toutes ses facultés, telle est la double tâche d'un Eluard. C'est dire que son œuvre la plus récente ne se réduit pas à la prise de conscience d'un devenir historique. Elle s'inspire moins de l'événement qu'elle ne le domine, qu'elle ne le transfigure à force d'espoir :

Je n'entends pas parler les monstres
Je les connais ils ont tout dit
Je ne vois que les beaux visages
Les bons visages sûrs d'eux-mêmes
Sûrs de ruiner bientôt leurs maîtres.

Emprunté à la finale de *Livre ouvert II* ce passage pourrait tout aussi bien s'inscrire au frontispice du *Rendez-vous Allemand*, ce poème de l'attente du jour :

L'herbe soulève la neige
Comme la pierre d'un tombeau
Moi je dors dans la tempête
Et je m'éveille les yeux clairs

Aussi bien ne sont-ce point là des textes inspirés *de* la guerre, mais des poèmes de l'Amour *en* guerre qui exaltent les valeurs les plus simples, les plus élémentaires, jusqu'à leur restituer un tel éclat que « l'aube dissout les monstres » ?

Nous allons imposer l'espoir
Nous allons imposer la vie
Aux esclaves qui désespèrent.

Dans les Réfractaires, il salue :

Des guerriers selon l'espoir
Selon le sens de la vie
Et la commune parole

et c'est en ces termes qu'il stigmatisera ceux qui souillèrent les valeurs morales :

Belles paroles d'alliance
Ils vous ont voilées de vermine
Leur bouche donne sur la mort.

Défense de la vie, défense de la parole se confondent pour le poète qui ne se réalise et n'agit que par la parole. Il se refusera à toute désertion dans le rêve, à toute notion avilissante de « coin du cœur » :

Nous n'avons jamais commencé
Nous nous sommes toujours aimés
Et parce que nous nous aimons
Nous voulons libérer les autres
De leur solitude glacée.

Rien de plus significatif à cet égard, que le poème consacré à Gabriel Péri :

Il y a des mots qui font vivre
Et ce sont des mots innocents

dont les préoccupations rejoignent celles du *Blason des fleurs et des fruits* ou de *Quelques-uns des mots qui m'étaient jusqu'ici mystérieusement interdits*. C'est que tout vrai poète croit d'abord à la vertu des mots et n'a pas d'autre fonction que de la dégager pour le bien de tous, car « *il n'y a rien d'essentiel à créer que la vie tout entière en un seul corps* ».

Les préoccupations morales d'Eluard sont devenues telles qu'il se refuse, sans doute pour donner plus de poids à des mots chargés de trop de sens et de douleur, à les or-

ganiser en incantations. Au bouleversant poème *Critique de la Poésie* dans lequel il se détourne du jeu des images en rappelant après chaque strophe le nom d'un de ses compagnons suppliciés s'oppose *A celle dont ils rêvent*, où évoquant prisonniers et déportés il imagine pour eux ces consolations dont il ne veut plus pour lui-même. Ainsi *Au rendez-vous allemand* demeure-t-il le témoignage d'une poésie qui « *tend à tout perdre pour ne plus jouer et se fondre dans son éternel reflet : la vérité très nue et très pauvre et très ardente et toujours belle.* »

En dehors même de sa valeur historique, un tel livre représente dans l'évolution du genre le moment où les derniers vestiges du romantisme personnel le cèdent à la construction d'œuvres objectives, d'œuvres proprement inspirantes, qui par la seule vertu du langage commun rendront à tous l'état d'innocence :

Nous aimons les hommes
Ils s'évaderont
Nous en prendrons soin
Au moment de gloire
D'un monde nouveau
D'un monde à l'endroit.

Si *Au rendez-vous allemand* est le type le plus achevé d'une réaction défensive de la poésie, il convient d'ores et déjà de préciser ce que pourront être les recherches à poursuivre dès que l'existence physique ou la dignité des hommes ne seront plus immédiatement menacées, vient de rappeler André Breton.

« *Tout effort de rajustement économique du monde, si primordial soit-il à nos yeux, sera frappé tôt ou tard d'insuffisance si l'on ne tient pas compte de cet appétit de curiosité, de faste et surtout de plus grande chance personnelle à courir dans l'existence.* » Pour les poètes sans nul doute, et très probablement pour tous, le libre jeu de l'imagination est une forme de cette chance personnelle. Eluard est-il de ceux qui arriveront à dépasser d'apparentes contradictions, à donner « à la raison des ailes vagabondes », à nous rendre les prestiges d'un jeu sans remords ? Il nous a tant donné déjà que nous pouvons tout attendre de lui.

LÉON-GABRIEL GROS.

MARGINALES

PEGUY (1)

par Romain Rolland

Au terme d'une vie tracée tout droit, comme un sillon dans la bonne terre, Romain Rolland a retrouvé le compagnon des jeunes années, Charles Péguy. C'est avec lui qu'il va faire son dernier bout de route sur la terre, mêlant leurs deux voix dans ses écrits. Et le destin, avec une soumission presque excessive à la mise en place d'une légende, arrêtera la main de l'auteur de *Jean-Christophe* comme il achevait de transcrire les vers du *Mystère de la Charité* :

Que toute humanité batte d'un même cœur...
Que toute humanité batte comme un seul cœur.

●

On ne sait par quel bout prendre ces épais volumes qui veulent être moins une biographie que le récit de l'aventure spirituelle de Péguy. Après la curée à laquelle se sont livrés les partisans de tout poil, cette étude dense et honnête, d'une objectivité scrupuleuse, est réconfortante. Voici enfin Péguy rendu à sa mesure, avec ses insuffisances et ses grandeurs, sa rigueur et ses boursouflures, le pathos, la maladresse de la pensée à côté d'une pureté, d'une intégrité dont il est peu d'exemples, et les limpides rayons de la sincérité, de la justice, de la foi dont son œuvre demeure toute baignée.

Malgré la communauté qui les a liés aux « Cahiers de la Quinzaine » (où parurent les premiers « Jean-Christophe » et la « Vie de Beethoven ») Romain Rolland reste sensible à la divergence de nature qui le sépare de Péguy, et ne tente pas de pénétrer son œuvre de l'intérieur. Pour donner l'idée la plus juste du développement de cette pensée il a recours à de nombreuses citations. Méthode honnête, mais qui fatigue le lecteur et fragmente l'intérêt. Péguy, où il faut s'enfoncer comme dans un torrent rocailleux, se prête mal à ce découpage qui laisse une impression d'essoufflement et ne donne pas le goût de se référer au contexte.

Il faut encore noter ceci : le ton volontairement neutre et serein adopté par Rolland ne convient peut-être pas à l'auteur de *Jeanne d'Arc*, dont on sait combien il fût impétueux et violent. Ici, Rolland est trahi par son honnêteté même. A le juger sans cette passion qui fut sa substance on risque de dénaturer le sens de l'œuvre de Péguy.

Parfois, heureusement, le flot du souvenir presse la main du chroniqueur et Péguy circule enfin entre les pages, avec

(1) Ed. Albin Michel. 2 vols.

son vêtement de chair. « Il venait à petits pas précipités et cadencés de ses forts souliers, le front baissé sous le vieux feutre cabossé, le regard tendu de bas en haut, comme un taureau... Il avait des yeux couleur noisette, ou châtaigne, comme disent les Tharaud, et, quand il enlevait pour l'essuyer son lorgnon qui laissait sa trace rouge sur la peau, la prunelle lasse. Son crâne rond était tondu ras à la tondeuse militaire. Il avait une loupe sur la joue, la bouche large avec de forts maxillaires, le souffle court et le parler égal, pressé et saccadé. un léger défaut de la langue. Le plus frappant était le sang à fleur de peau, ces brusques ondées au front, aux tempes, le battement visible des artères, et la buée des yeux sur le lorgnon ».

On eut aimé plus nombreuses les pages de cette encre, où la présence se fait effective. Mais de ce ton égal qu'il s'est imposé Romain Rolland rapporte minutieusement les étapes de la passion de Péguy, du dreyfusisme à la grâce, du socialisme à une sorte d'humanitarisme violent et vague, son amour sans mesure de la France et ce goût de la guerre qui devait faire de lui un héros d'image d'Epinal.

Romain Rolland n'élève un peu la voix que quand vient l'atteindre, au détour d'une citation, le contre-coup du choc d'autrefois. Voici s'avancer les trois Sœurs de la Théologie, la Foi, la Charité et leur cadette, l'Espérance :

La petite Espérance s'avance entre ses deux grandes sœurs
Et on ne prend seulement pas garde à elle.
Et en réalité c'est elle qui fait marcher les autres
Et qui les traîne.
Et qui fait marcher tout le monde...
C'est elle, cette petite, qui entraîne tout...

« Je me souviens, écrit Romain Rolland, de quel trait j'eus, par cette vision, le cœur traversé. Il l'est encore aujourd'hui. Et je sais que les cœurs de bien d'autres... ont gardé comme moi le trait enfoncé de cette image immortelle ».

●

Une à une, pendant que naissent ses livres dans la joie et la peine, se succèdent les stations du calvaire de celui dont Barrès disait qu'il avait « la cervelle madrée, obstinée, baroque » : lutte de tous les jours pour faire vivre les « Cahiers », course aux abonnés, angoisse de la mévente (1), rupture avec les amis d'hier dès qu'ils semblaient s'écarter de sa route. Et au bout de ce chemin, la guerre, acceptée comme une « purification », et la mort face à l'ennemi « le soir de la première journée de la bataille de la Marne ».

●

Les voies de Péguy et de Romain Rolland n'ont pas été longtemps parallèles. D'où vient que ces deux hommes soient, pour beaucoup d'entre-nous, classés dans la même

---

(1) « De sa *Sainte Geneviève* il n'avait pas vendu quatre exemplaires. Il dit piteusement : « *Enfin, de notre temps, nous achetons* la Justice *de Sully-Prudhomme. Mes vers ne sont tout de même pas plus ennuyeux que* la Justice ? ». T. II p. 45.

case ? Assez loin de nos cœurs, il faut bien le dire, comme de très anciens, de très respectables maîtres dont la leçon ne nous parvient plus qu'à demi.

Pour les garçons qui ont eu vingt ans au lendemain de l'autre guerre, Romain Rolland a joué le rôle que tenaient hier Gide et Roger Martin du Gard, que vont peut-être relayer demain Malraux ou Aragon. La place de Péguy est à la fois plus incertaine et plus sûre. On ne lit pas encore beaucoup cette œuvre touffue, où il faut avancer péniblement, en écartant les ronces, mais ceux qui sont une fois gagnés demeurent saisis d'admiration et deviennent ces « fidèles » que Péguy souhaitait.

Romain Rolland, Péguy semblent aujourd'hui loin de nous. Leurs problèmes, leurs crises de conscience ne sont plus tout à fait les nôtres. Ce qui nous attache encore à eux c'est peut-être leur qualité humaine, leur rigueur devenue si rare. L'un avec son entêtement méthodique et inspiré, l'autre tout rempli d'intransigeance et de foi, ont mené à leur terme des vies exemplaires dont la passion de la justice, de la vérité, de l'honnêteté (ces vertus élimées, mais qui continuent d'être les seuls repères) étaient les jalons.

« Nous avions, écrit Rolland au début de son *Péguy*, le même besoin de justice, de vérité, de pureté. Toute notre jeunesse s'est enfiévrée de les voir indignement souillées dans l'ordre des lettres comme dans celui de la politique ». Cette fièvre, hélas, continue de nous saisir, car malgré tant de sang versé, comme sur la main de Lady Macbeth la souillure sur la face de l'homme demeure indélébile. Et nous sommes tout prêts à suivre d'autres Péguy, d'autres Rolland pour recommencer la bataille, et tisser encore, avec la patience des termites, la tapisserie toujours défaite de la justice, de la vérité, de la pureté.

FÉLIX GATTEGNO.

GLANES ET GLOSES

LE POEME CHEZ LES HOMMES

Il y a dix ans, ils s'informaient à peine l'un de l'autre — il y a dix ans, et même vers 1939. Il est vrai que je me réfère à une époque ancienne : pas tellement pour ceux qui y avaient atteint l'âge d'homme et restent à vivre, chargés de tout ce que les temps révolus avaient accumulé sur eux. En 1939 encore, la poésie et ce qu'il faut appeler le public — je n'aime pas ce nom, gardons-le faute de mieux — s'ignoraient ou se redoutaient mutuellement en se méprisant un peu. Gabriel Audisio nous en avait avertis dès 1940, il y avait alors divorce entre eux et ni l'un ni l'autre des deux époux ne semblait en souffrir. Car tout se passait comme s'ils ne s'aimaient pas.

Or, tout est changé, à cause d'un fait social : l'intégration de la résistance poétique dans la résistance nationale. La question des rapports de la poésie et du public bénéficie d'une sorte d'urgence, et pas seulement parmi les poètes. Ils veulent mieux que se réconcilier : s'aimer. Comme si l'on pressentait enfin que l'œuvre poétique confinée dans le cercle de ses amateurs habituels, lecteurs de revues dites d'avant-garde ou souscripteurs aux éditions de luxe, risquait de perdre toute efficacité sur la partie de la destinée humaine qu'elle prétend exprimer (et susciter, — comme si beaucoup d'hommes qui, jusqu'ici, avaient pris le poème pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire pour un passe-temps plausible et délicieux, se rendaient compte qu'il peut, lui aussi, être compris parmi les armes susceptibles de forger leur destin. Encore une fois, cet accord momentané, ce regard réciproque, nous le devons à la poésie de la résistance qui commence seulement à pénétrer dans le grand public et c'est grâce à elle, peut-être, et derrière elle, que la poésie sans épithète passera tout entière et nue sur la vue encore étroite qu'elle a frayée, jusqu'au cœur humain.

Pierre Emmanuel, un de ceux qui crièrent avec le plus d'angoisse et de foi vers une communion possible et nécessaire, aborde le problème sans réticence dans un très beau texte paru dans *Poésie 45,* texte auquel je me réfère, le premier sans doute qui l'envisage, ce problème, en profondeur et d'un point de vue pratique, dépassant ainsi « la controverse engagée depuis quelques années » sur un thème qui, en effet, « a suscité l'émulation des chroniqueurs dans les revues littéraires ». Mais dans ce tournoi, on se bornait à des généralités un peu vagues, à des prises de position que les circonstances rendaient à la fois schématiques — faute de pouvoir se reporter aux textes publiés clandestinement et que la masse des lecteurs ignorait, schématiques et peu précises. Car les tenants d'une « poésie plus rare »

qu'Emmanuel oppose aux « œuvres qui se voulaient de combat » ne pouvaient émettre un jugement critique sur la valeur intrinsèque de tel ou tel exemple de ces dernières, sans prêter à une équivoque touchant leur position quant à l'essence même et à la signification humaine de ces œuvres. La Nuit avait des exigences auxquelles il fallait se soumettre.

Sur le mot *rare*, cependant, je chicanerai une minute Emmanuel. Ce n'est pas de rareté qu'étaient épris ceux qu'il oppose aux poètes civiques. Le même besoin de communion, le même effort pour briser le lien de la solitude, le même geste de la condition humaine apparaissent aussi bien dans les œuvres de notre génération les plus apparemment éloignées de l'événement que dans celles qui se donnaient pour mission principale de symboliser « la révolte et l'exigence de tous ». Et depuis cent ans, quand notre poésie est *rare*, c'est malgré elle ! En tout cas, toute la poésie de ces dernières années est une défense de l'homme. (C'est même cet aspect moral qui constitue sa seule unité). On ne peut pas dire que *Terraqué, Le Témoin Invisible, Les Armes Prohibées* ou *Cantos,* soient plus rares (ou moins) que *Jour de Colère.* Seulement, une part de notre poésie, et une part plus ou moins considérable de chacun des poètes qui la composent, est restée tournée vers le visage intérieur qui est lui-même cette « réalité bouleversante », qu'après Emmanuel nous voudrions voir « cerner, investir, pénétrer ». Et il est bon qu'il en ait été ainsi puisqu'ainsi nul d'entre les poètes n'a perdu de vue pendant le combat qu'il s'agit sans cesse pour eux (je reprends encore les termes d'Emmanuel), de faire briller à la lumière, la clé du langage que peu d'hommes possèdent encore. « Très simplement, dit-il, il s'agit de rendre l'usage de la parole, sinon à tous, du moins au grand nombre, ce qui ne signifie pas introduire un vaste public en des formes qu'il reconnaisse sur-le-champ pour belles... Mais il est une expérience de la vie des formes qui se développe avec le sens du langage profond. Briser la routine logique, vaincre chez le lecteur éventuel cette peur d'être dupe qui se tourne souvent en mépris, l'habituer au jeu de l'image, saisir en acte sa pensée dans un exercice nouveau pour lui, lui laisser enfin la bride, et trouver dans son émerveillement ou son refus quelque enseignement sur la valeur du langage proposé...

« Aussi nous proposons-nous de grouper, par delà leurs esthétiques respectives quelques poètes assez hardis pour tenter *d'informer* le public. Et non seulement de l'instruire : de l'amener à prendre forme. »

Belles et graves paroles, on est heureux qu'elles aient été prononcées. Certes, il appartient aux poètes d'accomplir cette tâche — et que ceux qui l'ont commencée la poursuivent. On m'excusera si, profitant d'un semblant d'expérience personnelle, je risque ici quelques suggestions touchant la méthode à employer.

Etant donné qu'il ne saurait s'agir d'abandonner quoi que ce soit de la pureté et de la rapidité du poème, qu'il ne saurait être question, sous prétexte de mettre la poésie à la portée du public, de retourner à je ne sais quel académisme, vide de tout contenu et d'admettre la validité de quelques strophes patriotiques de M. Fernand Gregh, il faudra beaucoup d'amour et beaucoup de patience.

Il faudra d'ailleurs, pour que soit tentable l'entreprise, que la critique fasse, en même temps, son devoir. Le poème se présente au monde tel qu'il est. Il n'est au pouvoir de personne, dans une époque déterminée, d'en tordre le courant ou d'en déplacer la source. Le poème vient d'où il veut et va où il peut, car il est précisément la pensée verbale de son temps et il change seulement avec l'homme qu'il exprime. Il ne lui est donc pas possible, à lui, de songer au lecteur qu'il va rencontrer puisqu'il en est déjà l'image la plus profonde et la plus pure. Mais il en est tout autrement de la critique. Si le poème n'a pas de raison, la critique doit en avoir pour deux. Si le poème se cogne au monde, c'est à la critique à ouvrir la porte, et non à monter la garde devant lui comme un dragon devant une jeune fille, en interdisant d'approcher. Car la critique exhaustive, ou lyrique ou métaphysique, ou allusive ou fantaisiste que nous avons connue pendant vingt ans (vingt ans pour les hommes de quarante) a été une des causes principales de l'éloignement du public. Tout se passait comme si le critique écrivait pour lui-même ou pour le seul poète envisagé, jamais pour l'éventuel lecteur qui, littéralement, ne comprenait plus rien à rien, ni au texte ni à la glose et se retirait, rebuté, avec le sentiment qu'on le bernait ou qu'il était entré, par erreur, dans un univers qui n'était pas fait pour lui. Cette période de démission paraît heureusement terminée, et la critique semble avoir repris conscience de son rôle essentiel qui est de faire comprendre : je n'en veux pour preuve que *Poètes Contemporains,* le récent ouvrage de Léon-Gabriel Gros.

Même aidés par une critique accessible et explicative, les poètes qui se présenteront devant un public neuf, devront être patients. Habitué à cette « spontanéité primitive », qui est l'image « telle que l'ont créée les modernes », vivant dans ce monde de métamorphoses, au centre des rencontres jaillies de toutes parts autour de lui, le poète qui veut — et c'est là son devoir — faire participer les autres à sa joie, risque toujours d'aller trop vite et de se retrouver seul à l'arrivée. Paradoxalement, il lui faudra donc rationaliser le poème, le découper, le démonter et montrer à son auditoire comment c'est fait — et surtout *que c'est fait,* c'est-à-dire que son fonctionnement implique une organisation interne, une main d'ouvrier. Ce n'est qu'après que le public aura saisi que l'absence de rimes ou de ponctuation, par exemple, n'est pas négligence ou plaisanterie, mais correspond à une nécessité devant laquelle l'artisan a pris ses responsabilités, qu'il accédera à la compréhension véritable et participera à la nourriture spirituelle. Car, à partir de ce moment, il aura confiance, et s'il a peur, ce ne sera plus de cette peur d'être dupe qui l'empêche encore d'accéder, mais de la grande peur poétique qui se confond avec la vie.

Car le public a peur ! Et il a peur parce qu'il ne connaît pas. Sa poésie moderne est totalement inconnue de la France. Inconnue non seulement les noms, non seulement les textes, non seulement « *Calligrammes* » et « *Capitale de la Douleur* », mais encore inconnue elle-même, ses moyens et ses buts, sa puissance et sa bonté, invisible à la foule qui est elle inconnue à elle-même, puis qu'elle n'est faite que de la liberté et de la volonté d'amour d'un peuple, cette violence latente que l'irrésistible confiance d'un Emmanuel peut soulever.

Le poète n'a donc pas à se présenter devant les hommes d'abord comme un prophète ou comme un inspiré, ou comme un voyant. Disons-le tout de suite, sa voix se perdrait ! Mais d'abord comme un artisan, comme quelqu'un d'un métier et qui sait son métier. Alors il dira des choses précises et on l'écoutera. Et si on l'écoute, c'est le poème qu'on écoutera, et la poésie et l'homme auront en même temps chacun une partie gagnée. Et s'il est devant des âmes d'hommes à conquérir, le poète sera comme celui qui veut atteindre un diamant caché et qui d'abord bouscule la terre, puis, n'ayant rien trouvé ainsi, reprend les mottes une à une et les écrase patiemment entre ses doigts.

JEAN TORTEL.

UNE LITTERATURE EN REVOLTE

NOTES SUR LE ROMAN AMERICAIN

Le rythme envoûtant de la batterie, et, derrière la batterie, le tam-tam des nuits barbares ; le sang qui, sur ce rythme, circule vite, et parfois, souvent, gicle ; l'homme qui étouffe dans ses vêtements, et dans ces vêtements de pierre que sont les villes ; l'homme qui ouvre les vannes des premiers instincts, l'homme qui viole et qui déchire ; l'homme qui cherche Dieu dans un affolement prémédité de tout son corps — ou qui le nie désespérément — ; l'homme qui tue, qui incendie, qui erre dans le désert frénétique de l'alcool. Est-ce là l'homme américain ?

S'il était vrai qu'une littérature fût l'image de son époque, il serait tel en effet. Je pense à Faulkner, à toute son œuvre lourde de sanglante violence. Je pense au récent numéro de « l'Arbalète », si dense et dont presque tous les textes reflètent ce climat de transe érotique ou criminelle. Le temps de la « Frontière » est-il vraiment si proche, le trompette new-yorkais ou le fermier du Missouri sont-ils les héritiers directs des cow-boys du Colorado ; Dos Passos ou Caldwell ne nous apportent-ils rien d'autre que ce que nous trouvions sous les couvertures flamboyantes des Buffalo-Bill de notre enfance ?

Et pourtant, rappelons-nous ce que l'on nous a dit du rigorisme américain, de la pudeur yankee, évoquons la magnifique organisation de la démocratie américaine. Amérique, pays de la loi et de la raison, dont le citoyen est celui qui s'est le mieux adapté à la civilisation du monde moderne. Récemment encore, Sartre analysait magistralement le conformisme yankee, ce conformisme qui n'est pas avilissement de l'homme, mais effort inconscient pour trouver la règle de vie la plus raisonnable et la plus juste. Le témoignage de la littérature est-il donc ici un faux témoignage, et les jeunes romanciers d'outre-Atlantique jouent-ils stérilement à peindre des monstres rares ?

Sans doute, en un sens. Mais ce parti-pris lui-même s'explique. Si la civilisation américaine avait résolu tous les problèmes, si l'homme américain vivait parfaitement à l'aise dans son conformisme, nous ne pouvons savoir ce que serait le message du roman, mais il ne consacrerait pas, à coup sûr, un tel divorce. Le vrai est que la jeune littérature américaine est une révolte contre la vie. Gide l'observait dans une de ses interviewes imaginaires : « Le monde de là-bas qu'il (l'auteur américain) nous peint, il le reflète moins qu'il ne s'y oppose. » L'esprit puritain éclate, le mécanisme si bien huilé de la machine à penser se grippe, l'homme sorti de son rêve de confort ouvre le procès du monde qui l'écrase. Les héros de Steinbeck ou de Faulkner sont les premiers témoins à ce procès. Le voyou qui rôde la nuit autour de la chair qu'il va broyer, l'innocent pour qui le monde n'est

qu'une absurde succession de violences, le militant ouvrier qui fomente la grève ou incendie l'usine, expriment le même refus. Il ne s'agit pas d'une évasion hors d'une réalité inacceptable. Le monde du romancier américain est un monde clos, et il n'y a pas de littérature plus âprement réaliste que la sienne. Mais il s'agit d'un réalisme lyrique, qui travaille non sur des faits minutieusement observés, mais sur des mythes. Il serait curieux d'approfondir la valeur du mythe érotique, par exemple, dans le jeune roman américain, et de l'approfondir en fonction de la dominante puritaine qui caractérise la civilisation yankee. La littérature, en révolte contre le refoulement collectif, jouerait là à plein son rôle de cattarsis. Le message de l'écrivain à son public serait l'équivalent sur le plan social, de la confession du névrosé au psychanalyste.

Rôle analogue, en somme, à ce que fut celui de la tragédie grecque, au goût d'inceste et de meurtre.

Et ce n'est point par hasard que me vient à l'esprit la comparaison avec la tragédie grecque. Un autre élément commun se présente à l'esprit : la fatalité. Fatalité si bien nouée, qu'elle pousse ses conséquences jusqu'à l'absurde. Le héros devient automate. Pas un instant, il n'a la moindre liberté de choix. Il sait de science sûre où le mène son destin, mais il se précipite cependant vers cette seule issue qui lui soit offerte, même et surtout si cette issue est mortelle. La façon dont tuent les personnages de Faulkner, ou la façon dont ils sont tués, est significative. Il n'y a jamais dilemme, hésitation, retour sur soi. Rien de plus différent du roman psychologique traditionnel. La voie est monotone et éclairée d'une impitoyable lumière, cette lumière d'août, blanche et cruelle comme celle de projecteurs.

Nous trouvons là ce qui apparente peut-être le plus aujourd'hui le roman américain au roman français. L'œuvre de Sartre, celle de Camus, sont marquées par la même inflexible nécessité. Rappelons-nous dans « l'Etranger », la scène du meurtre de l'Arabe : la même scène se reproduit, avec le même « mouvement » dans huit ou dix nouvelles ou romans américains. Vue dans cette perspective le drame humain n'admet plus de frontières géographiques.

Tendue vers une inaccessible pureté, en lutte pour libérer l'homme de son destin, telle nous apparaît, en définitive, la jeune littérature américaine.

Cette tension et cette lutte en font le prix, plus qu'un exotisme superficiel. Certes elle est à l'opposé du classicisme. Sa forme même, heurtée, disjointe, rejetant le cadre de la chronologie, empruntant à l'argot, empruntant au cinéma, n'est pas une forme finie. Mais, mieux que la paisible coulée des âges d'équilibre, elle nous apporte le plus émouvant témoignage sur le tragique du monde moderne. Il y a plus : elle s'insère dans ce tragique comme un élément actif, elle n'est pas l'insensible récitant qui raconte une histoire dont l'issue lui est indifférente ; elle palpite d'un espoir encore informulé, elle est chargée d'un explosif singulièrement efficace, qui fera peut-être éclater la contradiction dont se meurt l'homme d'aujourd'hui.

JEAN LARTIGUE.

LE CABINET DE LECTURE

« Empires nés, empires écroulés, l'un surgissant de l'autre » ou *« Nulle musique ne saurait guérir ce qui n'a pas été par la musique blessé. Et nulle Paix réconcilier. (En quelque soit donnée) le Lamentable avec lui-même ».*

Je dis : non ! Pour tant que j'aime Fondane et que j'admire son esprit, à peu près sûr, cependant, que son poème plaira, je le tiens pour un exemple de ce qu'il vaut mieux ne pas faire. Cette poésie spectaculaire est si éloignée du chant qu'elle semble extérieure à la voix humaine. Demain, la poésie prendra ses sources dans la pensée, peut-être, aussi souvent que dans le « sens », mais comme chez Daumal ou Rolland de Renéville, aboutira alors à des rapports susceptibles d'inventer la vie. Que « nulle paix ne sache réconcilier le lamentable avec lui-même », je le crois, je l'ai lu dans Platon, je ne gagne rien à le retrouver sous une forme qui n'est pas inoubliable et qui ne crée pas de l'émotion. Je demande à la poésie de me faire entrer dans les vérités qu'elle m'apprend et de m'inspirer avec elles jusqu'à me rendre capable de les créer à mon tour. J'appelle poème une certitude traduite par des mots que l'on ne saurait comprendre sans se mesurer intérieurement et *sans s'accroître de tout ce que l'on peut songer.* (1). Fondane ne me désavouerait pas : il me serait facile de développer mon point de vue en m'appuyant sur ses meilleurs textes.

●

Pierre Naville a écrit un bon essai sur le livre de Belaval. Il faut le rapprocher d'un article de Robert Kanters sur le même sujet. Mêmes qualités, même défaut. L'actualité du problème posé par Belaval a caché, je crois, aux deux critiques, la complexité psychologique de l'énoncé. Ils n'ont discuté l'un et l'autre que la solution. C'est-à-dire qu'ils lèguent déjà à l'histoire littéraire, un cas qui ne les passionne presque plus. Par rapport à Pierre Naville, je me pose en retardataire ; j'adhère aux réserves suggérées par Kanters. Mais je les contredis l'un et l'autre quand je n'admets pas que pour entrer à l'existence en société, il faille renoncer à se connaître. Pourquoi l'individu ne découvrirait-il pas en lui-même et à force de s'examiner et de s'interroger, l'exigence de la vie sociale ? (2) Quel écrivain n'a, plus d'une fois, senti que son moi était déjà l'autre ? On ne peut constater que l'on est sans inventer l'homme. Sans tout à fait espérer que l'on fonde sur cette intuition la nécessité du social, j'oserai soutenir que ce n'est pas en s'aveuglant sur ces propres

---

1) Sans s'accroître de l'homme qu'on préférerait ne pas être. Je n'aime pas qu'un poème ne s'adresse qu'à ma conscience.

2) Cette analyse est amorcée dans la deuxième partie de « Pyrrhus et Cinéas », par Simone de Beauvoir (Gallimard).

tendances que l'homme trouve l'autre, il trouve l'autre à force de se faire connaître lui-même ou, si l'on veut, de creuser son intuition personnelle de l'être.

Ne semble-t-il pas, en outre, que le moment est mal choisi pour dénoncer les aspects romantiques de la sincérité ? Que se passait-il dans l'esprit des réfractaires quand il n'existait pas encore une patrie d'outre-mer ? L'issue de la guerre était devenue pour eux un espoir secondaire au regard de l'exigence posée par la tricherie collective : le besoin de se déclarer. Oubliant en hâte ce qui les avait empêchés dans la paix de se connaître eux-mêmes, ils devenaient sincères jusqu'au sacrifice de toute raison, ils apprenaient, dans le désastre, ce qui restait d'un Français à qui on avait enlevé la France. Ils ne pensaient pas, de peur de se mentir à eux-mêmes. C'était le moment où l'exercice de la raison trahissait l'usage de la parole. J'ai entendu des hommes plus intelligents et plus informés que nous, appeler idiotie et bravade inutile, la publication par les Cahiers d' « Exil » de Saint-John Perse.

●

J'ai lu le « Calvaire » (3), de Jean-Albert Sorel, un livre probe, impartial, déjà équilibré comme de l'histoire. Je trouve admirable que nos écrivains adoptent sitôt, devant les infamies allemandes, l'attitude du clinicien qui examine un dément. On dirait que les Français doivent se vaincre pour accepter de punir ; et il faut, cette fois, qu'ils punissent, bien que sous l'application d'une peine, s'amorce l'effort de réhabiliter. Il y a plus de générosité à condamner qu'à maudire et juger les nazis ne va pas sans grandeur morale puisque ces soins aspirent à ne déshonorer que leurs crimes et qu'on se met en peine en les châtiant d'affranchir leur conscience nationale et de leur apprendre la responsabilité.

Dans l'autre livre, que le même éditeur a publié sur la guerre, *Les yeux ouverts dans Paris insurgé,* de Claude Roy (4), vous apercevrez, au matin de l'assaut, l'émouvante silhouette blanche du père Bruckberger. Personne n'a aussi bien parlé de la mort que ce dominicain :

« On ne peut pas dire que la mort vient, comme une personne, à votre rencontre. Elle se lève de tous les points de l'horizon à la fois, comme l'aube. C'est une lumière blanche et répandue, extraordinairement transparente où tout devient fluide et flottant. ».

Ce très beau texte se trouve dans un livre confidentiel que Gaston Gallimard a publié et qui ne sera pas mis dans le commerce. Révélations sur Darnand qui a été, pendant la guerre ouverte, le lieutenant du père Bruckberger, confidences sur la Résistance. *Si Grande Peine* justifie les recommandations adressées en avertissement aux critiques assez heureux pour le recevoir. Sur mon exemplaire, j'ai marqué deux pages, deux textes assez beaux pour faire oublier tout le reste et dispenser les vrais écrivains de s'attarder sur des documents utiles et déplaisants. L'un de ces textes est le poème de Verlaine :

---

3) Julliard éd.

4) Ouvrage illustré de dessins de Reschoisky et suivi d'un beau poème sur la Liberté.

Dans une rue au cœur d'une ville de rêve
Ce sera comme quand on a déjà vécu...

L'autre rapporte un fait capable d'illuminer notre mémoire, un de ces faits que l'on peut réputer plus vastes que la somme de leurs causes : événement *majeur* où le contenu d'un instant domine les jours et paraît les réunir à son ombre : Les otages à fusiller réunis dans la cour de la prison sont salués par la *Marseillaise,* que chantent les voleurs et les assassins. L'âme de la France était là, pas à Vichy. Bon exemple de ces faits plus réels que nous et qui sont l'honneur et la souveraineté du langage. On dirait que chaque mot doit, pour contribuer à les traduire, *déterrer en lui-même un événement enseveli.*

●

Le père Bruckberger dirige chez Gallimard une collection « christianiste » dont le premier ouvrage est l'*Initiation à la vie mystique* de Jean Gerson. Les intentions du dominicain répondent très exactement au sens que nous prêtons entre nous à cette épithète. Tout fait chrétien — nous dit à peu près la préface de la collection — présente, hors de sa signification religieuse, une valeur humaine et cette valeur relève de l'art, comme toute étape de notre évolution morale.

On peut envisager la même idée d'un autre point de vue. Observons que la doctrine chrétienne n'est pas l'œuvre du Christ. Les apôtres eux-mêmes, ne pouvaient pas entrer dans les vérités énoncées par leur maître ; et il a fallu à l'humanité vingt siècles de folie et de douleur pour pénétrer le message d'un dieu fait homme. Le fait surnaturel instruit les hommes, mais se transforme au contact de ceux qui en inspirent leur action. Ainsi, une religion n'évolue qu'associée à une civilisation. Et il n'est pas un domaine de l'art moderne et même de l'art profane où ne continue à se dérouler la vie intérieure du Christ.

●

J'ai reçu quelques essais philosophiques, avec *Pyrrhus et Cinéas,* de *Simone de Beauvoir,* une étude extrêmement intéressante de *Jean H. Roy : L'imagination selon Descartes.* J'y remarque les efforts de l'auteur pour élargir dans les premiers principes cartésiens les bases d'une phénoménologie française ; mais surtout, l'étude très serrée des problèmes posés par l'union de l'âme et du corps que les exigences de la vie forcent à envisager. Roy soutient, contre le témoignage apparent de Descartes lui-même, qu'il n'y a pas à supposer d'intermédiaire entre l'esprit et la matière et, démontant les lettres à Elizabeth y dénonce « l'union de l'âme et du corps » comme une entorse poétique à la philosophie des idées claires.

Pyrrhus et Cinéas est la rêverie intelligente d'une romancière sur des thèmes d'Heidegger et d'Hegel ; rêverie dirigée qui oppose les vues de Bertaille et de Sartre sur le projet aux affirmations nihilistes de Martin Heidegger. Dans la première partie de ce texte, le ton s'élève, l'individu subjectif se dresse

---

5) Une très bonne étude de la phénoménologie heideggerienne a été publiée à Bruxelles, par Maurice de Waelens.

contre les généralisations mortelles de la philosophie systématique. Aux abstractions de la dialectique, Simone de Beauvoir oppose une dialectique de la vie : même si l'individualité n'est qu'un moment du devenir universel, elle écrase cette universalité du fait qu'elle la conçoit et la pose. L'homme s'accroît de ce qu'il ajoute à l'univers qui le crée, s'abaisse en niant l'immensité dont il procède. Méditation pascalienne, fort belle par endroits, réhabilitation de la conscience qu'il ne faut pas tout à fait assimiler à la crise antihegelienne de Krierkegaard. J'ose affirmer que la femme si intelligente qui a écrit l'*Invitée* touche ici à une forme plus personnelle encore de l'affirmation romantique. Nous l'assurons de notre sympathie, lui promettons en outre l'indulgence de tous les néo-conformistes parce qu'elle a pris l'accent qu'il fallait pour montrer dans la liberté d'autrui les vrais ressorts de la transcendance.

●

Croyez qu'il sera bientôt sage de consacrer une rubrique aux éditeurs ; et de reconstituer à travers l'analyse des livres publiés chez Gallimard, Julliard ou Correa, des programmes qu'ils ont établis avec soin et souvent avec bonheur. A la N.R.F. sont sortis en même temps, de *Raymond Queneau « Loin de Rueil »* et de *Guillaume Wodli « Ceux de la bonne auberge »*, deux romans populistes issus de techniques exactement opposées. Queneau emprunte au langage parlé, il agit en poète très sensible aux effets stérilisants de l'extrême culture et qui puise dans la parole humaine des éléments visibles et occultes de régénération. Wodli accepte et exploite, non sans bonheur, la décadence de la langue littéraire, laquelle s'opère par la confusion de tous les styles. Ajoutez à ces deux textes un troisième ouvrage prolétarien, « *Enrico* » de *Mouloudji*, dont il faut parler avec prudence parce que tout y est nouveau.

Au sujet d' « *Enrico* », je dois, cependant, hasarder une observation. On trouvera à ce petit livre un accent féerique ; je crois savoir pourquoi. Il est entièrement affranchi de cette attraction inévitable qui leste d'une morale tout événement affabulé. Ecrire c'est, en France, moraliser. Plus sûrement encore que les textes non prémédités les livres dits immoraux sont enveloppés dans la loi commune à laquelle n'échappe pas plus le marquis de Sade que Restif de la Bretonne. Une éthique s'esquisse dès qu'un homme est sollicité d'entrer dans ce qu'il lit. Les faits qui lui sont racontés lui paraissent-ils susceptibles de se reproduire, il y entend, malgré lui, des principes de conduite. C'est une difficile entreprise que de composer un récit qui n'inspire pas d'actes, un livre dépassionné et qui semble, comme celui de Mouloudji, établir *les droits de l'œuvre à l'irresponsabilité.*

●

J'avais nommé un jour Françoise d'Eaubonne. Je conseille de surveiller avec beaucoup d'attention ce jeune écrivain. Son nom apparaît dans le dernier cahier de *Résurrection,* au bas d'un parallèle entre la poésie et la peinture. Vous n'avez rien lu d'aussi insensé. C'est absurde, naïf, faux à crier mais sou-

tenu sur un culot si impérial que l'on se prend d'admiration pour un tempérament si sûr de ses effets. Et, ma foi, « *Le cœur de Watteau* » que le même auteur a publié chez *Julliard* autorise toutes les espérances. Dans cette reconstitution historique où il entre beaucoup de fantaisie, on retrouve parfois l'accent de Joseph Delteil, ce n'est que la même ardeur, la même forme de sensualité, un sens aussi aigu de la couleur dans une tendresse qui emporte tout. Si Françoise d'Eaubonne surveillait un peu plus son écriture, elle ferait penser à Demolder, un Demolder très jeune et un peu ivre.

Il apparaît de plus en plus que René Julliard édite de préférence les ouvrages jeunes et vigoureux, aussitôt écrits que conçus, les textes qui véhiculent de la vie et ne *laissent rien à imagine.* Il ne faut pas négliger ces livres qui sont assez fidèles à l'esthétique suggérée par le *Traité du style* d'Aragon. Vous comprendrez mieux les intentions de Julliard après avoir lu « *La Mère* » de Robert Morel, et la correspondance publiée en préface de cet évangile extraordinairement modernisé.

●

Rolland de Renéville a réuni ses articles en un recueil qui a pour titre : *Univers de la parole.* Il est un de ces rares matérialistes qui se demandent : « Qu'est-ce que la matière ? » ou, comme Milosz : « Où est l'espace ? »

Cet auteur s'interroge ici sur la nature du langage et sur l'efficacité de la poésie et même, à propos de Léon-Paul Fargue, il esquisse ses vues métaphysiques.

La poésie semble faite pour donner l'expérience de ce que jamais on ne pourra revoir. Religieuse d'abord, ensuite humanisée, réduite à l'expérience d'une vie où elle dresse les monuments de la jeunesse et des passions évanouies...

On s'est demandé si la parole, témoin de la révélation, ne pouvait pas, à elle seule, la susciter. Le langage, produit de la dépendance causale, ne peut nous révéler la vraie nature des choses. Cependant, comme il est aussi l'expression de l'homme invisible, il porte en puissance plus de faits que la pensée n'en a ordonné. Par rapport à l'homme il est dieu, sinon le seul dieu, ce dieu-image qui nous fera réintégrer avec lui le sein de la divinité inconnaissable.

Ceci paraîtra moins obscur si vous jetez un coup d'œil sur un philosophe que Platon a éclipsé après l'avoir abondamment utilisé. Ce philosophe, Timée de Locres, écrivait, quelques siècles avant Socrate :

« Dieu ayant voulu faire une production très bonne, fit ce dieu engendré et impérissable qui ne peut être détruit par aucune cause que par dieu... ». (6).

JOË BOUSQUET.

---

6) « Timée de Locre », traduit par d'Argens, suivi de la « Lettre d'Aristote sur le système du monde » (chez Jean-François Bastien, libraire, à Paris, l'an III de la R. F.).

LE THÉATRE

Aux Mathurins : FEDERIGO, de René Laporte

Le théâtre des Mathurins est le seul théâtre de Paris qui, depuis quelques années, ait montré un constant souci de la qualité intellectuelle dans le choix de ses spectacles. Depuis la libération de Paris, il connaissait quelques hésitations : avec « Federigo », il nous propose de nouveau une soirée intéressante.

On s'intéresse à la pièce de M. René Laporte, en effet, à la fois pour ses qualités et pour ses défauts. On en suit le déroulement sans ennui, et l'on est même plusieurs fois pris par le jeu du poète, à tel point que lorsque ce jeu reste obscur, lorsqu'on perd le fil conducteur, on s'attache encore à percer les intentions de l'auteur, tant il est évident qu'elles ne peuvent être indifférentes.

Federigo, on le sait, sort d'un conte de Mérimée. C'est un bourgeois florentin de trente-cinq ans qui, après avoir ruiné au jeu douze de ses amis, s'y est ruiné lui-même. Il s'ennuie dans le pauvre manoir où il s'est retiré et ne cueillerait guère que par ennui l'amour que lui porte la jeune paysanne Olivia, si un voyageur rayonnant de blancheur, un ange, pour tout dire, ne venait le visiter un soir et ne le remerciait de son hospitalité en lui accordant la réalisation de trois vœux. Federigo ne fera pas celui de sauver son âme. C'est par lui-même et non par don gratuit ou par tricherie qu'il fera son salut. Il souhaite gagner toujours quand il se servira d'un certain jeu de cartes, et dès qu'il est sûr d'être exaucé, il part, laissant Olivia.

Trois ans après, ce don lui a permis de faire fortune. Il a épuisé toutes les joies du jeu. Dans une dernière partie, c'est Olivia elle-même qu'il gagne, non point par artifice, mais par le consentement même de la jeune femme qui triche pour pouvoir se donner.

Ils sont heureux six ans dans le manoir où ils sont revenus. Au Prince Blanc, Federigo raconte comment il a été jouer avec le diable et comment grâce aux cartes bénites, il a gagné les âmes de ses douze victimes. Maintenant, il est heureux ; assuré dans son bonheur, il jette les cartes désormais inutiles...

Jusqu'ici, M. Laporte a suivi assez fidèlement Mérimée, au personnage d'Olivia près qui est de sa création. A partir de ce moment, vers le milieu du troisième tableau, sa langue se transforme, elle se gonfle de littérature, elle est frôlée par l'aile de Mæterlinck... L'ange est venu signifier à Olivia qu'elle voit ré

véler sa vraie nature : elle est la mort de Federigo en même temps que son amour. Elle le lui dit, et l'homme comblé se révolte, il use de la seconde grâce qui lui a été consentie par l'ange pour obtenir un sursis de cent ans. Mais en même temps qu'il éloigne sa mort, c'est son amour qu'il éloigne de lui.

A l'échéance, cent ans plus tard, nous le retrouverons dans un calme nouveau ; il a connu et dépassé l'expérience de la fortune, celle de la puissance, celle de la science. Il lui reste à achever l'expérience de l'amour en acceptant enfin le visage de sa mort. Il n'a peut-être tant vécu que pour se rendre digne d'elle. Il renonce à se servir de son troisième don, il accepte dans les bras d'Olivia que son amour et sa mort personnelle soient identiques, et il découvre peut-être par là le seul salut, la seule sérénité — si nous acceptons que notre amour se confonde avec notre mort, il nous suffit de nous confondre avec notre amour pour dépasser la mort elle-même.

On le voit, sur le vieux conte traité par Mérimée avec ironie, M. Laporte a enté une méditation rilkéenne sur la mort. Cela ne va pas toujours sans laisser le spectateur dans l'indécision sur le sens de tel symbole ou de telle démarche, et la pièce entière ne semble pas être de la même coulée, mais on y sent la présence d'un poète ; on y entend une pressante invitation à réfléchir d'une manière originale sur le vieux couple de l'amour et de la mort. N'est-ce pas assez ?

Mlle Maria Casarès est peut-être le plus authentique tempérament dramatique de la scène parisienne aujourd'hui. Elle se montre surtout excellente aux instants où son rôle s'oriente vers le fantastique. Elle nous a paru dominer mieux qu'à l'ordinaire son extrême nervosité, qui est comme la rançon de son tempérament, et qui peut lui inspirer les accents les plus justes ou les tics les plus gênants. Si Mlle Casarès réussit à équilibrer sa propre nature, elle sera certainement une très grande comédienne. Sinon, elle se laissera enfermer dans une gloire de chapelle, un peu comme Marguerite Jamois dans la génération précédente. Qu'elle rencontre un dompteur, un metteur en scène à la poigne de fer — c'est la grâce qu'on lui souhaite, et la bénédiction en rejaillirait sur tous ses admirateurs.

A côté d'elle, M. Jean Marchat, qui a lui aussi renoncé aux vociférations qu'on déplorait dans « Deirdre » ou dans le « Voyage de Thésée », soutient le rôle de Federigo, avec intelligence et justesse. Celui du Prince Blanc a été créé par M. Gérard Philippe, l'ange plein de grâce qui avait été le repos de nos yeux dans « Sodome et Gomorrhe », mais la maladie l'a contraint à l'abandonner très vite. Il a été repris par M. Pierre Cressay, un jeune comédien que, pour mon compte, je ne me rappelle avoir vu qu'en confident de Jean Marais dans « Andromaque » lors des représentations interrompues l'an dernier par une censure imbécile. M. Gressay a de la grâce lui aussi malgré quelques gestes un peu stéréotypés, il dit son texte avec intelligence, en même temps qu'avec sensibilité. Son costume l'avantage — et il est bien le seul, car les autres comédiens sont affublés d'une manière consternante. Les décors et la mise en scène de Marcel Herraud servent le texte — c'est une tradition de la maison en même temps qu'une garantie d'honnêteté dans un effort théâtral.

ROBERT KANTERS.

LES LIVRES

POESIE

LA DIANE FRANÇAISE, par ARAGON (*Seghers*).

Avant de paraître en volume, *La Diane Française* était déjà lue, écoutée, retenue, plus qu'aucun poème ne l'a été depuis longtemps. Depuis le commencement de cette redoutable aventure qu'on appelle la poésie moderne, c'est la première fois que le poète et un large public se rencontrent et communient, participent à la même expérience, j'oserai dire au même rite. Ces poèmes — du moins beaucoup d'entre eux — sont déjà populaires, dans toute la mesure où une poésie peut l'être à notre époque, c'est-à-dire dans la mesure où une conscience collective se découvre à elle-même et se connaît. Séparés, ils ont trop circulé en nous, ils ont trop fait partie de ce que nous avions de plus intime, notre espoir, pour n'être pas déjà sus par cœur : par le cœur. Et cependant, pas de recueil qu'on ait attendu avec plus d'impatience, comme si la fixation sur des pages brochées de poèmes généreusement épars à travers la gloire des feuillets clandestins, dût consacrer cette gloire et la fixer en elle-même en quelque sorte, en lui donnant le visage qu'elle commence à projeter dans le futur. (Tout ce qui est grand doit être, à un moment donné, rattrapé par son *Tel qu'en lui-même*...) Et il en est bien ainsi. Le destin particulier du livre d'Aragon est d'être à la fois un témoignage et un arrêt.

Nous ne reviendrons pas sur sa valeur de témoignage ni, par conséquent, sur l'histoire de la lutte poétique poursuivie dans la nuit. Il le faudrait à propos de *La Diane Française*, comme d'ailleurs à propos du *Au Rendez-vous allemand* d'Eluard, du *Ciel des Fusillés* de Marcenac ou du *Domaine Public* de Seghers, parus à peu près en même temps et chargés des mêmes souvenirs. Plutôt que ce qu'il rappelle, nous préférons voir d'un livre ce qu'il annonce. Or *La Diane Française* annonce l'inscription d'une époque dans la légende.

Si notre attente n'est pas vaine, si nous ne sommes pas hypnotisés par les gros plans de l'actualité — et nous ne le sommes pas, car rien ne trompe moins les hommes que la révolte de leur instinct — nous venons de vivre et nous vivons encore un temps susceptible de fournir les éléments d'une future épopée. Une forme épique est-elle encore possible en littérature ? C'est la

question qu'une œuvre comme *La Diane Française* force à poser Je ne veux pas dire qu'elle soit elle-même une épopée. La manière verbale de l'auteur y est trop manifeste pour qu'on puisse prétendre que celui-ci ait voulu faire œuvre épique. Neanmoins Aragon non seulement annonce mais profère une légende et, romances ou ballades, ses plus beaux poèmes, qui restent sur le plan lyrique, tendent à être les premiers fragments d'un cycle en formation. Lui-même l'a souligné en intitulant la suite parue à la Bibliothèque Française : *Contribution au Cycle Gabriel Péri.* Et dans la magnifique prose qui ouvre son volume, il parle sur ce ton : *De si loin qu'on se souvînt, il y avait des familles de pêcheurs, des chasseurs habiles à tirer au vol des plumes dans le ciel et la bête des taillis débusquant... — ...Mon pays, mon pays a des mares et larmes le jour, le soir les fait sang* ».

Là, Aragon disparaît derrière un chant qui peut-être commence. Je dis peut-être, car nous ne pouvons pas encore savoir comment il sera poursuivi, ni si la poésie future qu'un texte tel ébranle, saura frayer le chemin qui ainsi s'offre à elle et aboutir, par la voie du lyrisme traditionnel, à l'expression totale du plus grand drame humain. Il y a des chants qui tournent court : ainsi, l'épopée napoléonienne amorcée par Hugo. C'est qu'il y a, certes, de fausses occasion de chant. Mais cela tient aussi à des causes multiples qui, généralement, dépassent les chanteurs et qui peuvent d'ailleurs se ramener plus ou moins aux conditions de l'époque génératrice, conditions qui nécessitent un mode d'expression particulier, une pensée verbale propre. Il est bien certain, par exemple, que le XIX^e siècle ne pouvait pas donner naissance à une poésie de sentiment collectif, l'homme dissocié, sa foi perdue, ses assises morales ébranlées, ayant pris lui-même en charge son destin et tendant magnifiquement de surmonter sa solitude morale par un recours désespéré à la liberté. C'est pourquoi Lautréamont a clamé, dans le désert, que la poésie devait être faite par tous et non par un ; Mallarmé, n'ayant pu abolir le hasard, a peut-être désespéré du cérémonial — et la très haute voix d'Apollinaire de *Collines,* n'a pas été entendue.

La sentence que prononce Aragon sera exécutée si nous sommes à la fin de l'époque où l'homme s'est senti seul. Comme Eluard (et toute la poésie de la résistance), Aragon tourne le dos à la poésie de la solitude, de laquelle nous vivons depuis près de cent ans. Et ceci est d'une telle importance que toutes les autres qualités de son poème, ces étonnantes qualités verbales qui font d'Aragon un enchanteur, peuvent momentanément être laissées de côté. Mais, tandis que le langage d'Eluard reste une sorte de solitude verbale, miraculeusement transcendée en évidence de l'amour, celui d'Aragon s'enrichit de tous les apports qu'il rassemble — dans un grand « rassemblement », comme si, à son clairon, toute la poésie française devait accourir pour passer la porte. D'où l'accent triomphal de *La Diane Française.* Ce qu'il importe cependant de souligner, c'est qu'en surmontant sa maîtrise verbale, Aragon accède à ce qui fait sa grandeur dans ce recueil, je veux dire à la suprême humilité.

JEAN TORTEL.

LE ROMAN

UN PAUVRE TYPE, par ERSKINE CALDWELL (*Gallimard*).

Un pauvre Type, selon le propre aveu de Caldwell, se rattache à la littérature de rêve. Mais c'est d'un rêve né dans les premières « années de violence » du roman américain qu'il s'agit ici et cette façon de juger ce livre déjà ancien du romancier de *la Route au Tabac* n'apparaît exacte qu'après un début de récit brutal, attachant, d'un réalisme presque impudique. Il est impossible de faire entrer un réalisme plus juste dans des limites aussi étroites que celles des deux premiers chapitres. La grande curiosité d'*Un pauvre Type* tient en ce que ses personnages sont parfaitement inadaptables à notre mode de vie : de là un intérêt nécessairement réduit si nous envisageons ces types dans leur cadre autochtone.

Nous gageons que l'idée de rattacher *Poor Fool* à la littérature de rêve n'est venue qu'après coup à Caldwell. Il faut s'attendre dans toute œuvre de commencement à ce déséquilibre entre l'intention logique et la forme. Une sorte d'impuissance psychologique rare se dégage d'*Un pauvre Type* : tout y est limité au fait, au dialogue, et le rêve-cauchemar traduit dans la vie n'y est lui-même qu'une exagération très poussée du réel. On a l'impression que Caldwell, pris dans l'impasse du réel par réaction aux procédés de ses aînés comme l'a fort bien vu son traducteur Maurice E. Coindreau, a cherché à distendre, à exagérer celui-ci pour lui donner l'importance d'un remplacement.

Qu'on en juge : Blandy Niles est un boxeur assez taré dont la force est comme indépendante de lui-même, un type sans caractère (son caractère est justement de n'en avoir pas). Il est mêlé à des histoires de rounds truqués et se met en ménage avec la prostituée Louise qu'après une nuit d'orgie il découvrira dépecée dans leur chambre. Ce passage est d'une intensité linéaire et noire, une sorte de projection épurée de ce qu'un naturaliste européen en aurait fait. Il n'est pas loin aussi de certaines *découvertes* de romans policiers. Jusqu'ici le roman est d'une stricte vérité : succinct, traversé de types d'une crudité savoureuse, comme ceux de l'entraîneur Salty et du boxeur noir Knockout Harris ; il pourrait être la charge d'une pègre sportive, d'un milieu bien établi. Avec la deuxième partie et le personnage de Mrs Boxx nous entrons dans ce domaine du macabre qui n'est presque que cela et où seule l'interprétation de rêve romancé reste acceptable. Mrs Boxx tient une officine d'avorteuse, son mari est fou. Elle est dans ce milieu de meurtre comme un poisson dans l'eau. Elle prend sous sa coupe Blondy Niles, que lui amène un soir l'une de ses deux filles, l'aliène jusqu'à la soumission totale, le mêle à ses louches besognes et exige de lui la castration. Mrs Boxx est sans doute le personnage le plus intéressant du roman et l'on peut regretter que Caldwelle ne l'ait pas traité avec plus de sérieux ; il se complaît au contraire en campant Mrs Boxx et sa maison d'accouchement à des excès de gratuité qui, dès qu'ils ont cessé de choquer, déçoivent.

Si l'on veut absolument rattacher *Poor Fool* à l'une des conceptions de notre littérature on pensera au premier Carco des

Innocents (innocents presqu'au même titre qu' « étrangers »). Il y a les mêmes trous, la même impuissance plus ou moins volontaire à faire dépendre le fait d'une cause nettement intérieure. Mais Carco se limite au vrai ; ses personnages dépendent de leur propre vie et le plus souvent d'un acte comme dans l'*Homme traqué.* Il n'y a pas de fatalité chez Blondy Niles non plus que chez Mrs Boxx tous deux sans passé ni avenir. Leurs sentiments sont ceux qu'on prêterait à des arbres qui s'animeraient, et c'est en quoi Caldwell est évidemment très littéraire. On le soupçonne quelque peu, tout au long de *Poor Fool,* de tricher aussi bien dans le vrai que dans le rêve. L'histoire s'achève comme un roman d'aventures sur un rythme serré et cinématographique (on songe aux *Nuits de Chicago* de la même époque par contradiction au freudisme primitif du passage « Mrs Boxx », de même époque aussi). Blondy découvre que c'est Salty qui a fait tuer Louise ; il jure de le descendre mais sera descendu avant lui. Cette limite de l'interprétation intérieure dans la décision est typique ici : les écrivains américains savent qu'on a analysé un tas de choses avant eux, et à quoi bon recommencer ? Blondy sait qu'il veut venger Louise parce qu'il l'embrassait spontanément et c'est tout. Il meurt par romantisme dans la chambre de la fille où les deux nouvelles locataires feront basculer son corps par la fenêtre. Dorothy, la fille *normale* de Mrs Boxx qui l'a arraché des mains de sa monstrueuse mère, se précipitera à sa suite dans la rivière, et l'une des locataires de conclure : « Ce n'était qu'une gourde. C'est l'homme qu'elle appelait Blondy qu'était un pauvre type. Il n'y pouvait rien, lui. » Cette fin est d'un pessimisme atroce ; son intensité est absolument d'*intention* : Caldwell suit brusquement une ligne de logique dont on eût souhaité, alléché par les perspectives multiples du roman, qu'il s'écartât un peu. Somme toute, par ses suggestions diverses, *Un pauvre Type* est une espèce de résumé du roman qu'il pourrait être, un plan jeté. De là peut-être son charme incisif et l'impression de suspens qu'il donne. Caldwell n'a ni approfondi la faiblesse de Blondy Niles, ni son amour pour Louise, ni la monstruosité de Mrs Boxx, ni même daigné s'attarder à la peinture d'un milieu. Il se contente ici de jeter comme un schéma des données et des figures de ses prochains livres, et comme il l'a dit lui-même « de lâcher la bride à son imagination » qui n'a plus connu ni barrières ni contrainte. *Un pauvre Type* a la valeur immédiate d'un document sur l'un des écrivains réputé à juste titre en Amérique l'un des plus originaux de son temps.

HENRI RODE.

*

« LOIN DE RUEIL » par Raymond QUENEAU (Ed. *Gallimard*)

L'éternel divorce entre le rêve et la réalité, entre le désir et la possession, est la base même de l'instabilité humaine. Voilà qui donne une valeur exemplaire à *Loin de Rueil* et fait de son héros, Jacques l'Aumône, un *homme.*

A dix ans, Jacques l'Aumône est déjà un inadapté. A vingt-cinq, sorte de poète du commun, il le sera encore. Mais les responsabilités de ce mal du siècle plus que jamais présent n'incombent pas à la littérature. Temps nouveaux, causes nou-

velles. Dans notre civilisation actuelle, le cinéma, ce ferment d'anarchie intérieure dont M. Queneau connaît toute l'importance, joue le même rôle que jadis Baudelaire, Châteaubriand ou Rousseau.

Jacques l'Aumône rêve sa vie. De la même façon qu'un peintre surréaliste, tel Max Ernst, donne le branle à son inspiration par l'intermédiaire d'un fait objectif, Jacques l'Aumône construit son univers mental au hasard d'une conversation, d'une lecture (peu), d'une situation cinématographique (beaucoup). Il s'intègre ensuite à sa création, s'identifie à elle. L'objet créé et son créateur, le désir et la possession ne font plus qu'un. Jacques l'Aumône serait-il un instable cherchant à se fixer ?

Musicien, explorateur, général, évêque, boxeur, il a besoin de matérialiser ses rêves, de leur donner un nom. Les grands sentiments tiennent avec lui peu de place, comme tout homme ordinaire Jacques l'Aumône veut voir de ses yeux et toucher de ses doigts pour croire en l'irréel.

Jusqu'ici, chacune dans un compartiment cloisonné, la vie *rêvée* et la vie *vécue* de Jacques l'Aumône ne se contrariaient nullement. Mais du jour où, se livrant à une crise d'intellectualisme, Jacques l'Aumône va vouloir vivre sa vie comme il l'avait rêvée, tout se trouvera remis en question. Il adopte alors une solution : l'humilité qui, pour négative qu'elle soit, satisfait agréablement la dose d'idéalisme vertueux que nous possédons tous : *Je voudrais tant devenir un saint.*

Bientôt Jacques l'Aumône s'oriente vers une solution moins grandiloquente, qui est une sorte de compromis entre son désir d'humilité et son besoin de fixation, l'abstrait et le concret, l'intellectuel et le collectif : *Je cherche un petit emploi...*

Après cela le roman se termine. Les derniers chapitres n'ont lieu d'être qu'en fonction de leur inutilité. Et en cela *Loin de Rueil* n'échappe pas à la règle commune des romans de Queneau qui finit toujours par se moquer délibérément de son lecteur, de son roman et de lui-même. S'il y a un éloge de l'absurde et de l'inutile dans son œuvre, c'est dans le dénouement encore plus que partout ailleurs qu'on le trouve. Rappelons-nous *Le Chiendent* où trois cent treize pages d'une perpétuelle acrobatie nous ramènent à notre point de départ.

La conclusion de *Loin de Rueil* pourrait être tragique. Intoxiqué par le cinéma, noyé dans le rêve, Jacques l'Aumône est un homme qui, logiquement, n'est pas disposé à vivre. Sa phrase déjà citée : *Je cherche un petit emploi,* restant bien entendu dans le domaine des possibilités qui n'arrivent jamais, Raymond Queneau n'ayant pas le courage de faire mourir son héros cordonnier.

Un tour de passe-passe ! Usant du droit manifeste dont dispose tout écrivain d'arranger les choses comme il lui plaît, Raymond Queneau termine son livre au goût du public. Non par concession, mais par bonté d'âme. Qu'un dénouement soit heureux ou malheureux cela ne change rien à rien, pourquoi donc avoir comme certains le culte du pessimisme ? Mieux vaut rire que pleurer. Aussi Jacques l'Aumône voit-il ses rêves devenir réalité. Vedette internationale de cinéma ! Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Et pourtant non, les quelques dernières pages nous replongent dans un univers d'absurdité, dans un univers complexe où les êtres se coudoient sans se rencontrer, et qui finit en queue de poisson.

RENÉ RENNE.

LES ESSAIS

HOMO VIATOR, par GABRIEL MARCEL.

« L'Homo Viator », de Gabriel Marcel, c'est l'homme délivré de son égoïsme et de son désespoir — c'est l'homme doué d'une conscience « itinérante », l'homme disponible. Ces essais sont l'œuvre d'un très grand philosophe qui sait se pencher sur les problèmes humains, qui cherche avec une foi sans mesure à réconcilier l'homme avec lui-même, avec sa vie, avec les autres. Ce qui fait l'unité profonde de ces essais en apparence disparates, c'est l'accent mis sur le mal de l'homme moderne et sur le remède possible. Le mal, c'est la rupture du lien que Gabriel Marcel qualifie de « nuptial », de l'homme avec la vie. L'homme est captif parce que replié en lui, figé dans une vie sans mystère et purement utilitaire, sans fidélité à soi ni aux autres. A ce mal, il y a un remède. Il est dans l'homme lui-même. Il jaillira du fond de sa sécheresse même. C'est la volonté de dépassement de l'âme non pas errante mais « itinérante », c'est-à-dire en lutte contre l'inertie, le tout fait, jouant la vie lorsque tout lui parle de mort, la liberté dans l'étouffement de la prison, l'au-delà dans la vie terrestre.

Mais il faut supprimer des chaînes multiples dont l'homme moderne s'accommode fort bien, et c'est d'abord la complaisance à soi-même. Etre encombré de soi, constamment préoccupé de l'opinion d'autrui, que cela se manifeste par la vanité ou par l'humilité, sont des attitudes égoïstes qui nient l'existence d'autrui ou l'utilisent à des fins purement personnelles comme écran, comme résonateur, comme objet. Il faut d'abord croire à l'existence des autres, être disponible, prêt à s'engager, à s'incarner dans une œuvre, des actes, une vie. Ici, nous sentons Gabriel Marcel imprégné d'existentialisme : l'homme est un être « incarné », une âme jointe à un corps et l'épanouissement intérieur n'est pas séparable des réalisations extérieures vivantes et périssables. Mais c'est un existentialisme axé vers un au-delà où l'individu trouve l'être dans sa plénitude.

Et voilà que Gabriel Marcel nous parle d'une *Métaphysique de l'espérance*. C'est le noyau rayonnant de son livre. Toute vie peut être envisagée comme une captivité. Parfois cette captivité se fait plus blessante ; elle est exil, maladie grave, séparation. L'âme faible accepte le mal et même parfois se dénature, se défait, brisée par la logique glaciale des faits. L'espérance se présente alors comme la vertu suprême, elle ne nie pas les faits, elle voit au delà, elle prend son temps, quitte à « domestiquer » les circonstances mauvaises. Elle est un secret, ferveur intérieure et non défi vaniteux aux événements. A force de transcender ainsi le réel, il se peut bien qu'enfin il se transforme. En tout cas, nous aurons tout fait pour cela, tout donné de nous-même ;

nous aurons vraiment dépassé notre mal. La vraie espérance est sans raisons, sans conditions. Elle est amour, élan vers les autres et vers la vie. Par une curieuse rencontre, Gabriel Marcel rejoint ici la psychanalyse sinon dans son essence, du moins dans ses méthodes. Notre guérison, notre libération profonde dépendent de nous-mêmes. Pour vivre, il faut vouloir vivre. Il faut aussi vouloir la vie des autres : « Aimer un être, c'est dire : Toi, tu ne mourras pas. ».

Gabriel Marcel envisage les rapports concrets de l'homme avec sa famille, ses enfants. Là, encore, les liens se sont flétris par défaut d'élan. L'homme vit comme une machine dans un monde déshumanisé. Mais à tout instant, il s'agit de s'engager, les relations de père à enfant ne sont pas des droits, mais une conquête ardue.

Il y a dans toutes ces pages une volonté frémissante d'échapper aux routines sociales et spirituelles. Si les relations avec autrui sont des conquêtes, celles que j'ai avec moi-même prennent aussi l'aspect d'un combat, d'une ascension. S'il est une notion qui répugne à Gabriel Marcel, c'est bien celle de stagnation, disons même de « bonne conscience ». La fidélité à soi n'est pas répétition, imitation de soi, elle est renouvellement, dépassement, la vie intérieure est un enrichissement perpétuel. A cette condition, je serai une personne et j'aurai des contacts avec tel individu qui est mon prochain. La marque de la philosophie de Gabriel Marcel est dans ce « personnalisme » à la fois accroché au mystère de l'individu et éclairé par son élan vers l'autre.

Toute idéologie désincarnée en est absente. Une vie n'est valable que si elle est vraiment vécue sur la terre. Le désespoir est solitude. L'homme doit remplir sa mission terrestre et c'est la « conscience œuvrante », engagée dans le réel qui lui apportera le sentiment de plénitude. Aucun ascétisme, aucune vie de l'esprit ne peut nous dispenser de ce corps à corps avec le réel qui est notre but et notre justification.

La deuxième partie du livre est critique. Nous savons d'avance que Gabriel Marcel sera sévère à l'égard des philosophies nouvelles. Une telle foi dans l'homme, dans ses possibilités de dépassement, surtout une telle foi dans le sens de la vie et la réalité de l'au-delà ne le préparent pas à goûter sinon dans leurs prémices, du moins dans leurs conclusions les philosophies modernes du désespoir.

Gabriel Marcel reconnaît l'importance de Sartre, de *L'Etre et le Néant* dont il fait une analyse attentive. Mais il ne peut y trouver ce qui n'y est pas : la liberté comme plénitude, la foi dans l'autre et dans l'au-delà. C'est l'irréductible mésentente du croyant et de l'incroyant.

A l'égard de Bataille et de Camus, Gabriel Marcel s'irrite. Là, encore, il ne me paraît pas juste de les juger du point de vue de la foi, d'une citadelle forcément imprenable. Leurs philosophies lui paraissent pénétrées de complaisance et d'orgueil, occupées seulement à cultiver par jeu l'angoisse et le goût de l'absurde.

Mais Gabriel Marcel se tourne vers Rilke, en qui il trouve des aspirations sœurs des siennes, le goût de l'intimité mêlé à celui de l'espace, de la solitude au sein du tout. Au delà des philosophies modernes, fiévreuses, angoissées et sans espoir, nous

parvient la voix de Rilke, son sens de valeurs secrètes et invisibles ; son pressentiment de Dieu et de la mort incluse dans toute vie. S'il n'a pas cru en un au-delà chrétien, son âme a été aimantée par le royaume invisible des symboles, des choses secrètes et sacrées. Sa vie intérieure est transcendance, fidélité au sens de Gabriel Marcel : c'est-à-dire élan vers une réalité mal connue mais transcendante à la vie terrestre, ce que Gabriel Marcel appelle la disponibilité. Et c'est ce mot, encore une fois, qui nous ouvre toute sa philosophie, à condition de ne pas l'entendre au sens gidien : rien n'est plus étranger à Gabriel Marcel, rien ne doit plus le blesser que cette conception de l'acte gratuit, de l'exaltation de toutes les possibilités de l'homme sans autre but que sa propre expansion, conception qu'il retrouve avec le même recul dans la « passion déchirante de l'absurde » de Camus. Si la disponibilité comporte des risques, elle n'est pas jeu pour cela, car ce qu'elle risque, c'est la vie, c'est l'amour, ce sont les valeurs essentielles. Elle est inséparable de la notion d'engagement.. On ne s'engage pas vraiment, le cœur sans espoir. C'est le ton à la fois d'une grande précision philosophique et d'une grande ferveur qui fait de ce livre plus qu'une métaphysique de l'espérance : un acte de foi.

FRANCINE BERIS.

*

EVOLUTION HUMAINE ET TRANSCENDANCE, par JEAN WAHL (*La Baconnière*).

C'est un recueil d'articles centrés autour des points essentiels de la philosophie de l'existence. Il n'y faut pas chercher de réponses. La pensée de Jean Wahl, vraiment philosophique au sens socratique, s'y refuse. Elle se plaît à mettre l'accent sur les contradictions, invite à continuer le jeu et reste en suspens sur des points d'interrogation. En ce sens aussi, il est moderne. Nous ne sommes pas en un temps de certitudes acquises et défendues, le bon vieux temps du duel idéalisme-réalisme. Très loin du scepticisme aussi. Mais au temps de la remise en question de toutes les valeurs, de la recherche métaphysique non dans la sérénité mais dans un climat d'angoisse et souvent de désespoir.

C'est par rapport au concept crucial de l'existence, notion si fluide, si discutée qu'il faut sans doute l'avoir vécue avant de se permettre de la penser et de la discuter, que Wahl envisage les grands problèmes de la philosophie, relations sujet-objet, subjectivité et transcendance, espace, temps, être, absolu.

On ne reprochera pas au livre l'absence de plan, les redites, il ne s'agit pas d'un ouvrage continu, composé, mais de haltes pour la pensée aux carrefours où elle se sent le plus inquiète. D'abord à celui de l'existence. Qu'est-ce qui fait que nous existons et que nous le savons ? L'existence, selon Wahl, naît de la tension, du choc de la conscience et des choses. C'est un équilibre entre l'intensité subjective de la méditation kierkegaardienne et l'expansion purement objective de Bosanquet.

Il y a beaucoup à objecter et Wahl soulève lui-même les objections. Ces moments sont sans doute d'une richesse profonde et humainement plus valables que les autres. Le choc conscience-choses est le critérium de toute connaissance réelle. Mais il faut tenir compte d'autres états où l'existence *se sent* plutôt qu'elle se pense ou se réalise. Tels les états décrits par Sartre dans la « Nausée » : dégoût, vide de la conscience, passive devant un monde qui existe *en dehors* d'elle. Et à l'opposé, le sentiment de l'extase qui transcende le monde et donne à la conscience la plénitude suprême. Nous voilà au point crucial où tient toute l'angoisse de ce temps. Comment l'homme peut-il passer de sa subjectivité close à la trascendance ? Les consciences ne se sont jamais senties plus solitaires ni plus désireuses de se dépasser. Beaucoup de réponses : Le saut dans l'inconnu de Kierkegaard pour atteindre Dieu, « l'être-dans-le-monde » de Heidegger, les tentations de ce que Wahl appelle la « transdescendance », mouvement vers les dieux obscurs, les forces inconscientes (Lawrence, Gide). De toutes façons, l'homme cherche à dépasser sa condition, que ce soit par l'élévation ou la chute, et en somme il y a plus d'existence et de possibilités dans le péché que dans la médiocrité des tièdes. C'est dans le mouvement, le passage que se situe la transcendance. Elle est effort et non pas terme, effort désespéré, incertain de trouver Dieu ou le démon. Tel est le moment vraiment valable métaphysiquement, le « tremblement de terre ».

Jean Wahl se demande, et cette idée revient dans différents chapitres, si certaines vies d'artistes ne constituent pas des expériences existentielles beaucoup plus valables que toute philosophie pensée et non vécue. Il faut souvent répondre oui. Van Gogh a vécu la plus déchirante expérience de la transcendance : humilité et souffrance de son âme devant le réel qui fuit d'abord et qu'à force de lutter il parvient à faire sien. Drame de tous les peintres, mais nul n'a senti plus douloureusement le choc de la conscience sur les choses et leur combat jusqu'à la victoire du peintre. Ces vies sont bien des « sources de philosophie » d'une grande fécondité, mais non des philosophies elles-mêmes car elles excluent la réflexion, le détachement, partage du philosophe qui lui ne s'engage pas dans sa chair, dans ses sens, comme le peintre ou l'aventurier.

Un autre point important, c'est celui de l'existence par rapport au temps. Or, il n'y a, dit Wahl, que des problèmes du temps. En effet, l'existence dans la durée n'est pas l'existence dans l'instant. La durée continue ne satisfait pas le désir d'éternité de l'homme. La durée, c'est un sentiment fait d'attente, de crainte, de désir, de regret qui en forment le fond existentiel. Wahl voit dans le culte de l'instant, condensation de durée, moment privilégié, la manifestation du désir d'éternité. Ce ne sont pas les instants de Gide, de Camus, de Roupnel, trop discontinus, trop accrochés à la sensation qui nous satisferont sous ce rapport, en effet. Mais on trouve chez Kierkegaard une synthèse des trois moments du temps dans l'instant de la *répétition* qui atteint à une richesse métaphysique profonde. C'est la prise de conscience par l'âme d'un présent qui se répète tout en s'enracinant dans le passé et en s'élançant vers l'avenir. Il n'y a pas là « ersatz » mais vie authentique, et toute durée s'intensifie lorsqu'elle est semée d'instants de cette qualité. Wahl ne peut le nier, lui qui définit l'absolu par l'intensité même

dans le partiel et dans l'éphémère. Il n'y a plus d'absolu statique et tout fait, mais effort de l'homme pour le vivre, et c'est surtout le déchirement de la conscience plutôt que sa réalité objective qui l'authentifie.

Le dernier chapitre, consacré à Novalis, nous incline, et c'est l'esprit de tout l'ouvrage, à ne point nous contenter d'une seule solution, à nous sauver de l'action par la contemplation, de la chair par l'esprit, et à nous bien persuader qu'une chose ne se démontre que par son opposé et que « la philosophie commence là où le philosophe se philosophe lui-même, c'est-à-dire à la fois se consume, se détermine et se satisfait. »

FRANCINE BERIS.

NOTES

PIERRE SIRE

Sire portait, au coin des paupières, les plis légers de la bonté et du scrupule. Tous ceux qui l'ont connu se rappelleront, avec moi, l'accueil de son regard et le rayonnement qui emanait de sa pensée souvent timide et silencieuse... Comment parler d'un homme tel que Pierre Sire ? Si nous n'avions pas vécu, pendant quinze ans, dans l'intimité de sa vie exemplaire, peut-être aurions-nous, plus souvent, désespéré de l'humain et de nous-mêmes. Il était de ceux que la confiance inébranlable dans le déroulement rationnel de l'histoire ne dispense pas — bien au contraire — de poursuivre leur approfondissement individuel. Sans attendre que la dialectique du réel ait amené une sorte de fraternité sur cette terre, Pierre Sire pensait déjà — et vivait — fraternellement. Il effaçait de sa vision du monde, autant qu'il le pouvait — et en payant de générosité, l'égoïsme et la haine. *Il ne craignait pas d'être dupe :* ce n'était pas tout à fait un homme de notre siècle !

J'ai vu défiler devant sa tombe, à Coursan, des ouvriers et des paysans, qui peut-être n'avaient jamais lu une ligne de leur poète, et ne se souvenaient qu'à peine d'avoir, quand ils étaient enfants, joué avec lui sur les bords de l'Aude... tous pleuraient comme s'ils avaient perdu leur frère... Qu'on ne s'étonne pas, si d'elles-mêmes, les paroles de nos vieux Albigeois me remontent aux lèvres : quand un Pierre Sire disparaît, « c'est le monde qui devient un peu plus mauvais... » Et c'est ce que sentaient — par je ne sais quel miracle d'une vertu présente jusque dans la mort, ces cœurs simples qui étaient, sans doute, ses vrais amis...

Je laisserai donc à d'autres le soin d'analyser son œuvre littéraire. « L'Homme à la poupée », le « Clamadou » enchanteront longtemps les Occitaniens et même le public français. Mais je sais que le meilleur de cet écrivain n'a point vu le jour : les pages que Pierre Sire écrivait, chaque soir, sur des cahiers d'écolier et que je tiens pour aussi belles que celles de nos moralistes les plus hauts et les plus purs, nous ne sommes que quelques-uns à les connaître et à les aimer... Sans doute, les publierons-nous un jour... Sire ne voulait confier au public que ceux de ses livres auxquels, par quelque côté, il restait extérieur. Je l'ai vu hésiter longtemps, avant de donner à un éditeur parisien le roman qu'il avait écrit avant de mourir. Non qu'il le jugeât inférieur aux autres, mais plutôt, parce qu'il craignait que le peu de gloire qu'il en obtiendrait ne correspondît pas suffisamment à ce qu'il portait en lui d'authentique et de « préservé » ...

Pierre Sire s'était si bien identifié à son pays de blancheur et de souffles qu'il est maintenant passé tout entier dans sa substance... Je le revois toujours, cheminant avec Maria Sire,

sur le profil des collines sèches, d'un cyprès à l'autre... Le voici devenu, à son tour, un de ces cyprès invisibles qu'on ne reconnaît dans le ciel qu'à un foisonnement plus intense de clarté — et qui nous rendent, hélas, à tout jamais cette clarté plus amère.

RENÉ NELLI.

●

AMITIÉS RETROUVÉES

Nous avons eu ces temps-ci la joie de voir revenir Luc Decaunes. Le poète que les *Cahiers* ont essayé de rendre présent le plus possible pendant tout le temps de son exil est enfin rentré d'Allemagne après cinq ans de captivité passés dans un stalag des environs de Leipzig. Rien n'a pu affecter sa belle humeur ni sa santé. Seule une blessure à laquelle il doit la vie altère encore sa démarche, mais les ans l'ont à peine changé. Il est plein d'espoirs et de projets.

Marseille, sa ville natale et ses amis l'ont fêté. Un vin d'honneur a permis à ces derniers de se grouper à la rédaction des *Cahiers du Sud* et de saluer le poète rendu enfin à la vie libre.

*

Nous avons appris, par deux courriers arrivés le même jour, de Louis Emié et de Jean Carrive, le prochain retour de Jean Cayrol.

Cette nouvelle a mis fin à notre angoisse. On ne savait plus rien de notre ami sinon qu'après l'avoir emprisonné à Fresnes la Gestapo l'avait emmené dans une forteresse de Haute-Autriche. Depuis, un silence pesant l'enveloppait. Et voilà qu'une lettre de Linz apprend à sa famille qu'il est sur la voie du retour.

Notre pensée affectueuse suit désormais Jean Cayrol dans les étapes de la délivrance. D'enthousiastes amis guettent ce revenant dont le retour sera longuement fêté.

*

Presque en même temps rentrait de Dora-Buchenwald — le camp de l'extermination comme il nous l'écrit — notre ami François Le Lionnais.

Cruellement éprouvé, très amaigri, il a conservé pourtant sa merveilleuse humeur et toute la vivacité de son esprit. Après un temps de repos en Dordogne il s'apprête à nous rejoindre pour reprendre nos projets communs, dont ce numéro sur les *Grands courants de la Pensée mathématique*. Celui-ci était grandement avancé quand la Gestapo mit la main sur son auteur dont elle suspectait, non sans raison, l'activité débordante. Il pourra désormais être mené à bonne fin.

Nous avons aussi fêté le retour de notre ami Pierre Missac, après quatre années de captivité à l'oflag X C. Derrière les barbelés, Pierre Missac a gardé le contact avec la vie littéraire et a écrit de nombreux poèmes.

*

De Washington, nous écrit Ernst-Erich Noth, engagé depuis deux ans dans la marine américaine. On avait fait courir le bruit de sa mort. Notre ami, qui fut des premiers à prédire le destin de l'Allemagne nazie lorsqu'il la quitta à tout jamais pour vivre en Provence, se porte à merveille comme tous les siens. (On se souvient des beaux récitals de Mozart donnés par sa femme Elena Fels).

Il nous dit qu'il continue d'écrire malgré ses « nouvelles fonctions ». Nous publierons dans un de nos prochains numéros un de ses textes d'Amérique.

●

PARMI LES MARTYRS

Ces temps-ci, avec le retour des déportés politiques on a pu connaître le sort lamentable de certains de nos amis que leur action, leurs idées ou simplement leur origine avait désignés à la Gestapo. On sait maintenant que Benjamin Crémieux a succombé à Buchenwald d'une espèce de phtisie qui les derniers jours avait ployé son corps, et qu'il paraissait vieilli de vingt ans. Julien Cain, qui nous racontait sa fin, — rescapé lui-même de cette géhenne — nous disait qu'il ne sortait plus du clapier fangeux où il s'abritait et qu'aucun appel ne le tirait plus de sa prostration.

D'autres que nous pourront mieux dire quel fut l'écrivain et quel fut l'homme. Nous nous souviendrons seulement qu'il se plaisait parmi nous, car sa voix chaude y résonnait à l'aise et qu'il y vint encore peu de temps avant d'être arraché à tout ce qu'il aimait.

*

A Dora-Buchenwald est mort aussi un de nos vieux compagnons d'équipe, Alfred Chabaud, professeur d'histoire, qui fut un ami de jeunesse de Louis Brauquier et de Gabriel Audisio. Il avait écrit *Connaissance du Sud,* recueil de nouvelles, mais son œuvre d'historien : une *Vie de Barbaroux* pour laquelle il dépouilla toutes les archives de Marseille, restera attachée à la figure du célèbre Girondin. Nous n'oublierons pas l'homme fier qui l'écrivit et qui a payé de son sang la rigueur qu'il mettait dans ses actes.

J. B.

FORMES ET COULEURS

REVUE D'ART ET DE LITTERATURE

paraissant à Lausanne (Suisse)

Six fascicules par an

SOMMAIRE DU N° 4-1944

LA DEMEURE

LA MAISON.

par JÉROME, de l'Académie Française, et JEAN THARAUD.

AUGUSTE PERRET ET LA DEMEURE.

par ROGER CLAUDE.

LA DEMEURE DE DEMAIN.

par MICHEL-ROUX SPITZ.

LA MAISON DES HOMMES.

par LE CORBUSIER.

LES JARDINS DE NOS DEMEURES.

par J.-CH. MOREUX.

LE MOBILIER FRANÇAIS ET LA GUERRE.

par RENÉ CHAVANCE.

PRIERE POUR LA RUSSIE.

poème d'ILYA EHRENBOURG.

GLOSES ET PRETEXTES

LES LIVRES — LES REVUES

EXPOSITIONS

Le N° : **100 Frs** — Prix de l'abonnement, UN AN : **Francs : 550**

S'adresser « Maison du LIVRE FRANÇAIS », Service FORMES ET COULEURS, 18, rue de la Quarantaine, Lyon. — **Notice sur demande**

UNE MANIFESTATION OCCITANO-CATALANE

Le 27 mai 1945 au Foyer des Intellectuels (U. N. I.) de Marseille, eut lieu sous le double patronage de l'Institut d'études occitanes et du Comité général pays d'Oc-Catalogne, une intéressante manifestation à l'occasion du centenaire de la naissance du poète catalan Mossen Jacinte Verdaguer. Des poèmes et des paroles d'amitié unissant la France d'Oc à la Catalogne furent dits par Jorgi Reboul, Jean-Pierre Roudin et deux représentants de la colonie catalane.

Mais ce fut surtout pour M. Roudin l'occasion de faire connaître à ses auditeurs la vie et l'œuvre de Jacinte Verdaguer. Singulier parallélisme que ce réveil de la culture catalane à peu près au même temps où Mistral affirmait la grandeur du langage provençal. Verdaguer conçut son poème épique *L'Atlantide* en 1865 (il fut publié en 1877). *Mireille* était connu des Catalans depuis 1860 environ. La geste de *L'Atlantide,* fort inégale, avec des longueurs mais aussi des passages magnifiques, est en réalité la geste de la jeunesse et de l'océan. Dans *Le Canigou,* Verdaguer s'attaque à l'épopée nationale étroitement liée aux mythes pyrénéens. Dans ses autres poèmes, quelques-uns virgiliens, Verdaguer rattache familièrement la pensée franciscaine à la meilleure des traditions d'Oc. Comme Mistral, Verdaguer puise aux sources populaires, mais ces éléments jaillis du terroir, il les métamorphose, les anoblit pour concourir à l'enrichissement de l'humanisme méditerranéen.

A. B. D.

NOS DEUILS

Yves Bourde. — Une mort brutale nous a privés d'un de nos plus vieux amis Yves Bourde qui, avec Gaston Mouren, Marcel Gras, Marcel Pagnol et nous-mêmes, avait fondé *Fortunio* dont nos Cahiers ont pris la suite. Nous avions, à travers les années voué à cet esprit d'élite, passionné de culture, un attachement fidèle qui donnait à nos trop brèves rencontres un goût de regret et de mélancolie, tant la ferveur des souvenirs y demeurait vive. On ne quittait jamais Yves Bourde sans une plus grande chaleur au cœur, une nostalgie plus forte de notre enfance.

C'était un professeur hautement prisé, mais c'était aussi un homme de cœur dont les obligés ne se comptaient plus. Et l'on connaît la part qu'il a pris à la Résistance. Nul n'aura pu s'étonner de voir l'immense cortège qui suivait sa bière, car ce jour-là venait de disparaître avec l'ami le plus digne, un de nos meilleurs concitoyens.

J. B.

LORENZY-PALANCA & Cie

PARFUMEURS

Siège Social : 62, Boulevard des Dames - MARSEILLE

La bonne vieille marque

à renommée méditerranéenne

8 Maisons de Vente :

MARSEILLE : 41, La Canebière
31, Rue Saint-Ferréol
62, Rue de la République

ALGER : 16, Rue d'Isly
28, Rue Bab-Azoum
25, Rue de la Bouzaréah
29, Rue Mogador

ORAN : 10, Boulevard Clemenceau

INSTITUTS DE BEAUTÉ ; 41, La Canebière, Marseille
16, Rue d'Isly, Alger
10, Boul. Clémenceau, Oran

ENTREPRISE GENERALE
— DE —
TRAVAUX MARITIMES

DI SCALA

41, rue Fauchier, 43
MARSEILLE
Téléphone : COLBERT 28-30

Tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières, nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage

RENSEIGNEMENTS ET DEVIS SUR DEMANDE

MESSAGERIES MARITIMES

12, boulevard de la Madeleine
PARIS

SERVICES MARITIMES POSTAUX

au départ de FRANCE assurés en temps de paix dans les directions ci-après :

EXTREME-ORIENT
PACIFIQUE
COTE ORIENT[le] D'AFRIQUE
MEDITERRANEE ORIENT[le]

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIERES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe

R. C. Seine 31.016-176.390

C[ie] de Navigation
FRAISSINET

5, rue Beauvau. - MARSEILLE

LA CORSE
Ses montagnes aux cîmes neigeuses.
Son maquis aux senteurs exquises.
Ses rivages baignés de soleil.

LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

COTE D'IVOIRE
DAHOMEY
DAKAR
GUINEE

par paquebot poste, cargos — et navires bananiers —

Tout ce qui concerne
l'ENTRETIEN, la PEINTURE

Navires
Chemins de Fer
Bâtiment

OMNIUM-PEINTURE

Société Anonyme de Peinture Industrielle et Navale

69, rue Saint-Lazare, 69
PARIS

Agences à :
TUNIS — BONE — ALGER
CASABLANCA

BUREAU CENTRAL replié :
47, cours du Vieux-Port, 47
MARSEILLE
Entrepôt-Usine : rue du Tonkin

DECORATION
PEINTURES

*

Bureaux : 2, r. Vinc.-Leblanc — **APY** — *Ateliers :* 74, r. de la Joliette

Tél. : C. 14-84 — MARSEILLE

*

Bâtiment
Théâtre - Marine

ASSURANCES
TOUS RISQUES
TERRESTRES
ET MARITIMES

LA CONCORDE
Société Anonyme au Capital
de 40.000.000 de fr. (1/2 versé)
Siège social :
5, rue de Londres. — PARIS
(R. C. Seine 96.129)

LES ASSURANCES
COMMERCIALES
Société Anonyme au Capital
de 8.000.000 de fr. (1/2 versé)
Siège social :
72, rue Saint-Lazare. — PARIS
(R. C. Seine 272 630 B)

Succursale de MARSEILLE
2, Place Maréchal-Joffre
Tél. : Dragon 14-89 et 14-95

ROPP
La Pipe de l'Élite

ASSURANCES
DIRECTION PARTICULIÈRE
DES COMPAGNIES

ASSURANCES GENERALES
COMMERCIAL UNION
HARTFORD FIRE
LA MINERVE

10, RUE BEAUVAU - 7, RUE BAILLI-DE-SUFFREN
Téléphone : C. 85-85 - C. 74-28

Bureaux provisoirement repliés
66, RUE GRIGNAN
Téléphone : D. 33-88 - D. 86-01

RHONE
MEDITERRANEE
Cie Fse d'Assurances et de Réassurances
contre les risques de toutes natures
au capital de 20.000.000 de fr. ent. versés

MARITIME
TRANSPORTS
FLUVIALE
AVIATION
REASSURANCES

10, RUE BEAUVAU - 7, RUE BAILLI-DE-SUFFREN
Tél.: C. 85-85 - C. 74-28

Bureaux provisoirement repliés
66, RUE GRIGNAN
Tél.: D. 33-88 - D. 86-01

ETABLISSEMENTS JULIEN
FABRICANTS DE
PEINTURES — VERNIS — SICCATIFS
1, trav. de la Madrague. — MARSEILLE (Tél. : National 01-48 et 05-02)

Sté Gle de REMORQUAGE
et de TRAVAUX MARITIMES
Cie CHAMBON
140, rue Sainte. — MARSEILLE

C. 33-95 Quai des Anglais C. 23-99
Société Provençale
de Remorquage
63, b. des Dames - MARSEILLE

THE DE L'ELEPHANT
P.L. Digonnet & Cie
IMPORTATEURS
MARSEILLE — LE HAVRE

COMPAGNIE D'ASSURANCES
LE SECOURS
Accidents - Incendie - Vie - Vol
Direct. Marseille: M. DELANGE
1, rue de la République (C. 23-89)

BRASSERIE
DE STRASBOURG
" EMBASSY "
11, place de la Bourse, 11

F. BARRY - M. ROGLIANO
Courtiers Maritimes
Affrêtements - Consignation
14, rue Beauvau
Télég.: *Barirogli*
MARSEILLE

JOAILLIER - HORLOGER
G. BORNAND
(Maison fondée en 1779)
6, rue Paradis — MARSEILLE
Téléphone : Dragon 48-76

AMBULANCES AUTOMOBILES
NOIRAULT & Cie
Maison LAMY-TROUVAIN, Sucr
1, rue Pythéas (angle pl. Bourse)
C. 06-09 MARSEILLE C. 16-15

LE SPECIALISTE
DU BEAU CHAPEAU
ISOARD
3, rue Paradis. — MARSEILLE

GILL
CHEMISIER
de l'Elite élégante
5, pl. de la Bourse
MARSEILLE

ALTIERI Frères
ENTREPRISE GENERALE
DE PEINTURE
26, b. de la Major - MARSEILLE

DYENS
16, Square
de la Bourse
MARSEILLE
Tél. : D. 56-50
Fleuriste

(Rendez-vous d'Artistes chez ROSTAND)
LA CASCADE
5, Quai de Rive-Neuve (Tél. : C. 27-37)
Face au Vieux-Port

SES COQUILLAGES
SA BOUILLABAISSE
SES GRILLADES
MENELIK

LE PORTULAN, *dit Littré, est un guide à l'usage des pilotes côtiers. Il donne à celui qui sait se risquer sur la mer, le moyen d'aller de bon port en bon port.*

C'est la prétention de la collection qui a pris pour symbole ce mot, de guider le lecteur de bon livre en bon livre.

Aussi, sous le label du PORTULAN, *seront réunis des ouvrages dont l'intérêt et la qualité ne veulent pas se démentir. Semblablement au port où se réfugient tous les pavillons de toute la terre,* LE PORTULAN *est ouvert à tous les écrivains de quelque bord, de quelque rive qu'ils viennent. Mais, de même que le marin pénétrant dans un port ouvre une porte sur un monde nouveau, de même* LE PORTULAN *compte faire découvrir au lecteur, dans chacun de ses ouvrages, un nouveau talent et peut-être une nouvelle façon de regarder le monde. Il est trop facile pour un éditeur de publier l'œuvre d'écrivains déjà révélés. Ce qui compte, c'est de découvrir l'œuvre d'écrivains au commencement de leur carrière*

P A R U

LE COMBAT SILENCIEUX

d'André SALVET. Un roman in-8 couronne.

A PARAITRE PROCHAINEMENT

PORTRAIT DE NOTRE HÉROS

de R. M. ALBERÈS. Essai sur le roman.

EN PRÉPARATION

LES CORPS TRANQUILLES, de Laurent Sérémaer, roman

UN FIER DÉPART, de François Sentein, roman

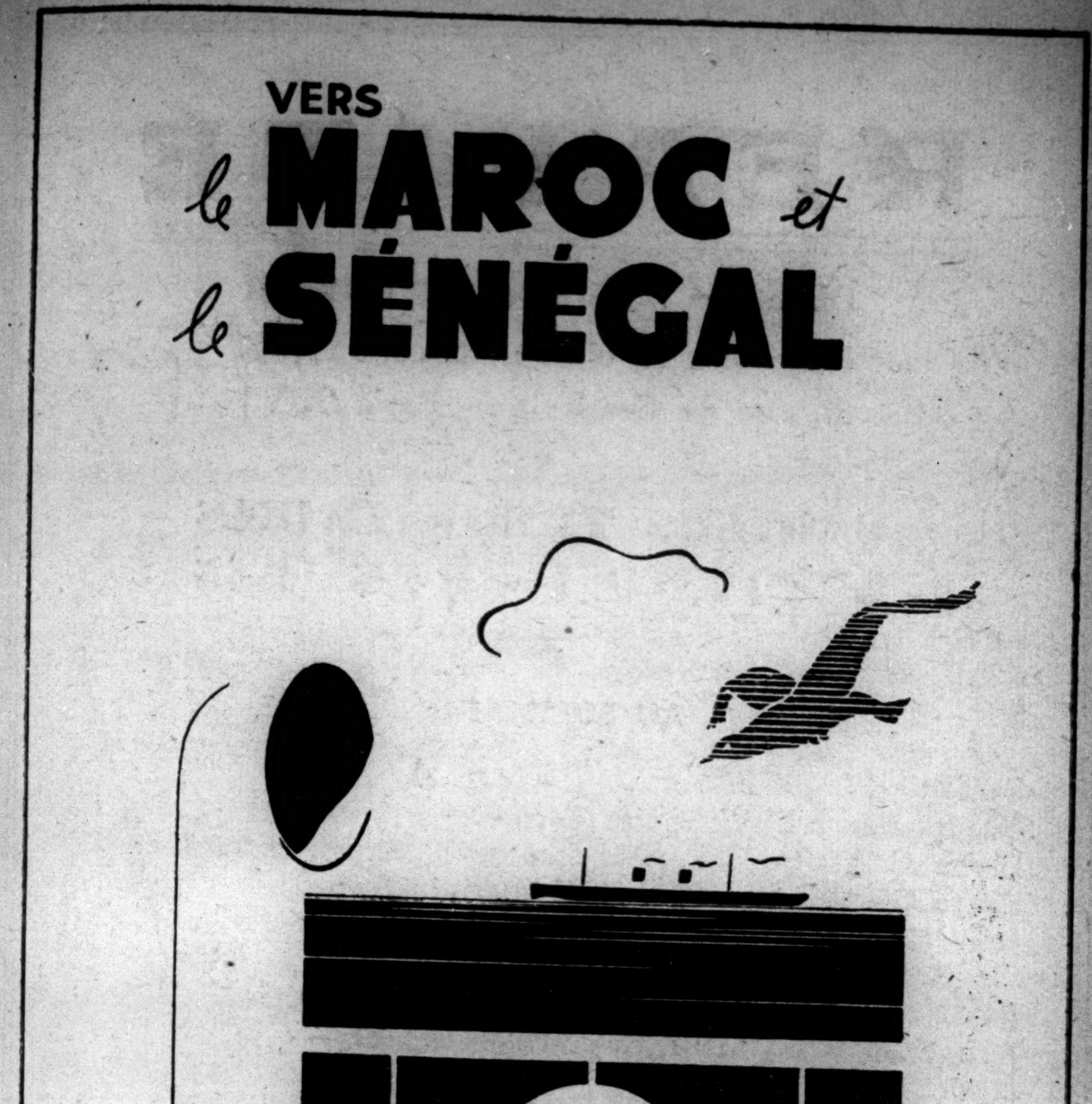
POUR UN TOMBEAU DE JEAN GIRAUDOUX, d'Antoine Bouch, essai

LE PORTULAN

68 R. J.-J. ROUSSEAU PARIS Ier

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

CHAQUE BON DE LA LIBÉRATION QUE VOUS SOUSCRIVEZ
C'EST UNE PIERRE QUE VOUS APPORTEZ
À LA RECONSTRUCTION DU PAYS


VERS
le MAROC et
le SÉNÉGAL
Cie de Navigation
PAQUET
MARSEILLE
90. Bd des Dames
PARIS
43, Rue Lafayette
J. TONELLI

RÉALITÉ

Directeur : Bernard FRICKER
Rédacteur en chef : Jean HOYAUX
87, rue de Gergovie — Paris (XIVe)

•

CAHIERS TRIMESTRIELS
NUMERO 1 - ETE 1945

•

AU SOMMAIRE

Bernard FRICKER	*Un passé disparaît*
Jacques-Henry LEVESQUE	*Réalité*
Blaise CENDRARS	*Madame Caroline, couturière*
Pierre CHARNAY	*Poèmes*
Jean HOYAUX	*Nécessité de la poésie*
Pierre REVERDY	*Poèmes*
J.-M. ABD-EL-JALIL ...	*Réalisme et vie haute*
Jean VAN HEECKEREN	*Sonnets didactiques*
Michel PERRIN	*Le théâtre à l'envers*
Thérèse AUBRAY	*Poèmes*
Bernard FRICKER	*L.-J. Varlet*
Marc PATIN	*Poèmes*
Hugues PANASSIE	*Nietzsche en face du Christianisme*
D.-H. LAWRENCE	*Pensées*

•

Conditions de Souscription pour 4 numéros

Série ordinaire .... **250 Frs**
Série d'honneur, minimum .... **1.000 Frs**

Le numéro : 65 francs

•

Imprimerie Jean LORAC, Editions de « L'Etoile » à Olivet (Loiret)

LE THEATRE A MONTPELLIER

Le bon théâtre, qui a connu naguère, à Montpellier, une période heureuse avec Catel et Chabrol, vient de trouver un nouveau défenseur, et particulièrement ardent, dans la personne d'un professeur de la Faculté des Lettres, B.-A. Taladoire. Les professeurs auraient-ils enfin à cœur de sauver le théâtre, après l'avoir si souvent tué à force de commentaires élaborés dans une parfaite ignorance des réalités dramatiques ? Ce n'est point le cas, semble-t-il, de notre nouvel animateur : spécialisé dans l'étude des problèmes relatifs du théâtre latin, auteur, critique, mais aussi metteur en scène (et acteur à l'occasion), il a dirigé déjà cette **Compagnie des Douze,** à laquelle la presse rendit, il y a quelques années, un bel hommage, puis la **Troupe moderne de la Sorbonne.** De sorte que M. Taladoire pouvait bien devenir le truchement vivant et combien nécessaire entre cette culture qui fait si souvent défaut aux professionnels du théâtre et le sens du théâtre qui manque de toute évidence à la plupart des commentateurs. M. Taladoire a commencé par créer, à la Faculté des Lettres, une chaire de théâtre, ou plutôt un centre d'études dramatiques où il a enseigné tout au long de l'année, en une série de conférences illustrées d'exemples et d'exercices pratiques, l'essentiel de ce qui peut aider à une connaissance exacte de la scène et de ses exigences techniques : problèmes de mise en scène envisagés sous le double aspect historique et esthétique ; utilisation du décor, du masque, du costume, expression corporelle de l'acteur, aspects divers du mouvement dramatique, formes populaires du théâtre, etc., etc. Il ne s'agissait point d'un cours « ex-cathedra », mais bien d'une initiation vivante à l'une des formes d'art les plus efficaces pour l'élaboration et la diffusion de la culture nationale. Et, pour illustrer de façon plus frappante cet enseignement encore théorique, il a monté lui-même, à la fin de ce mois de mai, dans le grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres, un spectacle d'ensemble avec l'équipe d'acteurs qui forme le noyau de sa nouvelle troupe.

La pièce choisie était de **Federico Garcia Lorca : « Noces de Sang »,** qui fut jadis créée aux Mathurins dans une adaptation de Marcelle Auclair et Jean Prévost. On ne pouvait faire un meilleur choix dans une région où fleurit plus qu'ailleurs l'hispanisme et où se sont réfugiés, après la guerre civile de 1936, tant de compatriotes du poète assassiné.

Conciliant au mieux le respect d'un texte admirable et la bienheureuse pauvreté de ses moyens, le metteur en scène a réduit le drame paysan de Lorca aux lignes essentielles d'une tragédie intérieure qui fait songer, plus

d'une fois, à la contexture du théâtre grec. Des tableaux traités à larges traits, le souci dominant de la plastique et du groupement des personnages, un accord constant entre le rythme des gestes et celui de la parole, des éclairages suppléant à l'absence presque totale du décor, un parti-pris évident de sobriété et presque de dénuement, tout cela a pu conférer à la pièce espagnole une physionomie assez inattendue et quelque peu « hellénisée », mais la réussite n'en a pas moins été heureuse. La partie purement dramatique a bénéficié, dans l'ensemble, d'une interprétation plus achevée que la partie lyrique, où se retrouvent parfois, à l'état de purs poèmes, tous les symboles les plus secrets et toutes les hantises de l'inspiration de Lorca. L'expression en est fort difficile, mais ici encore les acteurs chargés du récitatif ont surmonté victorieusement leur tâche. Il faudrait citer tous les interprètes — des « amateurs » au plus beau sens du terme, mais, encore que certains méritent une mention particulière, nous préférons leur rendre un hommage collectif, ce qui est la meilleure façon de saluer l'enthousiasme et l'esprit d'équipe qui anime cette jeune troupe. Personne n'a failli, ni de ceux qui jouaient sur le tréteau, ni de ceux qui étaient chargés de mettre en relief le mouvement et le verbe, par la magie de la lumière et du son.

Nous nous plaisons à signaler en haut lieu cette initiative. Il serait temps peut-être, au moment où l'on parle avec raison d'art populaire, de décentralisation et de théâtre éducateur, d'encourager officiellement les meilleurs efforts faits dans ce sens par des hommes désireux d'infuser un sang nouveau à la culture, et particulièrement, d'arracher le théâtre aux servitudes de l'argent.

Nous tenons pour certain, en outre, que la jeunesse, avilie et énervée par ces années terribles, a besoin plus que jamais de vivant humanisme ; un bon théâtre — quand le comprendra-t-on ? — est aussi nécessaire, surtout dans une ville d'Université, qu'une bonne bibliothèque. C'est ce qu'a compris le Doyen de la Faculté des Lettres qui a ouvert généreusement ses amphithéâtres pour y dresser les tréteaux du drame de M. Taladoire, qui a inauguré cette nouvelle forme d'enseignement dans une ville-capitale, où les spectacles sont, hélas, comme presque partout en province, d'une lamentable tenue.

LOUISE ECKENFELDER.

● ●

N. D. L. R. — *Les Cahiers du Sud* préparent un numéro spécial consacré à Paul Valéry, qui réunira outre de nombreux inédits, autographes, portraits du grand écrivain disparu, des textes, souvenirs, récits de ses contemporains et des meilleurs témoins de notre génération. Ce numéro s'intitulera

PAUL VALÉRY VIVANT